

R-998

AULNOY, Marie-Catherine Le Jumel
de Barneville, Baronne d'

Relation du voyage d'Espagne:
tome premier. — Seconde édition.

— A La Haye: Chez Henri van Bul-
deren ..., 1692. — 186 p., A-6¹², H⁹,
12:

Marca de iurp en port. — Autor
tomado de Polov, 19550

1. España - Descripción y viajes
2. España - Descripción etá bi-
deiak J. Tit.

R-998 Ejemp. falta de 4 p. — Enc. perg.

— Firma autógr. en port.: "Da-
vid Rencuard", y en h. de guarda:
"James M. Martney, 1818". — En-
cadenado con: Tome second et
troisième, con port. propia y
mismos datos de iurp.

R. 998

James M. Martley
1818

James M. Martley
1818

James M. Martley

1818

PC 117

RELATION
DU
VOYAGE
D'ESPAGNE.
TOME PREMIER.

Seconde Edition.



N^o 22836

A LA HAYE,

Chez HENRI van BULDEREN,
Marchand Libraire, dans le Pooten,
à l'Enseigne de MEZERAY.

M. D. C. X C I I.

David Rousseau

NOTICE

TO

EDYON

APR 28 1914

RECEIVED

EDYON

APR 28 1914

RECEIVED
EDYON

EDYON

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC DE

CHARTRES.



MONSEIGNEUR,

Ce Genie sublime, qui vous rend l'admiration de toute la Cour, donne à VÔTRE ALTESSE ROYALE une si noble emulation, pour apprendre tout ce qu'un grand Prince doit sçavoir, qu'elle descend même jusqu'aux moindres particularitez, qui peuvent satisfaire sa curiosité: C'est ce qui vous a en-

A 2

gagé,

gagé , **MONSIEUR** ,
de jeter les yeux sur la Relation
de mon Voyage d'Espagne , que
j'ose vous offrir , & que je vous
supplie tres-humblement d'a-
gréer. Vous avez-voulu con-
noître un Pays , dont la Reine
vôtre Sœur étoit la Souveraine ,
& faisoit toute la félicité. Vous
avez voulu connoître des Ca-
ractères & de Mœurs qui se
communiquent peu aux Etran-
gers ; ce n'a été pour vôtre Pe-
netration naturelle que l'Ouvra-
ge d'un moment. **VÔTRE AL-**
TESSE ROYALE comprend
toutes choses , sans qu'il lui en
coûte aucune peine , & rien n'é-
chappe à ses lumières. Ceux qui
ont l'honneur de l'approcher en
demeurent d'accord , & sont
charmés du progrès qu'Elle a
fait dans les plus belles Sciences :

Mais

Mais vous allez , MONSEI-
GNEUR , nous donner de nou-
veaux sujets d'admiration ; la
noble audace qui brille dans vos
yeux , cet auguste Sang que vous
tenez de tant de Rois , qui ani-
me vôtre Cœur , & qui vous in-
spire tous les sentimens des He-
ros , nous promet des Actions
merveilleuses : & comment aussi
VÔTRE ALTESSE ROYALE
pourroit-elle manquer de remplir
les justes Idées que toute la Fran-
ce a sur Elle , puis qu'Elle va
apprendre le Métier de la Guerre
sous le plus sage & le plus grand
Roi de l'Univers. Nos Enne-
mis alarmez , se souviendront
en vous voyant , que dans les
Plaines de Cassel , SON A. R.
MONSEIGNEUR , a puny des
Temeraires comme eux. Ce Lieu
memorable par la fameuse Ba-

*taille qu'il remporta , & dont
la Victoire ajoutée à ses autres
Exploits , laisse à la Posterité
un Monument éternel de sa Con-
duite & de sa Valeur , garde en-
core des Lauriers & des Palmes
pour V. A. R. Digne Fils de ce
Grand Prince , digne Fils d'une
Illustre & Vertueuse Princesse ,
nous vous verrons revenir cou-
vert de Gloire. Mais entre tou-
tes les Personnes qui le souhai-
tent , il n'y en aura point qui en
ressente plus de joye que moi , &
qui soit avec un plus profond res-
pect.*

MONSEIGNEUR

De VÔTRE ALTESSE ROYALE,

**La tres-humble & tres-
obeïssante Servante,**

A U



A U

LECTEUR.

BIEN qu'il ne suffi-
se pas d'écrire des
choses vraies, mais
qu'il faille encore qu'el-
les soient vray - semblables
pour les faire croire ; &
que cette raison m'ait don-
né quelque envie d'ôter de
ma Relation les Histoires
qui y sont ; j'en ay été em-
pêchée par des personnes
d'une Naissance & d'une Es-
prit si distingué , qu'il me

AU LECTEUR.

semble qu'en suivant leurs lumieres, je ne peux manquer. Je ne doute point qu'il n'y en ait d'autres, qui ne m'accusent d'avoir mis icides Hyperbolés, comme l'on a voulu le persuader à l'égard des Memoires de la Cour d'Espagne: mais celles qui assûrent avec le plus de vehemence que l'Ouvrage n'est pas juste, pourroient être convaincuës par leurs propres Lettres, d'avoir mandé à la Cour la plûpart des choses que j'ai recueillies. Je puis en avoir scû quelques-unes, dont elles n'ont pas été informées, ou dont elles croient ne devoir pas convenir. Un fait n'est point faux, parce qu'il n'est

AU LECTEUR.

n'est pas rendu public, ou parce qu'il n'agrée point à quelque particulier. Je n'ay écrit que ce que j'ay vû; ou ce que j'ay appris par des personnes d'une probité incontestable. Je n'allegue point des Noms inconnus, ni des Gens dont la mort m'aitourny la liberté de leur supposer des Aventures. Il faut aussi remarquer le País, l'Humeur & le Caractere en general de ceux dont je parle. Ces reflexions aideront à persuader que de certains Evénemens sont familiers dans un endroit qui n'arriveroient peut-être pas dans un autre: Mais enfin, sans demêler leurs causes, je me contente

A 5 d'assû.

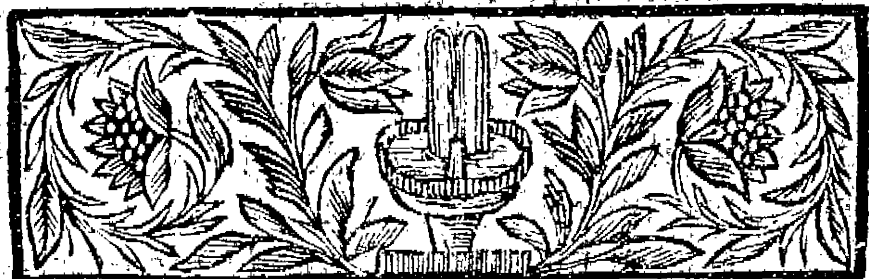
AU LECTEUR

d'assurer que ce qui est dans
mes Memoires , & ce que
l'on trouvera dans cette Re-
lation , est tres-exact & tres-
conforme à la verité.

RE-

James William Marley

II



RELATION

DU

VOYAGE

D'ESPAGNE.

PREMIERE LETTRE.



Puisque vous voulez être informée de tout ce qui m'arrive & de tout ce que je remarque dans mon Voyage ; il faut vous résoudre , ma chere Cousine , de lire bien des choses inutiles , pour en trouver quelqu'unes qui vous plaisent. Vous avez le goût si bon & si delicat , que vous ne voudriez que des Avantures

12 RELAT. DU VOYAGE

choisies, & des particularitez agreables; je voudrois bien aussi ne vous en point raconter d'autres : mais quand on rapporte fidellement les choses telles qu'elles se sont passées, il est difficile de les trouver toujours comme on les souhaite.

Je vous ai marqué par ma dernière Lettre, tout ce qui m'est arrivé jusqu'à Bayonne. Vous sçavez que c'est une Ville de France, frontiere au Royaume d'Espagne; elle est arrosée par les Rivieres D'Adour & de Nivelle, qui se joignent ensemble, & la Mer monte jusques-là; le Port & le Commerce y sont considerables; j'y vins d'Axe par eau, & je remarquay que les Bateliers de l'Adour ont la même habitude que ceux de la Garonne; c'est à dire, qu'en passant à côté les uns des autres, ils se chantent pouilles, & ils aimeroient mieux n'être point payez de leur voyage, que de manquer à se faire ces sortes de huées, quoi qu'elles étonnent ceux qui n'y sont pas accoutumez. Il y a deux Châteaux assez forts pour bien defendre la Ville, & l'on y trouve en plusieurs endroits des promenades tres-agreables.

Lorsque je fus arrivée, je priai le Baron de Castelnau, qui m'avoit accompagnée depuis d'Axe, de me donner la connoissance de quelques jolies femmes avec lesquelles je pûsse attendre sans impatience les litières qu'on devoit m'envoyer de saint Sebastien.

Il n'eut pas de peine à me satisfaire; parce qu'étant homme de Qualité & de Merite, on le considère fort à Bayonne; il ne manqua pas dès le lendemain de m'amener plusieurs Dames me rendre visite; c'est la coûtume en ce Pais, d'aller voir les dernieres venuës, lorsqu'on est informé quelles elles sont.

Elles commencent là de se ressentir des ardeurs du Soleil; leur tein est un peu brun; elles ont les yeux brillans; elles sont aimables & caressantes; leur esprit est vif, & je vous rendrois mieux raison de leur enjouëment si j'eusse entendu ce qu'elles disoient; ce n'est pas qu'elles ne sçachent toutes parler François: mais elles ont tant d'habitude au langage de leur Province, qu'elles ne peuvent le quitter; & comme je ne le sçai point, elles faisoient entr'elles d'assez longues conversations où je n'entendois rien.

Quelques-unes qui viurent me voir, avoient un petit Cochon de lait sous le bras, comme nous pottons nos petits Chiens; il est vrai qu'ils étoient fort dégrassez, & qu'il y en avoit plusieurs avec des Colliers de rubans de différentes couleurs: mais vous conviendrez que c'est une inclination fort bizarre, & je suis persuadée qu'il y en a beaucoup entre elles, dont le gout est trop bon pour s'accommoder de cette coûtume. Il fallut lors qu'elles dançerent, laisser aller dans la chambre

14 RELAT. DU VOYAGE

ces vilains animaux, & ils y firent plus de bruit que des Lutins. Ces dames dancèrent à ma priere, le Baron de Castelnau ayant envoyé querir les Flutes & les Tabourins. Pour vous faire entendre ce que c'est, il faut vous dire qu'un homme jouë en même tems d'une espee de Fifre & du Tabourin, qui est un Instrument de bois fait en triangle & fort long, à peu près comme une Trompette-marine, montée d'une seule corde, qu'on frappe avec un petit bâton, cela rend un son de Tambour assez singulier.

Les hommes qui étoient venus accompagner les Dames; prirent chacun celle qu'il avoit amenée, & le branle commença en rond, se tenant tous par la main; ensuite ils se firent donner des cannes assez longues, ne se tenant plus que deux à deux avec des mouchoirs qui les éloignoient les uns des autres; leurs airs ont quelque chose de guai & de fort particulier, & le son aigu de ces Flutes se mêlant à celui des Tabourins, qui est assez guerrier, inspire un certain feu qu'ils ne pouvoient moderer; il me sembloit que c'étoit ainsi que se devoit dancier la Pirrique dont parlent les Anciens, car ces Messieurs & ces Dames faisoient tant de tours, de sauts & de cabriolles, leurs cannes se jettoient en l'air & se reprenoient si adroitement, que l'on ne peut décrire leur legereté & leur souplesse. J'eus aussi beaucoup de plaisir à les voir:

voir : mais cela dura un peu trop long-tems ; & je commençois à me lasser de ce bal mal ordonné , lorsque le Baron de Castelnau qui s'en apperçût , fit apporter plusieurs Bassins de tres belles Confitures seiches. Ce sont des Juifs qui passent pour Portugais , & qui demeurent à Bayonne , qui les font venir de Gennes ; ils en fournissent tout le País. On sert quantité de Limonades , & d'autres Eaux glacées , dont ces belles Dames burent à longs traits , & la Fête finit ainsi.

On me mena le lendemain voir la Synagogue des Juifs au Fauxbourg du Saint Esprit ; je n'y trouvoy rien de remarquable ; Monsieur de S. Pé , Lieutenant de Roi , qui m'étoit venu voir , quoi qu'il fut fort incommodé de la goutte , me convia de dîner chez luy. J'y fis un repas tres-delicat & magnifique , car c'est un País admirable pour la bonne chere ; tout y est en abondance & à tresgrand marché. J'y trouvoy des femmes de Qualité extrêmement bien faites , qu'il avoit priées pour me tenir compagnie ; la vüe du Château qui donne sur la Riviere est fort belle ; il y a toujours une bonne Garnison.

Lorsque je fus de retour chez moi , je demeurai surprise d'y trouver plusieurs pieces de toile qu'on m'avoit apportées de la part des Dames qui m'étoient venuës voir , avec des quaiſſes pleines de Confitures seiches & de Bougies. Ces manieres me paru-

rent

rent fort honnêtes pour une Dame qu'elles ne connoissoient que depuis trois ou quatre jours : mais il ne faut pas que j'oublie de vous dire, qu'on ne peut voir de plus beau Linge que celui que l'on fait en ce País-là ; il y en a d'ouvré, & d'autre qui ne l'est point. La toile en est faite d'un fil plus fin que les cheveux ; & le beau Linge y est si commun, qu'il me souvient qu'en passant les Landes de Bordeaux, qui sont des Deserts où l'on ne rencontre que des Châumières & des Païsans qui font compassion par leur extrême pauvreté, je trouvoy qu'ils ne laissoient pas d'avoir d'aussi belles Serviettes que les gens de qualité en ont à Paris.

Je ne manquai pas de renvoyer à ces Dames de petits presens, que je crûs qui leur feroient plaisir. Je m'étois apperçeuë qu'elles aiment passionnément les Rubans, & elles en mettent quantité sur leur tête & à leurs oreilles ; je leur en envoyai beaucoup, & je joignis à cela plusieurs beaux Evantails ; en revanche elles me donnerent des Gands & des Bas de fil d'une finesse admirable.

En me les envoyant, elles me convierent d'aller au Salut aux Peres Prêcheurs, qui n'étoient pas éloignés de ma Maison : elles sçavoient que j'ai quelque goût pour la Musique, & elles voulurent me regaler de ce qu'il y avoit de plus excellent dans la Ville ; mais encore qu'il y eût de tres-belles

les voix, l'on ne pouvoit guère avoir de plaisir à les entendre, parce qu'ils n'ont ni la methode ni la belle maniere du chant. J'ay remarqué dans toute la Guyenne & vers Bayonne, que l'on y a de la voix naturellement, & qu'il n'y manque que de bons Maîtres.

Les Littieres que l'on devoit m'envoyer d'Espagne étant arrivées, je songeay à mon départ: mais je vous assure que j'en ai jamais rien vû de plus cher que ces sortes d'Equipages; car chacune des Littieres a son Maître qui l'accompagne; il garde la gravité d'un Sénateur Romain, monté sur un Mulet & son Valet sur un autre, dont ils relayent de tems en tems ceux qui portent les Littieres; j'en avois deux, je pris la plus grande pour moi & pour mon enfant; j'avois outre cela quatre Mules pour mes gens, & deux autres pour mon Bagage. Pour les conduire, il y avoit encore deux Maîtres & deux Valets; voyez quelle misere de payer cette quantité de gens inutiles pour aller jusqu'à Madrid, & pour en revenir aussi, parce qu'ils comptent leur retour au même prix: mais il faut s'accommoder à leur usage, & se ruiner avec eux; car ils traitent les François, ce qui s'appelle de Turc à Maure.

Sans sortir de Bayonne, je trouvai des Turcs & des Maures, & je croy même quelque chose de pis, ce sont les gens de la Doïanne; j'avois fait plomber mes Coffres

18 RELAT. DU VOYAGE

Coffres à Paris tout exprés, pour n'avoir rien à démêler avec eux : mais ils furent plus fins, ou pour mieux dire plus opinâtres que moi, & il leur fallut donner tout ce qu'ils demandèrent; j'en étois encore dans le premier mouvement de chagrin, lorsque les Tambours, les Trompettes, les Violons, les Flutes & les Tabourins de la Ville me vinrent faire desespérer; ils me suivirent bien plus loin que la Porte Saint Antoine, qui est celle par où l'on sort quand on va en Espagne par la Biscaye; ils jouïoient chacun à leur mode & tous à la fois, sans s'accorder; c'étoit un vrai charivari. Je leur fis donner quelque argent; & comme ils ne vouloient que cela, ils prirent promptement congé de moi. Aussitôt que nous eûmes quitté Bayonne, nous entrâmes dans une campagne sterile, où nous ne vîmes que des Chataigniers: mais nous passâmes ensuite le long du rivage de la Mer, dont le sable fait un beau chemin, & la vûe est fort agreable en ce lieu.

Chataigniers
travaux

Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Saint Jean de Luz; il ne se peut rien voir de plus joly, c'est le plus grand Bourg de France & le mieux bâti, il y a bien des Villes beaucoup plus petites; son Port de Mer est entre deux hautes Montagnes, qu'il semble que la Nature a placées exprés pour le garantir des orages; la riviere de Nivelle s'y dégorge, la Mer y remonte fort haut, & les grandes Barques viennent
con-

commodément dans le Quai. On dit que les Matelots en font tres-habiles à la pêche de la Baleine & de la Moluë: on nous y fit *cas fier* fort bonne chere, & telle, que la table étoit couverte de Pyramides de Gibier: mais les Lits ne répondoient point à cette bonne chere, il leur manque des Matelats; ils mettent deux ou trois lits de plumes de Coq les uns sur les autres, & ces plumes sortant de tous les côtez font fort mal passer le tems. J'é croyois lorsqu'il fallut payer, que l'on m'alloit demander beaucoup, mais ils ne me demanderent qu'un demy Louis, & assurément il m'en auroit coûté plus de cinq Pistolles à Paris; la situation de S. Jean de Luz est extrêmement agreable.

On trouve dans la grande Place, une belle Eglise bâtie à la moderne: l'on passe en ce lieu la Riviere de Nivelle, sur un Pont de bois d'une extraordinaire longueur. Il y a là des Peagers qui font payer le droit des Marchandises, & des hardes que l'on porte avec soi. Ce droit n'est réglé que par leur volonté, & il est excessif quand ils voyent des Etrangers. Je me tuois de parler François, & de protester que je n'étois point Espagnolle, ils feignoient de ne me pas entendre, ils me rioient au nez; & s'enfonçant la tête dans leurs Cappes de Bearn, il me sembloit voir des Voleurs déguisez en Capucins. Enfin, ils me taxerent à dix-huit Ecus; ils

20 R E L A T, D U V O Y A G E

ils trouvoient que c'étoit grand marché, & pour moy je trouvois bien le contraire: Mais je vous l'ai déjà dit, ma chère Cousine, quand on voyage en ce País ici, il faut faire provision de bonne heure de patience & d'argent.

Je vis le Château d'Artois qui paroît assez fort; & un peu plus loin Orognes, où l'on ne parle que Biscain, sans se servir de la Langue Françoisé ni de l'Espagnolle. Je n'avois dessein que d'aller coucher à Iron, qui n'est éloigné de Saint Jean de Luz que de trois petites lieuës, & j'étois partie après midi: mais là dispute que nous avions eüe avec les Gardes du Pont, la peine que nous eûmes à passer les Montagnes de Beotie, & le mauvais tems joint à d'autres petits embarras qui survinrent, furent cause que nous n'arrivâmes qu'à la nuit au bord de la riviere de Bidassoa, qui separe la France de l'Espagne. Je remarquay le long du chemin depuis Bayonne jusques là, des petits Chariots sur lesquels on met toutes les choses que l'on transporte, il n'y a que deux rouës qui sont de fer; & le bruit en est si grand, qu'on les entend d'un quart de lieuë lorsqu'il y en a plusieurs ensemble, ce qui arrive toujours, car on en rencontre soixante & quatre-vingt à la fois, ce sont des Bœufs qui les traînent. J'en ai vü de pareils dans les Landes de Bordeaux, & particulièrement du côté de d'Axé.

La Riviere de Bidassoa est d'ordinaire fort

fort petite : mais les neiges fonduës l'avoient grossie à tel point, que nous n'eûmes pas peu de peine à la passer, les uns en bateau, & les autres à la nâge sur leurs Mulets ; il faisoit vn grand clair de Lune, à la faveur duquel on me fit remarquer à main droite, l'Isle de la Conference, où s'est fait le Mariage de nôtre Roi avec Marie Thérèse, Infante d'Espagne. Je vis peu après la Forteresse de Fontarabie, qui est au Roi d'Espagne ; elle est à l'embouchûre de cette petite Riviere. Le flux & reflux de la Mer y entre. Nos Rois prétendoient autrefois qu'elle leur appartenoit, & ceux d'Espagne le prétendoient aussi. Il y a eu de si grandes contestations là dessus, particulièrement entre les Habirans de Fontarabie, & ceux d'Andaye, qu'ils en sont venus plusieurs fois aux mains. Cette raison obligea Louïs XII. & Ferdinand, de régler qu'elle seroit commune entre les deux Nations. Les François & les Espagnols partagent les droits de la Barque ; ces derniers tirent le payement de ceux qui passent en Espagne, & les premiers le reçoivent de ceux qui vont en France, mais des deux côtez l'on rançonne également.

La Guerre n'empêche point le Commerce sur cette Frontiere ; il est vrai que c'est une necessité dont leur vie dépend ; ils mourroient de misère, s'ils ne s'entr'assistoient. Ce pais appelé la Biscaye, est plein

22 RELAT. DU VOYAGE

plein de hautes Montagnes, ou l'on trouve beaucoup de mines de fer. Les Biscayens grimpent sur les Rochers aussi vite & avec autant de legereté, que feroit un Cerf. Leur langue (si l'on peut appeller Langue un tel baragouin) est si pauvre, qu'un même mot signifie plusieurs choses. Il n'y a que les Naturels du Pais qui la puissent entendre; & l'on m'a dit qu'afin qu'elle leur soit plus particuliere, ils ne s'en servent pas pour écrire; ils font apprendre à leurs enfans à lire & à écrire en François ou en Espagnol, selon le Roy duquel ils sont Sujets. Il est vrai qu'aussi-tôt que j'eus passé la petite Riviere de Bidassoa, on ne m'entendoit plus à moins que je ne parlasse Castillan; & ce qui est de singulier, c'est qu'un demi quart d'heure auparavant, on ne m'auroit pas entenduë si je n'avois parlé François.

Je trouvay de l'autre côté de cette Riviere un Banquier de S. Sebastien à qui j'étois recommandée; il m'attendoit avec deux de ses parens; les uns & les autres étoient vêtus à la *Schomberg*, c'est proprement à la maniere de France, mais d'une maniere ridicule; les Just'aucorps sont courts & larges, les manches ne passent pas le coude, & sont ouvettes par devant; celles de leurs chemises sont si amples, qu'elles tombent plus bas que le Just'aucorps. Ils ont des Rabats sans avoir de collets de pourpoint, des Peruques ou il y a plus

plus de cheveux qu'il n'en faut pour en faire quatre autres bien faites, & ces cheveux sont plus frisez que du crin boüilly; l'on ne peut voir des gens plus mal coëtz. Ceux qui ont leurs Cheveux les portent fort longs & fort plats; ils les separent sur le côté de la tête, & en passent une partie derriere les oreilles: mais quelles oreilles, bon Dieu! je ne croi pas que celles de Midas fussent plus grandes, & je suis persuadée que pour les allonger, ils se les tirent étant encore petits; ils y trouvent sans doute quelque sorte de beauté.

Mes trois Espagnols me firent en mauvais François de tres grands & tres ennuyeux complimens; nous passames le Bourg de Tran, qui est à peu près à un quart de lieuë de la Riviere, & nous arrivâmes ensuite à Irun, qui en est éloigné d'un autre quart de lieuë. Cette petite Ville est la premiere d'Espagne que l'on trouve en sortant de France. Elle est mal bâtie. Les ruës en sont inégales, & il n'y a rien dont on puisse parler: Nous entrâmes dans l'Hôtellerie par l'Ecurie, où donne le pied du degré par où l'on monte à la Chambre: c'est l'usage du País. Je trouvay cette Maison fort éclairée par une quantité de Chandelles qui n'étoient guère plus grosses que des alumettes; il y en avoit bien quarante dans ma Chambre, attachées sur des petits morceaux de bois. On avoit mis au milieu un brasier plein de

24 RELAT. DU VOYAGE

de noyaux d'Olives en charbon, pour ne pas faire mal à la tête.

L'on me servit un grand souper que les Galands Espagnols m'avoient fait preparer : mais tout étoit si plein d'ail, de safran & d'épice, que je ne pûs manger de rien ; & j'aurois fait fort mauvaise chere, si mon Cuisinier ne m'eût accommodé un petit Ragout de ce qu'il pût trouver le plutôt prêt.

Comme je ne voulois aller le lendemain qu'à saint Sebastien, qui n'en est éloigné que de sept ou huit lieues, je crûs que je devois dîner avant que de partir. J'étois encore à table, lorsqu'une de mes femmes m'apporta ma Montre pour la monter à midy, comme c'étoit ma coutume ; c'étoit une Montre d'Angleterre de Tampion, qui rappelloit les heures, & qui me coûtait cinquante Louïs. Mon Banquier qui étoit auprès de moi, me témoigna quelque envie de la voir ; je la luy donnai avec la civilité que l'on a d'ordinaire, lorsque l'on presente ces sortes de choses, c'en fut assez : mon homme se leve, me fait une profonde reverence, & me dit qu'il ne méritoit pas un Present si considerable ; mais qu'une Dame comme moi n'en pouvoit faire davantage ; qu'il m'engageoit sa foi & sa parole qu'il garderoit ma montre toute sa vie, & qu'il m'en avoit la dernière obligation. Il la baisa, en achevant ce
beau

beau compliment, & l'enfonça dans une poche plus creuse qu'une bourse. Vous m'allez trouver bien sotte, de ne rien dire à tout cela; j'en tombe d'accord: mais je vous avoie que je demeurai si surprise de son procédé, que la Montre avoit déjà disparu, avant que je pûsse bien déterminer ce que je voulois faire. Mes femmes & ceux de mes gens qui se trouverent presens, me regardoient; je les regardois aussi, toute rouge de honte & de chagrin d'être prise pour dupe. Je ne l'aurois pas été long-tems; car, graces à Dieu, je sçai fort bien comme on refuse ce que l'on ne veut pas donner, mais je fis réflexion que cet Homme devoit me compter une grosse somme pour achever mon Voyage, & pour renvoyer de l'argent à Bordeaux où j'en avois pris, que j'avois des Lettres de credit pour lui, sur lesquelles, en cas de fâcheries, il pouvoit me faire attendre, & dépenser deux fois la valeur de la Montre. Enfin, je la lui laissay, & j'esfayay de me faire honneur d'une chose qui me faisoit grand dépit.

J'ay icy depuis cette petite Avanture, que c'est la mode en Espagne, lorsque l'on presente quelque chose à quelqu'un, & qu'on baie la main, que ce quelqu'un peut l'accepter s'il en a envie. Voilà une assez plaisante mode; & comme je ne l'ignore plus, ce sera ma faute si j'y suis rattrapé.

26 RELAT. DU VOYAGE

Je Partis de cette Hôtellerie, où l'on acheva de me ruiner ; car tout est gueux en ce Pais là, & tout y voudroit être riche aux dépens du Prochain. Peu après que nous fûmes sorties de la Ville, nous entrâmes dans les Montagnes des Pyrénées, qui sont si hautes & si droites, que lors qu'on regarde en bas, l'on voit avec frayeur les Precipices qui les environnent. Nous allâmes de cette maniere jusqu'à Renteriy, Dom Antonio (c'est le nom de mon Banquier) prit les devans ; & pour me faire aller plus commodément, il m'obligea de quitter ma Littiere, parce qu'encore que nous eussions traversé beaucoup de Montagnes, il en restoit de plus difficiles à passer. Il me fit entrer dans un petit Bateau qu'il avoit fait preparer pour descendre sur la riviere d'Andaye, jusqu'à ce que nous fussions proche de l'embouchure de la Mer, où nous vîmes d'assez près les Gallions du Roi d'Espagne, il y en avoit trois d'une grandeur & d'une beauté considerable ; nos petits Bateaux étoient ornez de plusieurs Banderolles peintes & dorées, ils étoient conduits par des Filles d'une habileté & d'une gentillesse charmante : il y en a trois à chacun, deux qui rament & une qui tient le Gouvernail.

Ces Filles sont grandes ; leur taille fine, le tein brun ; les dents admirables, les cheveux noirs & lustrez comme d'acier.

geais ; elles les nattent & les laissent tomber sur leurs épaules , avec quelques rubans qui les attachent ; elles ont sur la tête une espee de petit voile de Mouffeline brodée de fleur d'or & de soye qui voltige & qui couvre la gorge ; elies portent des pendans d'Oreilles d'or & de Perles , & des Colliers de Corail ; elles ont des especes de Just'aucorps comme nos Bohémien-nes ; dont les manches sont fort serrées. Je vous assure qu'elles me charmerent. L'on me dit que ces Filles au Pied-marin nâgeoient comme des Poissons , & qu'elles ne souffroient entre-elles ni femmes ni hommes ; c'est une espee de petite Republique où elles viennent de tous côtez , & leurs parens les y envoient jeunes.

Quand elles veulent se marier , elles vont à la Messe à Fontarabie ; c'est la Ville la plus proche du lieu qu'elles habitent , & c'est là que les jeunes gens se viennent choisir une femme à leur gré ; celui qui veut s'engager dans l'Himenée , va chez les parens de sa Maîtresse leur declarer ses sentimens , régler tout avec eux , & cela étant fait , l'on en donne avis à la Fille ; si elle en est contente , elle se retire chez eux , où les Nôces se font.

Je n'ai jamais vû un plus grand air de gayeté , que celui qui paroît sur leurs visages ; elles ont de petites Maisonnettes qui sont le long du rivage , & elles sont sous de vieilles Filles auxquelles elles obeis-

28 RELAT. DU VOYAGE

sent comme si elles estoient leurs Mères; elles nous contotent toutes ces particularitez en leur langage, & nous les écoutions avec plaisir, lorsque le Diable qui ne dort point nous suscita noise.

Mon Cuisinier qui est Gascon, & de l'humeur vive des gens de ce Pais-là, étoit dans un de nos Bateaux de suite assis proche d'une jeune Escayenne qui lui parut tres-jolie: il ne se contenta pas de le lui dire, il voulut lever son Voile, & le voulut bien fort; elle n'entendit point de raillerie, & sans autre compliment elle lui cassa la tête avec un Aviron, armé d'un Croc, qui étoit à ses pieds. Quand elle eut fait cet exploit, la peur la prit, elle se jeta promptement dans l'eau, quoi qu'il fit un froid extrême; elle nâgea d'abord avec beaucoup de vitesse: mais comme elle avoit tous ses habits, & qu'il y avoit loin jusqu'au rivage; les forces commencerent à lui manquer; plusieurs filles qui étoient sur la Grève, entreterent vite dans leurs Bateaux pour la secourir: cependant celles qui étoient restées avec le Cuisinier craignant la perte de leur Compagne, se jetterent sur lui comme deux Furies, elles vouloient resolutement le noyer, & le petit Bateau n'en alloit pas mieux, car il pensa deux ou trois fois se renverser; nous voyons du nôtre toute cette querelle, & mes gens étoient bien empêchez à les separer & à les appaiser.

*grappes
nou*

Je vous assure que l'indiscret Gascon fut si cruellement battu, qu'il étoit tout en sang; & mon Banquier me dit que quand on irritoit ces jeunes Biscayennes, elles étoient plus farouches & plus à craindre que des petits Lions. Enfin nous prîmes terre; & nous étions à peine débarquez, que nous vîmes cette Fille que l'on avoit sauvée bien à propos, car elle commençoit à boire lorsqu'on la tira de l'eau; elle venoit à nôtre rencontre avec plus de cinquante autres, chacune ayant une Rame sur l'épaule: elles marchaient sur deux longues files, & il y en avoit trois à la tête qui jouïoient parfaitement bien du Tambour de Basque; celle qui devoit porter la parole s'avança, & me nommant plusieurs fois *Andria*, qui veut dire Madame (c'est tout ce que j'ay retenu de sa Harangue) elle me fit entendre que la peau de mon Cuisinier leur resteroit, ou que les Habits de leur Compagne seroient payez à proportion de ce qu'ils étoient gâtez. En achevant ces mots, les joueuses de Tambours commencèrent à les fraper plus fort; elles poussèrent de hauts cris; & ces belles Pyrates firent l'Exercice de leur Rame, en sautant & dansant avec beaucoup de disposition & de bonne grace.

Dom Antonio, pour m'indemniser du Present qu'il m'avoit escamoté (j'en parle souvent, mais il me tient encore au cœur) voulut pacifier toutes choses; il trouvoit

que mon Cuisinier qui se croyoit suffisamment battu , auroit raison de ne vouloir rien donner , & ce fut lui qui distribua quelques Paragons à la Troupe Maritime. A cette vuë , elles firent des cris encore plus grands & plus longs que ceux qu'elles avoient déjà faits , & elles me souhaitterent un heureux voyage & un prompt retour, chacune dansant & chantant avec les Tambours de Basque.

Nous entrâmes dans un chemin tres-rude, & nous montâmes long tems par des sentiers si étroits au bas desquels il y a des Precipices, que j'avois grand peur que les Mulets qui portoient ma Littiere ne fissent un faux pas. Nous passâmes ensuite une Campagne sablonneuse: je m'arrêtai quelque tems au Convent de S. François; il est bâti proche de la riviere d'Andaye, nous la traversâmes sur un Pont de bois extrêmement long; & bien que nous fussions fort proche de S. Sebastien, nous ne l'appercevions point encore, parce qu'une butte de sable assez haute cacheoit cette Ville, elle est située au pied d'une Montagne qui sert d'un côté comme de Digue à la Mer; elle en est si proche, qu'elle y forme un Bassin, & les Vaisseaux viennent jusqu'au pied de cette Montagne, pour se mettre à l'abri des orages; car il y a quelquefois là des tempêtes extraordinaires, & des Ouragans si affreux, que les Navires à l'ancre perissent dans le Port. Il est profond & fermé de deux Môles, qui

ne

ne laissent qu'autant de place qu'il en faut pour passer un seul Navire. On a élevé en cet endroit une grosse Tour quarrée, où il y a toujours une bonne Garnison pour se défendre en cas de surprise; le jour étoit beau pour la Saison où nous sommes; je trouvai la Ville assez jolie: elle est ceinte d'un double mur. Il y a plusieurs pieces de Canon sur celuy qui donne du côté de la Mer, avec des bastions & des demi-lunes; elle est située dans une Province d'Espagne nommée Guipuscoa; les dehors en plaisent infiniment à cause que la Mer, comme je viens de vous le dire, lui sert de Canal. Les Ruës de cette Ville sont longues & larges, pavées d'une grande pierre blanche qui est fort unie, & toujours nettes; les Maisons en sont assez belles, & les Eglises très-propres, avec des Autels de bois chargez depuis la Voûte jusqu'au bas, de petits Tableaux grands comme la main. Les Mines de Fer & d'Acier se trouvent très-facilement dans tout le País; on y en voit de si pur, que l'on tient qu'il n'y en a point de pareil en Europe, c'est leur plus grand trafic. On y embarque les Laines; qui viennent de la vieille Castille, & il s'y fait un gros Commerce. Bilbao & Saint Sebastien sont les deux Ports les plus considerables que le Roi d'Espagne ait sur l'Océan; le Château est très-élevé & d'une mediocre defense, j'y ai pourtant vû d'assez belles pieces de Canon, & il y en a

quantité le long des Ramparts : mais la Garnison est si foible , que des femmes la battoient avec leurs Quenoüilles.

Tout est aussi cher dans cette Ville qu'à Paris , ou y fait très-bonne chere , le Poisson est excellent , & l'on me dit que les Fruits y étoient d'un goût & d'une beauté admirable. Je descendis dans la meilleure Hôtellerie : & quelque tems après que j'y fus, Dom Fernand de Tolede envoya un Gentilhomme sçavoir s'il pourroit me voir sans m'incommoder: mon Banquier qui le connoissoit, & qui étoit pour lors dans ma Chambre , me dit que c'étoit un Espagnol de grande Qualité, Neveu du Duc d'Albe , qu'il venoit de Flandres , & qu'il alloit à Madrid.

Je le reçûs avec l'honnêteté qui étoit due à sa Naissance , & j'y ajoûtai bientôt des égards particuliers pour son propre Merite: c'est un Cavalier qui est bien fait de sa personne , qui a de l'esprit & de la politesse ; il est complaisant & agreable, il parle aussi bien François que moi : mais comme je sçai l'Espagnol , & que je serois bien aise de le sçavoir encore mieux, nous ne parlâmes qu'en cette Langue.

Je restai très-satisfaite de ses manieres; il me dit qu'il étoit venu en poste depuis Bruxelles; & que si je le trouvois bon, il augmenteroit mon train & seroit de ma suite: Je crûs qu'il railloit, & je

lui répondis en plaisantant, mais il ajouta que les chemins étoient si remplis de Neiges, qu'effectivement il lui seroit impossible d'aller en poste; qu'il pourroit bien faire sur des Chevaux de plus grandes traites que s'il alloit en Litiere: mais que l'honneur de m'accompagner, & Enfin je connus qu'il étoit fort honnête, & qu'il ne démentoit point la galanterie naturelle aux Cavaliers Espagnols; je regardai comme un tres grand secours, d'avoir un homme de cette Qualité, & du Pais, qui sçauroit se faire entendre & encore mieux se faire obeir par les Muletiers, qui ont des têtes de fer & des ames de bois.

Je lui dis que j'étois fort aise de l'avoir rencontré, & que les fatigues du chemin me seroient bien adoucies, par une aussi bonne Compagnie que la sienne. Il commanda aussi-rôt à son Gentilhomme d'aller chercher une Litiere pour lui; il étoit déjà tard, il prit congé de moi, & je me couchai après avoir fort bien soupé: car, ma chere Cousine, je ne suis pas une Heroïne de Roman, qui ne mange point.

Je commençois à peine à m'endormir, lorsque j'entendis quelqu'un parler François si proche de moi, que je crûs d'abord que c'étoit dans ma Chambre: mais ayant écouté avec plus d'attention, je connus que c'étoit dans une Chambre qui n'étoit sepa-

rée de la mienne que par une Cloison d'ais assez mal joints. J'ouvris mon Rideau du côté de la Ruelle : j'apperçûs de la lumière au travers des planches, & je vis deux Filles, dont la plus âgée paroïssoit avoir dix-sept à dix-huit ans ; ni l'une ni l'autre n'étoient pas de ces beautés sans défauts ; mais elles avoient tant d'agrémens , le son de la voix si beau , & une si grande douceur sur le visage , que j'en fus charmée.

La plus jeune qui sembloit continuer la conversation , disoit à l'autre ; Non , ma
 » Sœur , il n'y a point de remède à nos
 » maux ; il faut mourir ou les tirer des
 » mains de cet indigne Vieillard. Je suis
 résoluë à tout , dit l'autre , en poussant
 un profond soupir , m'en dût-il coûter la
 » vie ; Qu'avons-nous à ménager ? n'a-
 » vous vous pas tout sacrifié pour eux ?
 Alors , faisant reflexion sur leurs infortu-
 nes , elles s'embrasserent , & se prirent à
 pleurer fort douloureusement : & après
 avoir consulté , & dit encore quelques pa-
 rolles , dont je perdois la plus grande par-
 tie à cause de leurs sanglots , elles conclu-
 rent qu'il falloit qu'elles écrivissent : cha-
 cune le fit de son côté , & voici à peu près
 ce qu'elles se lûrent l'une à l'autre.

*Ne juge pas de mon amour & de ma dou-
 leur par mes parolles ; je n'en ai point qui
 puisse t'exprimer l'une & l'autre ; mais sou-
 viens-toi que tu vas me perdre , si tu ne te
 porte*

porte aux dernières extremitez, contre celui qui nous persecute. Il vient de me faire dire, que si je tarde à partir, il nous fera arrêter. Fuge par cet indigne traitement de ce qu'il merite, & souviens-toi que tu me dois tout, puisque tu me dois mon cœur.

Il me semble que l'autre Billet étoit en ces termes :

Si je pouvois assurer ton repos en perdant le mien, je t'aime assez pour t'en faire le sacrifice. Oui, je te fuirais si tu pouvois être heureux sans moi; mais je connois trop ton cœur pour t'en croire capable. Cependant, tu restes aussi tranquille dans ta prison, que si te me voyois sans cesse: romps tes chaînes sans différer, punis l'ennemi de notre amour, mon cœur en sera la récompense.

Après avoir fermé ces Billets, elles sortirent ensemble, & je vous avouë que j'eus de l'inquietude pour elles, & beaucoup d'envie de sçavoir ce qui pouvoit être arrivé à deux si jolies personnes. Cela m'empêcha de me rendormir, & j'attendois qu'elles revinssent, quand tout d'un coup l'on entendit un grand bruit dans la maison. Dans ce moment, je vis un Vieillard qui entroit dans cette Chambre, suivi de plusieurs Valets; il tenoit les Cheveux d'une de ces belles filles, tortillez au tour de son bras, & la tiroit après lui comme

36 RELAT. DU VOYAGE

une misérable victime ; sa Sœur n'étoit pas traitée avec moins de cruauté par ceux qui la menoient. Perfides, leur disoit-il, vous n'êtes pas contentes du tort irréparable que vous faites à mes Neveux : vous voulez leur persuader d'être mes boureaux ; Si je ne vous avois surprise avec ces Billers seducteurs, qu'en pouvoit-il arriver ? Quelles suites funestes n'aurois-je pas eu lieu d'en craindre ? Mais vous me payerez tout pour une bonne fois. Dès que le jour paroîtra, je vous ferai punir comme vous le méritez. Ah, Seigneur ! (dit celle des deux qu'il tenoit encore) considérez que nous sommes des filles de Qualité, & que nôtre Alliance ne peut vous deshonorer ? que vos Neveux nous ont donné leur foi & reçu la nôtre ; que dans un âge si peu avancé, nous avons tout quitté pour les suivre ; que nous sommes Etrangères, & abandonnées de tout le monde. Que deviendrons-nous ? Nous n'oserions retourner chez nos parens ; si vous voulez nous y contraindre, ou nous mettre en prison, donnez-nous plutôt la mort tout d'un coup. Les larmes qu'elle versoit en abondance, acheverent de me toucher sensiblement, & si le Vieillard en avoit été aussi attendri que moi, il leur auroit bien tôt rendu le repos & la joye.

Mes Femmes qui avoient entendu un grand bruit, & si proche de ma Chambre,

bre se leverent, dans la crainte qu'il ne me fût arrivé quelque accident; je leur fis signe de s'approcher doucement, & de regarder à travers les planches ce triste spectacle. Nous écoutions ce qu'ils disoient, lorsque deux hommes l'épée à la main, entrèrent dans ma Chambre, dont mes Femmes avoient laissé la porte ouverte: ils avoient le desespoir peint sur le visage; & la fureur dans les yeux: J'en eus une si grande frayeur, que je ne vous la puis bien exprimer; ils se regarderent sans rien dire, & ayant entendu la voix du Vieillard ils coururent de ce côté-là.

Je ne doutai point que ce ne fut les deux Amans, & c'étoit eux en effet; qui entrèrent comme deux Lions dans cette Chambre. Ils inspirèrent une si grande terreur à ces marauts de Valets, qu'il n'y en eut aucun qui osât s'approcher de son Maître pour le défendre, quand ses Neveux s'avancèrent vers lui, & lui mirent l'épée sur la gorge. Barbare, lui dirent-ils, pou-
vez-vous traiter ainsi des Filles de quali-
té que nous devons épouser? Pour être
notre Tuteur, avez-vous droit d'être
notre Tiran; Et n'est-ce pas nous arra-
cher la vie, que de nous séparer de ce
que nous aimons? Nous pourrions bien
à présent vous en faire porter une Juste
punition, mais nous sommes incapables
de nous vanger d'un homme de votre
âge, qui n'est pas en état de se défendre:

§8 RELAT. DE VOYAGE

„ donnez-nous vôtre parole, & nous ju-
 „ rez sur ce qu'il y a de plus Saint, qu'en
 „ reconnoissance de la vie que nous vous
 „ laissons, vous contribuërez à nôtre bon-
 „ heur, & que vous souffrirez que nous
 „ executions ce que nous leurs avons pro-
 „ mis.

Le pauvre Vieillard étoit si transi, que les parolles lui mouroient dans la bouche; il jura plus que l'on ne vouloit; il se mit à genoux; il baïsa plus de cent fois son pouce mis en croix sur un autre de ses doigts, à la maniere d'Espagne. Il leur dit nean-
 „ moins, qu'en tout ce qu'il avoit fait,
 „ il n'avoit envisagé que leurs propres in-
 „ terests; que sans cette vüe il devoit lui
 „ être fort indifferant qu'ils se mariaffent
 „ à leur fantaisie, & qu'enfin cela étoit
 „ resolu, qu'il ne s'y opposeroit de sa vie.
 Deux de ses Domestiques le prirent sous les bras, & l'emportetent plutôt qu'ils ne lui aiderent à marcher. Alors les Cavaliers se voyans libres, se jetterent entre les bras de leurs Maîtresses, ils se dirent les uns aux autres, tout ce que la douleur, l'amour & la joye peuvent inspirer dans de pareilles occasions. Mais en verité, il faudroit avoir le cœur aussi touché & aussi content qu'étoit le leur, pour redire toutes ces choses. Elles ne sont propres qu'aux personnes plus tendres que vous ne l'êtes, ma chere Cousine, dispensez moi donc de vous en fatiguer. J'étois si fatiguée moi-même de

n'avoir pas encore dormi, que je ne les entendois plus que confusément ; mais pour ne les plus entendre du tout, je m'enfonçai dans mon lit, & je me couvris la tête de ma couverture.

Le lendemain, Dom Fernand de Tolez de m'envoya des Vins de liqueurs, avec une grande quantité de Confitures & d'Oranges. Dès qu'il crût que l'on me pouvoit voir il y vint ; après l'avoir remercié de son present, je lui demanday s'il n'avoit rien entendu de ce qui s'étoit passé pendant la nuit ; il me dit que non, parce qu'il étoit dans un autre corps de Logis ; mais qu'il en avoit déjà appris quelque chose. J'allois luy raconter ce que j'en sçavois, lorsque nôtre Hôteffe entra dans ma Chambre. Elle me venoit prier de la part des deux Cavaliers, qui m'avoient fait si grande peur, l'épée à la main, de vouloir bien recevoir leurs excuses. Elle me dit aussi que deux demoiselles, qui étoient proche de Blaye, souhaitoient de me faire la reverence. Je répondis à ces honnêtetez comme je devois, & ils ne tarderent gueres sans venir.

Que le retour de la joye produit des effets charmans ! Je trouvay ces Messieurs fort bien faits, & ces Demoiselles très-aimables ; ni les uns ni les autres n'avoient plus sur leurs visages les caracteres du désespoir ; un air de gayeté étoit répandu dans leurs actions, & dans leurs parolles. L'ainé des deux

deux freres meditout ce que l'on peut dire de plus honnête, sur la bévue qu'ils avoient faite d'entrer dans ma Chambre: il ajoûta, qu'il avoit bien remarqué la peur qu'il m'avoit causée; mais qu'il m'avoüoit que dans ce moment, il se possédoit si peu, qu'il n'avoit seû penser à autre chose qu'à secourir sa Maîtresse. Vous auriez été blâmable, lui dis-je, si vous aviez pensé à autre chose; cependant, s'il est vrai que vous ayez envie de réparer l'allarme que vous m'avez donnée, ne refusez pas de satisfaire ma curiosité, & si ces belles personnes y veulent consentir, apprenez-moy ce qui vous a reduits les uns & les autres, aux extrémitez où vous avez été. Il les regarda comme pour demander leur approbation, & elles la donnerent de fort bonne grace à ce que je souhaitois; il commença ainsi.

» Nous sommes deux Freres, Madame,
 » me, nez à Burgos, & d'une des meilleures Maisons de cette Ville. Nous
 » étions encore fort jeunes, lorsque nous
 » restâmes sous la conduite d'un Oncle
 » qui prit soin de nôtre éducation & de
 » nôtre bien; qui est assez considerable,
 » pour n'envier pas celui d'autrui. Don
 » Diegue (c'est le nom de nôtre Oncle)
 » avoit lié depuis long-tems une tres-
 » étroite amitié avec un Gentilhomme qui
 » demeure proche de Blaye, dont le mérite est beaucoup au dessus de sa fortune;

42 RELAT. DU VOYAGE

„ douleur , je ne me fusse déterminé à
 „ découvrir mes sentimens à Mademoiselle
 „ le de Messignac : mais comme je n'étois
 „ pas assez hardy pour lui parler moy même ,
 „ j'écrivis sur des Tablettes quelques
 „ Vers que j'avois faits pour elle , & je les
 „ glissay dans sa poche ; elle ne s'en apper-
 „ çût point. Mon Frere qui m'observoit
 „ toujours , le remarqua ; & badinant
 „ avec elle , il les prit adroitement , &
 „ trouva que c'étoit une déclaration d'a-
 „ mour , timide & respectueuse que je
 „ lui faisois. Il les garda jusques au soir ,
 „ que m'étant retiré dans ma chambre ,
 „ avec la dernière inquiétude , il vint m'y
 „ trouver ; & m'embrassant tendrement ,
 „ il me dit qu'il venoit me témoigner
 „ l'excès de sa joye , de me sçavoir amou-
 „ reux de Mademoiselle de Messignac.
 „ Je demurai comme un Homme frappé
 „ de la Foudre ; je voyois mes Tablettes
 „ entre les mains ; je me persuadois qu'el-
 „ le lui en avoit fait un sacrifice , & qu'il
 „ venoit insulter à mon malheur. Il con-
 „ nût à mon air & dans mes yeux , une
 „ partie de ce que je pensois. Détrompez-
 „ vous , continua-t-il , elle ne m'a point
 „ confié vos Tablettes ; je les ay prises sans
 „ qu'elle ait eu le temps de les voir. Je
 „ veux vous servir auprès d'elle : mais ,
 „ mon cher Frere , servez-moi aussi au-
 „ près de sa Sœur aînée. Je l'embrassay
 „ alors , & je luy promis tout ce qu'il vou-
 „ loit ,

loit ; ainsi mutuellement nous nous ren-
 dions de bons offices l'un à l'autre ; &
 nos Maîtresses qui ne connoissoient point
 encore le pouvoir de l'Amour, commen-
 cerent à s'accoutûmer à en entendre par-
 ler.

Ce seroit abuser de vôtre patience , de
 vous dire , Madame , comme nous par-
 vinmes enfin par nos soins & nos assi-
 duitez à gagner leurs cœurs. Que d'heu-
 reux momens ! Que de beaux jours !
 de voir sans cesse ce que l'on aime , d'en
 être aimé , de se trouver ensemble à la
 Campagne , où la vie innocente & cham-
 pêtre laisse goûter sans trouble les plai-
 sirs d'une passion naissante : c'est une fe-
 licité que l'on ne peut exprimer.

Comme l'Hyver approchoit , Mada-
 me de Messignac fut à Bordeaux où elle
 avoit une Maison ; nous l'y accompa-
 gnâmes : mais cette Maison n'étoit pas
 assez grande pour nous loger avec toute
 sa famille ; nous en primes une proche
 de la sienne. Bien que cette separation ne
 fut que pour la nuit , nous ne laissâmes
 pas de la ressentir vivement ; ce n'étoit
 plus se trouver à tous momens , nos
 visites avoient un certain air de cere-
 monies qui nous allarmoit : mais nos
 allarmes redoublèrent beaucoup , lors-
 que nous vîmes deux Hommes riches &
 bien faits s'attacher à Mesdemoiselles de
 Messignac , & attaquer la Place en for-
 me ;

44 R E L A T. D U V O Y A G E

„ me ; cela s'appelle , qu'ils declarerent
 „ qu'ils prétendoient à l'Himénée , &
 „ qu'ils furent agreablement écoulez du
 „ Pere & de la mere. O Dieu ! que de-
 „ vinnes-nous ? leurs Affaires alloient
 „ fort vite ; & nos cheres Maîtresses qui
 „ partageoient nôtre desespoir , méloient
 „ tous les jours leurs larmes avec les nô-
 „ tres. Enfin , après nous être bien tour-
 „ mentez , & avoir cherché mille moyens
 „ inutiles , je me resolus d'aller trouver
 „ Monsieur de Messignac. Je luy parlay , &
 „ je luy dist tout ce que ma passion me pût
 „ inspirer , pour luy persuader de differer
 „ ces Mariages. Il me dit qu'il recevoit
 „ avec reconnoissance , les offres que mon
 „ Frere & moi luy faisons : que n'étant
 „ point encore en âge , ce que nous fe-
 „ rions à present pourroit être cassé dans
 „ la suite ; qu'il aimoit l'honneur ; que
 „ sa fortune étoit mediocre ; mais qu'il
 „ s'estimeroit toujours heureux tant qu'il
 „ pourroit vivre sans reproche ; que mon
 „ Oncle qui nous avoit confiez à luy , se-
 „ roit en droit de l'accuser de nous avoir
 „ seduits ; & qu'en un mot il n'y falloit pas
 „ penser.

„ Je me retiray dans une affliction incon-
 „ cevable ; je la partageay avec mon Fre-
 „ re , & ce fut un trouble affreux parmi
 „ nous. Monsieur de Messignac pour met-
 „ tre le comble à nos mal-heurs , écrivit à
 „ mon Oncle ce qui se passoit , & le con-
 „ jura

jera de nous donner des ordres précis de partir. Il le fit aussi-tôt ; & ne voyant plus de remède à nos maux , nous fîmes mon Frere & moy trouver Mesdemoiselles de Messignac ; nous nous jetâmes à leurs pieds , nous leur dîmes ce qui peut persuader des cœurs déjà prévenus ; nous leur donnâmes nôtre Foi , & des Promesses signées de nôtre sang : enfin l'Amour acheva de les vaincre , elles consentirent à leur enlèvement. Il ne nous fut pas mal-aisé de prendre des mesures justes , & Nôtre Voyage avoit été heureux jusqu'à nôtre arrivée ceans : mais il y a deux jours qu'entrant dans cette Maison , la premiere personne qui se presenta à nous ce fut Dom Diegue. Il étoit impatient de nôtre retour ; & pour se tirer de peine , il venoit nous querir luy-même. Que devinmes-nous à cette vûe ? Il nous fit arrêter comme des criminels ; & oubliant que Mesdemoiselles de Messignac étoient les Filles de son meilleur ami , & personnes de Qualité , il les chargea d'injures & les accabla de menaces , après qu'il eut appris d'un de mes gens que nous avions resolu d'aller *incognito* jusques à Madrid , chez des parens que nous y avons , pour attendre en ce lieu que nous eussions une entiere liberté de declarer nôtre Mariage. Il nous enferma dans une Chambre proche de la sienne ; & nous y étions , lorsque

46 RELAT. DU VOYAGE

„ Demoiselles sont venuës cette nuit au
 „ clair de la Lune touffer sous nos fenêtrés.
 „ Nous les avons entenduës, & nous y
 „ sommes courus. Elles nous ont fait
 „ voir leurs Lettres, & nous cherchions
 „ quelque chose pour les tirer, quand mon
 „ Oncle a été averti de ce qui se passoit. Il
 „ est descendu sans bruit avec tous ses
 „ gens, & à nos yeux il a outragé ces ai-
 „ mables Personnes. Dans l'excès de nô-
 „ tre desespoir, nos forces ont sans doute
 „ augmenté, nous avons enfoncé les Por-
 „ tes quel'on avoit fermées sur nous: &
 „ nous courions pour les secourir, lors
 „ qu'imprudemment, Madame, nous
 „ sommes entrez dans vôtre Chambre.

Le Cavalier se tût en cét endroit, & je
 trouvay qu'il avoit raconté sa petite Histo-
 ire avec esprit. Je le remerciay, & j'offris
 à ces Demoiselles mes soins & ceux de mes
 amis pour appaiser leur Famille. Elles les
 acceptèrent, & m'en temoignerent beau-
 coup de reconnoissance.

Quelques Dames de la Ville qui me sont
 venu voir veulent m'arrêter; elles me
 proposent d'aller chez des Religieuses dont
 le Convent est au haut de la Côte; elles
 m'offrent de m'y faire entrer, & me di-
 sent que la veuë de ce lieu n'a point de bor-
 nes; que l'on découvre, tout à la fois la
 Mer, des Vaisseaux, des Villes, des Bois
 & des Campagnes; elles vantent tort la
 voix, la beauté & les agrémens de ces Re-
 gieuses.

gieuses. Ajoûtez à cela, que le mauvais tems est augmenté d'une telle maniere, & que la Neige est tombée en si grande abondance, que personne ne me conseille de me mettre en chemin. J'ay balancé un peu: mais l'impatience que j'ay de me rendre à Madrid, l'emporte sur toutes ces considerations, & je pars demain; j'ay reçu de mon Banquier l'argent dont j'avois besoin. Il ne faut pas au reste que j'oublie de vous dire, que les Habitans de cette Ville ont un Privilege assez particulier, & dont aussi ils se vantent beaucoup. C'est que lorsqu'ils traitent de quelques Affaires avec le Roi d'Espagne, & que c'est directement avec luy, il est obligé de leur parler la tête découverte; on ne m'en a pû dire la raison.

On m'a avertie qu'il faut faire une grosse provision pour ne pas mourir de faim en quelques endroits par où nous devons passer: comme les jambons & les Langues de Porc sont en reputation dans le Pais, j'en ay fait prendre une bonne quantité; & à l'égard du reste, nous n'avons rien oublié. Cependant c'est aujourd'hui le jour du Courier, je ne veux pas laisser passer cette occasion de vous donner de mes nouvelles, ma chere Cousine, & de vous asseurer de toute ma tendresse.

A S. Sebastien, ce 20. Fevrier 1679.



S E C O N D E
L E T T R E.

J'E reprens sans compliment la suite de mon Voyage, ma chere Cousine; en sortant de Saint Sebastien, nous entrâmes dans un chemin fort rude, qui aboutit à des Montagnes si affreuses & si escarpées, que l'on ne peut les monter qu'en grim-pant; on les appelle Sierra de Sant Adrian. Elles ne montrent que des Preci-pices & des Rochers sur lesquels un Amant desesperé se tueroit à coup sur, pour peu qu'il en eut envie. Des Pins d'une hau-teur extraordinaire couronnent la cime de ces Montagnes: tant que la vüe peut s'é-tendre, on ne voit que des Deserts coupez de Ruisseaux plus clairs que le Cristal. Vers le haut du Mont Saint Adrian, on trouve un Rocher fort élevé, qui semble avoir été mis au milieu du chemin pour en fermer le passage, & séparer ainsi la Bi-caye de la vieille Castille.

Un long & penible travail a percé cet-te Masse de pierre en façon de Voûte: on
mar-

marche quarante ou cinquante pas dessous, sans recevoir de jour que par les ouvertures qui sont à chaque entrée ; elles sont fermées par de grandes Portes. On trouve sous cette Voûte, une Hôtellerie que l'on abandonne l'Hyver à cause des Neiges. On y voit aussi une petite Chapelle de Saint Adrian, & plusieurs Cavernes où d'ordinaire les Voleurs se retirent ; de sorte qu'il est dangereux d'y passer, sans être en état de se défendre. Lorsque nous eûmes traversé le Roc, nous montâmes encore un peu pour arriver jusqu'au sommet de la Montagne, que l'on tient la plus haute des Pyrennées ; elle est toute couverte de grands bois de Haître : Il n'a jamais été une si belle Solitude ; les Ruisseaux y coulent comme dans les Valons ; la vûe n'est bornée que par la foiblesse des yeux ; l'ombre & le silence y régne, & les Ecos répondent de tous côtez. Nous commençames ensuite à descendre autant que nous avions monté : l'on voit en quelques endroits des petites plaines peu fertiles, beaucoup de sables, & de tems en tems des Montagnes couvertes de gros Rochers. Ce n'est pas sans raison, qu'en passant si proche l'on apprehende qu'il ne s'en détache quelqu'un dont on seroit assurément écrasé ; car on en voit qui sont tombez du sommet, & qui se sont arrêtez dans la pente sur d'autres Rochers ; & ceux-là ne trouvant rien en leur chemin, feroient mal pas-

fer le tems aux Voyageurs, Je faisois toutes ces reflexions à mon aise ; car j'étois seule dans ma Litiere avec mon Enfant, & la conversation d'une petite fille n'est pas d'un grand secours. Une Riviere nommée Urrola, assez grosse, mais qui étoit beaucoup augmentée par les Torrens & les Neiges fonduës, coule le long du chemin & forme d'espace en espace des Nappes d'eau & des Cascades qui tombent avec un bruit & une impetuositè sans pareille ; cela donne beaucoup de plaisir à la vûë.

On ne trouve pas là de ces beaux Châteaux qui bordent la Loire, & qui font dire aux Voyageurs que c'est le Pais des Fées. Il n'y a sur ces Montagnes que des cabanes de Bergers & quelques petits Hameaux si reculez, que pour y arriver il faut les chercher long tems ; cependant tous ces Objets naturels quoi qu'affreux ; ne laissent pas que d'avoir quelque chose de tres beau : les Neiges étoient si hautes, que nous avions toujours vingt hommes qui nous frayoient les chemins avec des péles. Vous allez peut être croire qu'il m'en coûtoit beaucoup ; mais les ordres sont si bien établis & si bien observez, que les Habitans d'un Village sont obligez de venir au devant des Voyageurs, & de les conduire jusqu'à ce qu'on trouve les Habitans d'un autre Village, & comme l'on n'a aucun engagement de leur rien donner, la plus petite liberalité les satisfait. On adjouite à ce premier soin,

lui de sonner les Cloches sans cesse, pour avertir les Voyageurs des lieux où ils peuvent faire retraite dans un si mauvais tems; il est tres-rare d'en voir un pareil en ce País; & l'on m'assura que depuis quarante ans, les Neiges n'y avoient pas été si hautes que nous les trouvions: ainsi on les regardoit comme une espece de prodige, & il se passe beaucoup d'Hyvers sans qu'il gelle dans toute cette Province.

Nôtre Troupe étoit si grosse, que nous l'aurions bien disputé à ces fameuses Caravannes qui vont à la Méque: car sans compter mon train & celui de Don Fernand de Toledé, il se joignit à nous proche de Saint Sebastien trois Chevaliers avec leurs gens, qui revenoient d'une Commanderie de Saint Jacques. Ils étoient deux de cet Ordre, & un de celui d'Alcantara. Ceux-là portoient leurs Croix rouges faites en forme d'Epée brodée, sur l'épaule; & celui d'Alcantara, en avoit une verte: Un des deux premiers est d'Andalousie, l'autre de Galice & le troisiéme de Catalogne. Ils sont d'une Naissance distinguée: celui d'Andalousie se nomme Don Esteve de Carrajal; celui de Galice s'appelle Don Sanche Sanniento; & celui de Catalogne, Don Frederic de Cardonne. Ils sont bien faits, & sçavent fort le monde. J'en reçois toutes les honnêtetez possibles, & je leur trouve quelque chose de nos manieres Françoises. Il est vray aussi qu'ils ont voya-

gé dans toute l'Europe, & que cela les a rendus fort polis. Nous allâmes coucher à Galareta ; c'est un Bourg peu distant du Mont Saint Adrian, situé dans la petite Province d'Espagne dont je viens de parler, nommée Alava, qui fait partie de la Biscaye. Nous y fûmes tres-mal ; l'on compte de là à Saint Sebastien, onze lieuës.

Nous eûmes un plus beau chemin depuis Galareta jusqu'à Victoria, que nous ne l'avions eu le jour précédent. La terre y rapporte beaucoup de Bleds & de Raisins, & les Villages y sont fort près les uns des autres. Nous trouvâmes les Gardes de la Douïanne, qui font payer les Droits du Roi lorsqu'on passe d'un Royaume à l'autre, & les Royaumes en Espagne sont d'une mediocre étenduë ; ce Droit se prend sur les hardes & sur l'argent que l'on porte. Ils ne nous dirent rien par une raison assez naturelle, c'est que nous étions les plus forts. Don Fernand de Toledé m'avoit raconté le soir, que l'on voyoit proche de nôtre chemin le Château de Quebare, où l'on disoit qu'il revenoit un Lutin, & il me dit cent extravagances que les Habitans du País croyoient, & dont ils étoient si bien persuadés, qu'effectivement personne n'y vouloit demeurer. Je sentis un grand desir d'y aller, car encore que je sois naturellement un poltronne qu'une autre, je ne crains pas les Esprits ; & quand bien j'aurois été peureuse, nôtre Troupe étoit si grosse, qu'il

je comprenois assez qu'il n'y avoit rien à risquer. Nous prîmes un peu sur la gauche, & nous fûmes au Bourg de Quebare; le Maître de l'Hôtellerie où nous entrâmes, avoit les Clefs du Château; il disoit en nous y menant, que le *Duende*, c'est à dire l'Esprit folet, n'aimoit pas le monde: que quand nous aurions-été mille ensemble, si l'envie lui en prenoit il nous battroit tous à nous laisser pour morts. Je commençay à trembler; Don Fernand de Toledé & Don Frederic de Cardonne qui me donnoient la main, s'aperçurent bien de ma frayeur, & s'en éclatèrent de rire. J'en eus honte, je feignis d'être rassurée, & nous entrâmes dans le Château, qui auroit pû passer pour un des plus beaux, si l'on avoit pris soin de l'entretenir. Il n'y avoit aucuns Meubles, excepté dans une grande Salle une Tapiserie fort ancienne, qui representoit les Amours du Roy Don Pedro le Cruel, & de Doña Maria de Padilla. On la voyoit dans un endroit assise comme une Reine au milieu des autres Dames, & le Roy luy mettoit sur la tête une Couronne de Fleurs. Dans un autre, elle étoit à l'ombre d'un Bois, le Roi luy montrait un Epervier qu'il tenoit sur le poing: Et dans un autre encore, elle paroissoit en habit de Guerrière, & le Roy tout armé lui présentoit une Epée, ce qui m'a fait croire qu'elle avoit été à quelque expedition de Guerre

54 RELAT. DU VOYAGE

avec lui. Elle étoit tres-mal dessinée, & Don Fernand disoit qu'il avoit vû de ses Portraits, qu'elle avoit été la plus belle & la plus mauvaise personne de son Siecle, & que les Figures de cette Tapisserie ne ressembloient point ni à Elle ni au Roy; son Nom, son Chifre, & ses Armes étoient par tout. Nous montâmes dans une Tour, au haut de laquelle étoit un Donjon, & c'est là que l'Esprit folet demouroit: mais apparemment il étoit en Campagne, car assurément nous ne vîmes & nous n'entendîmes rien qui eut aucun rapport avec luy, & après avoir parcouru ce grand Bâtiment, nous en sortîmes pour reprendre nôtre chemin. En approchant de Victoria, nous traversâmes une plaine tres agreable; elle est terminée par la Ville que l'on trouve au bout, & qui est située dans cette Province d'Espagne dont je viens de parler, nommée Alava; c'en est la Ville Capitale, aussi bien que la premiere de Castille: elle est fermée de deux enceintes de Murailles, dont l'une est vieille & l'autre moderne; du reste, il n'y a aucunes Fortifications. Après que je me fus un peu délassée de la fatigue du chemin, l'on me proposa d'aller à la Comedie: mais en attendant qu'elle commençât, j'eus un vray plaisir de voir arriver dans la grande Place quatre Troupes de jeunes hommes precedez de Tambours & de Trompettes; ils firent plusieurs tours, & enfin tout d'un coup ils commencerent

la mêlée à coups de pelotes de Neige avec tant de vigueur, qu'il n'a jamais été si bien peloté; ils étoient plus de deux cens qui se faisoient cette petite Guerre; de vous dire ceux qui tomboient, qui se relevoient, qui culbutoient, qui étoient culbutez, & le bruit & la huée du Peuple, en vérité cela ne se peut: mais je fus obligée de les laisser dans ce ridicule combat, pour me rendre au lieu où se devoit représenter la Comédie. Quand j'entray dans la Salle, il se fit un grand cry de *mira, mira*, qui veut dire regarde, regarde. La Décoration du Theatre n'étoit pas magnifique. Il étoit élevé sur des Tonneaux & des Planches mal rangées, les Fenêtres toutes ouvertes; car on ne se sert point de Flambeaux, & vous pouvez penser tout ce que cela derobe à la beauté du Spectacle. On jouoit la Vie de saint Antoine; & lorsque les Comédiens disoient quelque chose qui plaisoit; tout le monde crioit *Victoria, Victoria*; j'ay appris que c'est la coûtume de ce Pays icy. J'y remarquay que le Diable n'étoit pas autrement vêtu que les autres, & qu'il avoit seulement des bas couleur de feu, & une paire de cornes pour se faire reconnoître. La Comédie n'étoit que de trois Actes, & elles sont toutes ainsi. A la fin de chaque Acte sérieux, on en commençoit un autre de farce & de plaisanteries, où paroissoit celui qu'ils nomment *El gracioso*, c'est-à-dire le Bouffon, qui parmi un grand nom-

bre de choses assez fades, en dit quelque fois qui sont un peu moins mauvaises. Les entre-Actes étoient mêlez de Danſes au ſon des Harpes & des Guitarres. Les Comediennes avoient des Caſtagnettes, & un petit Chapeau ſur la tête : c'eſt la coûtume quand elles danſent : & lorſque c'eſt la Sarabande, il ne ſemble pas qu'elles marchent, tant elles coulent legerement. Leur maniere eſt toute differente de la nôtre : Elles donnent trop de mouvement à leurs bras, & paſſent ſouvent la main ſur leur chapeau & ſur leur Viſage, avec une certaine grace qui plaît aſſez ; elles joiënt admirablement bien des Caſtagnettes.

Au reſte, ne penſez pas, ma chere Couſine, que ces Comediens, pour être dans une petite Ville, ſoient forts differentes de ceux de Madrid. L'on m'a dit que ceux du Roi ſont un peu meilleurs : mais enfin, les uns & les autres joiënt ce que l'on appelle, *la Comedias famoſas*, je veux dire les plus belles & les plus fameuſes Comedies ; & en verité, la plûpart ſont tres-ridicules. Par exemple, quand ſaint Antoine diſoit ſon *Confiteor*, ce qu'il faiſoit aſſez ſouvent, tout le monde ſe mettoit à genoux, & ſe donnoit des *mea culpa* ſi rudes, qu'il y avoit de quoi ſ'enfoncer l'eſtomac.

Ce ſeroit ici un endroit à vous parler de leurs Habits ; mais il faut, ſ'il vous plaît, que vous attendiez que je ſois à Madrid ;

drid ; car, Description pour Description, il vaut mieux choisir ce qui est de plus beau : Je ne puis pourtant m'empêcher de vous dire, que toutes les Dames que je vis dans cette Assemblée, avoient une si prodigieuse quantité de rouge, qui commence juste sous l'œil, & qui passe du menton aux oreilles & aux épaules, & dans les mains, que je n'ay jamais vû d'Écrevisses cuites d'une plus belle couleur. *brûlés*
l'été

La Gouvernante de la Ville s'approcha de moi : elle touchoit mes Habits, & retiroit vite sa main, comme si elle s'étoit brûlée. Je luy dis en Espagnol, qu'elle n'eut point de peur. Elle s'apprivoisa aisément, & me dit que ce n'étoit pas par crainte ; mais qu'elle avoit appréhendé de me déplaire : qu'il ne luy étoit pas nouveau de voir des Dames Françoises ; & que s'il lui étoit permis, elle aimeroit fort à prendre leurs modes. Elle fit apporter du Chocolat, dont elle me presenta ; & l'on ne peut disconvenir qu'on ne le fasse ici meilleur qu'en France. La Comédie étant finie, je pris congé d'elle, après l'avoir remerciée de toutes ses honnêtetez.

Le lendemain, comme j'entrois dans l'Eglise pour entendre la Messe, je vis un Hermite qui avoit l'air d'un Homme de Qualité, & qui me demanda l'aumône si humblement, que j'en fus surprise. Don Fernand l'ayant remarqué, s'approcha de moy, & me dit. „ La personne que vous

58. RELAT. DU VOYAGE

„ regardez, Madame, est d'une Illustre
 „ Maison, & d'un grand merite; mais sa
 „ destinée à été bien malheureuse. Vous
 „ me faites naître, luy dis je, une forte
 „ curiosité d'en sçavoir d'avantage: vou-
 „ dres-vous bien la satisfaire. Je voudrai
 „ toujours ce qui dépendra de moy pour
 „ vous plaire, me dit-il, mais je ne suis pas
 „ assez bien informé de ses Aventures, pour
 „ entreprendre de vous les raconter, & je
 „ croy qu'il vaut mieux que je l'engage de
 „ vous en faire le recit lui même. Il me
 „ quitta, & fut aussi-tôt l'embrasser, comme
 „ l'on s'embrasse quand on se connoît. Don
 „ Frederic de Cardonne & Don Esteve de Car-
 „ rajal l'avoient déjà abordé, par ce qu'ils le
 „ connoissoient; & lorsque Don Fernand les
 „ eut joints, ils le prierent tous tres-instam-
 „ ment de venir avec eux quand on auroit dit
 „ la Messe. Il s'en défendit avec force; mais
 „ lui ayant dit que j'étois Etrangere, & qu'ils
 „ le conjuroient que je pusse apprendre de lui-
 „ même, ce qui l'avoit obligé de se faire
 „ Hermite, il y consentit enfin à condition
 „ que je luy permettrois d'amener un de ses
 „ amis, qui étoit parfaitement bien informé
 „ de tout ce qui le regardoit. Rendons-nous
 „ justice continua-t-il, & jugez si je pour-
 „ rois raconter de telles particularitez avec
 „ l'Habit que je porte. Ils trouverent qu'il
 „ avoit raison, & le prierent de vouloir ame-
 „ ner son amy; c'est ce qu'il fit peu après que
 „ je fus revenuë chez moy. Il me presenta un

miere émotion où le cœur n'écoute que
 les mouvemens , lorsque le Marquis
 entra dans la Chambre. Il vint embras-
 ser Dom Loüis , avec tous les témoigna-
 ges d'une parfaite amitié ; & il fut in-
 consolable , quand il apprit qu'il par-
 toit pour Naples. Il n'ômit rien pour
 l'en dissuader : il lui montra inutilement
 toute sa douleur , il ne s'y rendit point :
 il prit congé de la Marquise sur le
 champ , & ne la revit plus. Le Mar-
 quis sortit avec lui ; il ne le quitta point
 jusqu'au moment de son départ. C'é-
 toit une augmentation de peine pour
 Don Loüis , il auroit bien voulu rester
 seul pour avoir une entiere liberté de
 s'affliger.

La Marquise fut sensiblement touchée
 de cette separation ; elle s'étoit apper-
 çue qu'il l'aimoit avant qu'il l'eût bien
 connu lui-même : & elle lui trouvoit un
 merite si distingué , qu'à son tour elle
 l'avoit aimé sans le sçavoir : mais elle
 ne le sçût que trop après son départ.
 Comme elle sortoit d'une grande ma-
 ladie , dont elle n'étois pas encore bien
 remise , ce surcroit de chagrin la fit tom-
 ber dans une langueur qui la rendit bien-
 tôt méconnoissable ; son devoir , sa rai-
 son , la vertu la persécutoient égale-
 ment : elle sentoit avec une extrême re-
 connoissance les bontez de son Mary ,
 & elle ne pouvoit souffrir qu'avec beau-

„ coup de douleur ; qu'un autre que luy
 „ occupât ses pensées & remplit sa ten-
 „ dresse : Elle n'osoit plus prononcer le
 „ nom de Dom Louïs ; elle ne s'infor-
 „ moit jamais de ses nouvelles ; elle s'é-
 „ toit fait un devoir indispensable de
 „ l'oublier ; cette attention qu'elle avoit
 „ sur elle même , luy faisoit souffrir
 „ un continuel martyre ; elle en fit la
 „ confiance à uue de ses Filles qu'elle
 „ aimoit chèrement. Ne suis-je pas
 „ bien malheureuse , lui dit-elle , il faut
 „ que je souhaite de ne revoir jamais un
 „ homme pour lequel je ne suis plus en
 „ état d'avoir de l'indifference , son Idée
 „ m'est touÿours presente ; trop inge-
 „ nieuse à me nuire , je croy même le voir
 „ en la personne de mon Epoux , la res-
 „ semblance qui est entre-eux ne sert qu'à
 „ entretenir ma tendresse. Ha ! Maria-
 „ ne , il faut que je meure pour expier ce
 „ crime , bien qu'il soit involontaire ;
 „ il ne me reste que ce moyen de me dé-
 „ faire d'une passion dont je n'ay pû jus-
 „ qu'ici être Maîtresse. Helas ! que n'ay-
 „ je point fait pour l'étouffer , cette pas-
 „ sion qui ne laisse pas de m'être chere !
 „ elle accompagnoit ces parolles de mille
 „ souÿpirs : elle fondoit en larmes ; & bien
 „ que cette Fille eut de l'esprit & beaucoup
 „ d'attachement pour sa Maîtresse , elle
 „ ne luy pouvoit rien dire qui fut capable
 „ de la consoler.

Cepen.

Cependant le Marquis reprochoit tous les jours à sa femme son indifférence pour Dom Louis. Je ne puis souffrir, lui disoit-il, que vous ne pensiez plus à l'homme du monde que j'aime davantage, & qui avoit pour vous tant de complaisance & tant d'amitié. Je vous avouë que c'est une espece de dureté qui fait mal juger de la bonté de vôtre cœur : mais convenez au moins, Madame, qu'il n'étoit pas encore party, que vous l'aviez déjà oublié. Dequoy luy serviroit mon souvenir, disoit la Marquise avec une langueur charmante, ne voyez-vous point qu'il nous fuit ? ne seroit-il pas encore avec nous s'il nous avoit véritablement aimez ? Croyez-moi, Seigneur, il merite un peu qu'on l'abandonne à son tour. Tout ce qu'elle pouvoit dire ne rebuta point le Marquis : il la persecutoit sans cesse pour qu'elle écrivit à Dom Louis de revenir. Un jour entr'autre qu'elle étoit entrée dans son Cabinet pour luy parler de quelques affaires, elle le trouva occupé à lire une Lettre de Dom Louis qu'il venoit de recevoir.

Elle voulut se retirer : mais il prit ce moment pour l'obliger de faire ce qu'il fouhaitoit : il lui dit fort sérieusement, qu'il ne pouvoit plus supporter l'absence de son Cousin, qu'il étoit resolu de l'aller trouver : qu'il y avoit déjà deux ans qu'il étoit party, sans témoigner aucun de-

„ fir de revoir son País & les amis: qu'il
 „ étoit persuadé qu'il auroit plus de défe-
 „ rence pour les prieres que pour les sien-
 „ nes: qu'il la conjuroit de luy écrire: &
 „ qu'enfin, elle pouvoit choisir, ou de luy
 „ donner cette satisfaction, ou de se resou-
 „ dre à le voir partir pour Naples, où Don
 „ Loüis devoit faire quelque séjour. Elle
 „ demeura surprise & embarrassée de cette
 „ proposition: mais connoissant qu'il at-
 „ tendoit avec une extrême inquietude
 „ qu'elle se fut déterminée. Que voulez-
 „ vous que je luy mande, Seigneur, luy
 „ dit-elle d'un air triste? dictez-moy cette
 „ Lettre, je l'écriray; c'est tout ce que je
 „ puis, & je croy même que c'est plus que
 „ je ne dois. Le Marquis transporté de joye
 „ l'embrassa tendrement, il la remercia de
 „ sa complaisance, & luy fit écrire ces pa-
 „ roles devant luy.

*Si vous avez de l'amitié pour nous, ne
 differez pas votre retour, j'ay des raisons
 pressantes pour le souhaiter; je vous veux du
 mal, que vous songiez si peu à revenir; &
 c'est payer les sentimens que l'on a pour
 vous, d'une indifférence qui n'est pas ordi-
 naire. Revenez, Don Loüis, je le souhaite;
 je vous en prie; & s'il m'étoit permis de me
 servir de termes plus pressans, je dirois
 peut-être que je vous l'ordonne.*

„ Le Marquis fit un paquet seul de cette
 fata-

fatale Lettre, afin que Don Louis ne pût
 croire que c'étoit par son ordre. que la
 Marquise la luy avoit écrite; & l'ayant
 envoyé au Courrier, il en attendoit le
 succes avec une impatience qui n'est pas
 concevable. Que devint cet Amant à la
 vuë d'un ordre si cher & si peu esperé!
 Bien qu'il eut remarqué des dispositions
 de tendresse dans les regards de cette belle
 personne, il n'auroit osé se promettre
 qu'elle eut souhaité son retour, sa raison
 se revoltoit contre sa joye. Que je suis
 mal-heureux, disoit-il, j'adore la plus
 aimable de toutes les femmes, & je n'ose
 luy vouloir plaire; elle a de la bonté pour
 moy, l'honneur & l'amitié me défendent
 d'en profiter. Que feray-je donc, ô Ciel!
 que ferai-je; je m'étois flaté que l'absen-
 ce me pourroit guérir; hélas! c'est un
 remede que j'ay tenté inutilement; je
 n'ay jamais jetté les yeux sur son Por-
 trait, que je ne me sois trouvé plus amou-
 reux & plus miserable que lorsque je la
 voyois tous les jours. Il faut luy obeir:
 elle ordonne mon retour, elle veut bien
 me revoir, & elle ne peut ignorer ma
 passion: Lorsque je pris congé d'elle, mes
 yeux luy déclarerent le secret de mon
 cœur; & quand je me souviens de ce que
 je vis dans les siens, en ce moment toutes
 mes reflexions deviennent inutiles, & je
 me resous plutôt à mourir à ses pieds que
 de vivre éloigné d'elle.

„ Il partit sans differer d'un seul jour, &
 „ sans dire adieu à ses amis : il laissa un
 „ Gentilhomme pour l'excuser auprès
 „ d'eux, & pour regler ses affaires. Il
 „ avoit tant d'empressement de revoir la
 „ Marquise, qu'il fit pour se rendre au-
 „ près d'elle une diligence que personne
 „ que luy n'auroit pû faire. En arrivant à
 „ Cagliari, Capitale de la Sardagne, il ap-
 „ prit que le Marquis & sa femme étoient
 „ à une magnifique Maison de Campagne,
 „ où le Viceroy les étoit allé voir avec
 „ toute sa Cour. Il sçeut encore que le
 „ Marquis de Barbaran lui preparoit une
 „ grande Fête, où il se devoit faire une
 „ Course de Cañas, à l'ancienne maniere
 „ des Maures. Il étoit le tenant, & de-
 „ voit soutenir avec sa Quadrille, *Qu'un*
 „ *Mary aimé est plus heureux qu'un A-*
 „ *mant.*

„ Bien des gens qui n'étoient pas de cer-
 „ te opinion, se preparoient pour lui aller
 „ disputer le prix que la Marquise à la prie-
 „ re de la Vice-Reine, devoit donner au
 „ Victorieux : c'étoit une Echarpe qu'elle
 „ avoit brodée elle-même, & semée de ses
 „ chiffres : l'on ne devoit y paroître qu'en
 „ Habit de Masque, pour que tout y fut
 „ plus libre & plus galant.

„ Don Louis eut un secret dépit, de
 „ comprendre le Marquis si satisfait. Il est
 „ aimé, disoit-il ; je ne puis m'empêcher
 „ de le regarder comme un Rival, & com-

me un Rival heureux ; mais il faut es-
 fayer de troubler sa felicité, en triom-
 phant de sa vaine gloire. Ayant formé ce
 dessein, il ne voulut point paroître dans
 la Ville ; il se fit faire un Habit d'un Bro-
 card vert & or ; il avoit des Plumes ver-
 tes, & toute sa Livrée étoit de la même
 couleur pour marquer ses nouvelles espe-
 rances.

Lorsqu'il entra dans la Lice où l'on
 devoit courre, tout le monde attachales
 yeux sur luy ; sa magnificence & son air
 donnerent de l'émulation aux Cavaliers,
 & beaucoup de curiosité aux Dames. La
 Marquise en sentit une émotion secret-
 te, dont elle ne pût démêler la cause : il
 étoit placé fort proche du Balcon où elle
 étoit avec la Vice-Reine, mais il n'y
 avoit là aucune Dame qui ne perdit tout
 son éclat auprès de celuy de la Marquise ;
 son air de jeunesse qui ne passoit pas en-
 core dix-huit ans, son tem de lys & de
 roses, ses yeux si beaux & si touchans,
 sa bouche incarnate & petite, un souri-
 re agreable, & sa taille qui commen-
 çoit à passer les plus avantageuses, la
 rendoient l'admiration de tout le mon-
 de.

Don Louïs fut tellement ravy de la re-
 voir si belle, & de remarquer à travers
 de ses charmes un air triste & abbatu,
 qu'il se flata d'y avoir quelque part ; &
 ce fut le premier moment où il le trouva

heu-

„ heureux. Quand son tour vint, il cour-
 „ rut contre le Marquis, & luy lança ses
 „ Cannes avec tant d'adresse; qu'il n'y en
 „ eut aucune qui manquât son coup. Il ne
 „ fut pas moins habile à se parer de celles
 „ qu'il luy jetta; & enfin il gagna le Prix
 „ avec un applaudissement general. Il se
 „ rendit aux pieds de la Marquise pour le
 „ recevoir de ses mains; il deguisa le son
 „ de sa voix; & luy parlant avec son Ma-
 „ que assez bas pour n'être entendu que
 „ d'elle. Divine Personne, luy dit-il,
 „ veüillez remarquer que la Fortune decide
 „ en faveur des Amans. Il n'osa luy en dire
 „ davantage; & sans le connoître, elle
 „ lui donna le Prix avec cete grace naturel-
 „ le, dont toutes ses actions étoient accom-
 „ pagnées.

„ Il se retira promptement, de peur
 „ d'être connu: car ç'auroit été un sujet
 „ de querelle entre le Marquis & luy; &
 „ sans doute il ne lui auroit pardonné qu'a-
 „ vec peine la Victoire qu'il venoit de rem-
 „ porter. Cela l'obligea de se tenir encore
 „ caché pendant quelques jours. Le Vice-
 „ Roi & sa femme rtvinrent à Cagliari,
 „ & Monsieur & Madame de Barbaran
 „ les y accompagnerent avec toute la
 „ Cour.

„ Don Louis se fit voir alors; il sei-
 „ gnit d'arriver, & ne fit pas même sem-
 „ blant d'avoir appris ce qui s'étoit passé à
 „ la Campagne. Le Marquis de Barbaran
 „ fut

fut transporté de joye en le voyant ; & l'absence n'avoit en rien alteré la tendresse qu'il avoit pour ce cher parent. Il ne lui fut pas mal-aisé de se ménager un moment favorable pour entretenir son aimable Marquise ; il avoit autant de liberté dans sa Maison que dans la sienne propre ; & vous jugez bien , Madame , qu'il n'oublia pas de lui parler du Prix qu'il avoit reçu de ses belles mains. Que je suis mal-heureux , luy disoit-il , que vous ne m'avez pas reconnu ! Helas ! Madame , je me flatois que quelques secrets pressentimens vous apprendroient qu'autre que moy ne pouvoit soutenir avec tant de passion la cause des Amans contre les Marys. Non , Seigneur , lui dit-elle d'un air assez fier , pour ne lui laisser aucune esperance ; je ne voulois pas deviner que vous fussiez Partisan d'une si mauvaise Cause , & je n'aurois pas crû que vous eussiez pris des engagements si forts à Naples , que vous fussiez venu jusqu'en Sardagne triompher d'un Amy qui soutenoit mes intérêts aussi bien que les siens. Je mourrois de douleur , Madame interrompit Don Louis , si je vous avois déplû dans ce que j'ai fait ; & si vous aviez des dispositions un peu plus favorables , & que j'osasse vous prendre pour ma Confidente , il ne me seroit pas difficile de vous persuader que ce n'est point à Naples que j'ai laissé

l'Ob.

„ l'Objet de mes Vœux. Comme la Mar-
 „ quise apprehenda qu'il ne luy en dit plus
 „ qu'elle n'en vouloit entendre, & qu'il luy
 „ paroïssoit vivement touché du reproche
 „ qu'elle luy avoit fait, elle prit un air
 „ plus enjoué; & tournant la conversation
 „ sur un ton de raillerie, elle luy répondit
 „ qu'il prenoit trop serieusement ce qu'elle
 „ le luy avoit dit. Il n'osa profiter de cette
 „ occasion pour luy declarer son amour;
 „ s'il l'aimoit plus que toutes choses au
 „ monde, il ne la respectoit pas moins.

„ Lorsqu'il l'eut quittée, il commença
 „ de se reprocher sa timidité. Eh quoy
 „ disoit-il, souffrirai-je toujours, sans
 „ chercher quelque soulagement à mes
 „ peines. Il se passa assez de tems, sans
 „ qu'il pût rencontrer une occasion favo-
 „ rable, parce que la Marquise prenoit
 „ soin de l'éviter: Mais étant venu un soir
 „ chez elle, il la trouva seule dans son
 „ Cabinet; le Plafon en étoit tout peint &
 „ doré; il y avoit depuis le haut jusqu'en
 „ bas de grandes Glaces jointes ensemble,
 „ un Lustre de crystal & des Girandolles
 „ de même étoient remplies de bougies,
 „ qui rassemblant toutes leurs lumières
 „ autour d'elle, la faisoient paroître la
 „ plus belle personne du monde. Elle étoit
 „ couchée sur un Lit d'ange le plus galant
 „ que l'on eut jamais vû; son déshabille
 „ étoit magnifique, & ses cheveux rattachés
 „ chez de quelques nœuds de Pierreries.

omboient negligemment sur sa gorge. „
 Le trouble qu'elle sentit en voyant Don „
 Louis parut sur son visage, & la rendit „
 encore plus belle. Il s'approcha d'un air „
 timide & respectueux, il se mit à genoux „
 auprès d'elle, il la regarda quelque tems „
 sans oser luy parler: mais devenant un „
 peu plus hardy. Si vous considerez, Ma- „
 dame, lui dit-il, l'état pitoyable où „
 vous m'avez réduit, vous comprendrez „
 sans peine qu'il n'est plus à mon pou- „
 voir de garder le silence; je n'ay pû pa- „
 rer des coups aussi inévitables que sont „
 les vôtres; je vous ay adorée dès que je „
 vous ay vüe; j'ay essayé de me guérir „
 en vous fuyant: je me suis arraché à „
 moy-même, en m'arrachant au plaisir „
 d'être auprès de vous, ma passion s'en „
 a pas eu moins de violence. Vous m'a- „
 vez rappelé, Madame, de mon exil vo- „
 lontaire; & je meurs mille fois le jour „
 incertain de ma destinée; Si vous êtes „
 assez cruelle pour me refuser votre pi- „
 tie; souffrez au moins qu'après vous „
 avoir appris ma passion, je meure de „
 douleur à vos pieds. La Marquise fut „
 quelque tems sans se pouvoir résoudre „
 de luy répondre. Enfin se rassurant; Je „
 vous l'avouë, lui dit-elle, Don Louis, „
 j'ay déjà connu une partie de vos senti- „
 mens: mais je voulois me persuader que „
 c'étoit les effets d'une tendresse innocen- „
 te. ne me rendez point complice de vô- „

„ tre crime, vous en faites un, quand
 „ vous trahissez l'amitié que vous devez à
 „ mon Epoux : mais bon Dieu, vous n'en
 „ ferez que trop puny, je sçay que le de-
 „ voir vous defend de m'aimer : à mon
 „ égard il ne me défend pas seulement de
 „ vous aimer, il m'ordonne de vous fuir.
 „ Je le feray, Don Louïs, je vous fuiray,
 „ je ne sçay même, si je ne devrois point
 „ vous haïr : mais hélas ! il me semble
 „ qu'il me seroit impossible de le faire. He-
 „ que faites vous donc, Madame, inter-
 „ rompit-il d'un air pleine de douleur & de
 „ desespoir; que faites-vous, cruelle, quand
 „ vous prononcez l'Arrest de ma mort
 „ Vous ne pourriez me haïr, dites vous
 „ ne me haïssiez vous pas ? & ne me faites
 „ vous point tout le mal dont vous êtes ca-
 „ pable, lorsque vous prenez la résolution
 „ de me fuir : achevez, Madame, ache-
 „ vez, ne laissez pas vôtre vengeance im-
 „ parfaite; sacrifiez-moy à vôtre devoir
 „ à vôtre Epoux, aussi bien la vie m'é-
 „ odieuse si vous m'ôtez l'esperoir de vous
 „ plaire. Elle le regarda dans ce moment
 „ avec des yeux pleins de langueur: Do-
 „ Louïs, luy dit-elle, vous me faites de
 „ reproches que je voudrois bien mériter.
 „ En achevant ces mots, elle se leva, et
 „ craignoit trop que sa tendresse ne triom-
 „ phât de sa raison ; & mal-gré l'effort
 „ qu'il fit pour la retenir, elle passa dans
 „ la Chambre où toutes les Femmes
 „ étoient.

Elle crût avoir beaucoup gagné sur elle, d'être sortie de cette Conversation, sans répondre aussi favorablement que son cœur l'auroit souhaité : mais l'Amour est un Seducteur, qu'il ne faut point du tout écouter si l'on veut s'en défendre. Depuis ce jour, Don Louïs commença de se croire heureux, quoy qu'il manquât beaucoup de choses à la parfaite felicité : la Marquise avoit en effet un principe de vertu, qui s'opposoit toujours avec succez aux desirs de son Amant.

Il n'avoit plus ces scrupules d'amitié pour le Marquis de Barbaran, qui avoient si fort troublé son repos : l'Amour avoit entièrement banny l'amitié ; il le haïssoit même en secret.

Enfin, Don Louïs se flatant que peut être il pourroit trouver un moment favorable pour toucher le cœur de la Marquise de quelque pitié, il le cherchoit avec soin ; & pour le trouver, un jour qu'il faisoit excessivement chaud, sachant bien que la Marquise avoit accoustumé de se retirer pour dormir l'après-midy, comme c'est un usage que chacun suit en ce Pais-là, il vint chez elle, ne doutant pas que tout le monde ne fut endormy.

Elle étoit dans un Appartement bas qui donnoit sur le Jardin ; tout étoit fermé, & ce ne fut qu'à la faveur d'un

76 R E L A T, D U V O Y A G E

faux jour qu'il vit sur son lit cette char-
 mante Personne ; elle dormoit d'un
 profond sommeil : elle étoit à demy des-
 habillée, & il eut le tems de découvrir
 des beautez qui augmentèrent encore la
 force de sa passion. Il s'approcha si dou-
 cement d'elle, qu'elle ne s'éveilla point ;
 il y avoit déjà quelques momens qu'il la
 regardoit avec tous les transports d'un
 homme qui ne se possède plus, lorsque
 voyant sa gorge nue, il ne pût s'empê-
 cher de luy faire un larcin amoureux,
 Elle se reveilla en sursaut, elle n'avoit
 pas encore les yeux bien ouverts ; la
 Chambre étoit sombre, & elle n'au-
 roit jamais pû croire que Don Louïs
 eût été si temeraire. Je vous ay déjà dit,
 Madame, qu'il ressembloit beaucoup au
 Marquis de Barbaran : elle ne douta donc
 point que ce ne fut luy ; & le nommant
 plusieurs fois mon cher Marquis & mon
 cher Epoux, elle l'embrassa tendrement.
 Il connut bien son erreur ; quelque plai-
 sir qu'elle luy procurât, il auroit sou-
 haité n'en être redevable qu'aux bontez
 de sa Maitresse : mais, ô Ciel ! quel
 contre-tems ? Le Marquis vint dans ce
 dangereux moment ; & ce ne fut pas
 sans la dernière fureur qu'il vit la liberté
 que Don Louïs prenoit auprès de sa fem-
 me. Au bruit qu'il avoit fait en entrant,
 elle avoit tourné les yeux vers la Porte ;
 & voyant entrer son Mary qu'elle
 croyoit

crovoit auprès d'elle, l'on ne peut rien
ajôuter à sa surprise & à son affliction,
de se trouver entre les bras d'un autre.

Don Louïs desespéré de cette Avanture, se flata que peut-être il ne l'auroit pas reconnu, il passa promptement dans la Gallerie; & trouvant une fenêtré ouverte qui donnoit sur le Jardin, il s'y jetta, & sortit aussi-tôt par une Porte de derriere. Le Marquis le poursuivit sans pouvoir le joindre: en revenant sur ses pas, il trouva mal-heureusement le Portrait de la Marquise qui étoit tombé du bras de Don Louïs comme il couroit. Il fit sur le champ de tres-cruelles reflexions; un tête à tête de Don Louïs & de sa femme à une heure où les Dames ne voyent personne; ce Portrait rattaché de ses cheveux qu'il venoit de laisser tomber, enfin avoir vû la Marquise l'embrasser, tout cela ensemble luy donna lieu de soupçonner sa vertu. Je suis trahy, s'écria-t-il, je suis trahy par tout ce que j'aimois au monde; qui peut être si mal-heureux que moy! En achevant ces mots, il rentra dans la Chambre de sa femme. Elle se jetta d'abord à ses pieds; & fondant en larmes elle voulut se justifier, & luy faire connoître son innocence: mais le Demon de la Jalousie le possédoit à tel point, qu'il la repoussa avec violence; il n'écouta plus que les transports de sa rage & de son

78 RELAT. DU VOYAGE

„ desefpoir ; & detournant ses yeux pour
 „ ne pas voir un Objet si aimable , & qu'il
 „ avoit tant aimé , il eut la barbarie d'en-
 „ foncer son Poignard dans le sein de la
 „ plus belle & de la plus vertueuse femme
 „ du monde : elle se laissa égorger com-
 „ me une innocente Victime , & son ame
 „ sortit avec un ruisseau de sang.

„ O Dieu ! m'écriay-je , trop impru-
 „ dent Don Louis ; pourquoy abandon-
 „ niez-vous cette charmante Personne aux
 „ fureurs d'un Mary amoureux , empor-
 „ té & jaloux ? vous l'auriez arrachée de
 „ ses cruelles mains. Helas ! Madame ,
 „ reprit ce Gentil-homme , il sortit sans
 „ reflexion ; & s'il avoit pû prévoir un tel
 „ malheur , que n'auroit il pas fait ?

„ Aussi-tôt que l'infortunée Marquise
 „ eut rendu les derniers sôûpirs , son Bou-
 „ reau ferma son Appartement , prit tout
 „ ce qu'il avoit de piereries & d'argent ,
 „ monta à cheval , & s'enfuit avec une di-
 „ ligence extrême. Don Louis inquiet &
 „ plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été
 „ revint le soir chez elle , au hazard de tout
 „ ce qui pourroit lui en arriver. Il fut sur-
 „ pris , quand on lui dit qu'elle avoit tou-
 „ jours dormy , que sa Chambre étoit en-
 „ core fermée , & que le Marquis étoit
 „ monté à Cheval. Un pressentiment se-
 „ cret commença de luy faire tout crain-
 „ dre ; il fut vite dans le Jardin , & par la
 „ même fenêtre qu'il avoit trouvée ouver-

te il entra dans la Gallerie & de là dans
 la Chambre : il y faisoit si sombre,
 qu'il marchoit à tâton. Lorsqu'il sentit
 quelque chose qui faillit à le faire tom-
 ber, il se baissa, & connût bien que c'étoit
 un corps mort. Il poussa un grand cry ;
 & ne doutant point que ce ne fut celui
 de sa chere Maîtresse, il tomba pâmé de
 douleur, quelques unes des Femmes de
 la Marquise se promenoient sous les fe-
 nêtres de son appartement, elles enten-
 dirent le cry de Don Louis : elles mon-
 terent aisément par la même fenêtre
 & entrèrent. Quel triste Spectacle ; Bon
 Dieu ! peut-on se le figurer ! l'Amante
 morte, l'Amant prêt à mourir, je ne
 trouve point de parolles qui vous puis-
 sent bien exprimer l'état où il étoit. Il
 ne fut pas plutôt revenu à soy par la for-
 ce des remedes, que sa douleur, sa ra-
 ge & son desespoir, éclaterent avec tant
 de violence, que l'on croyoit qu'il n'y
 auroit jamais rien qui pût le consoler ;
 & je suis persuadé qu'il n'auroit pas sur-
 vécu à celle dont il venoit de causer la
 perte, si le desir de la vanger ne l'avoit
 encore animé.

Il partit comme un furieux à la quête
 du Marquis de Barbaran, il le cherchoit
 par tout sans le pouvoir trouver. Il par-
 courut l'Italie ; il passa par l'Allemagne ;
 il revint en Flandres ; il se rendit en
 France. On l'assëura que le Marquis

80 RELAT. DU VOYAGE

étoit à Valence en Espagne. Il y fut, & ne l'y rencontra point. Enfin trois ans s'étant écoulés sans qu'il pût trouver les moyens de sacrifier son Ennemy aux Mânes de sa Maîtresse, la Grace qui peut tout, & particulièrement sur les grandes Ames, touchâ la sienne si efficacement, que tout d'un coup il changea ses desirs de vengeance en des desirs sérieux de faire son salut & de sortir du monde.

Etant remply de cét Esprit, il retourna en Sardagne; il vendit tout son bien, qu'il distribua à quelques-uns de ses Amis, qui avec beaucoup de merite étoient fort pauvres, & par ce moyen il se rendit si pauvre luy-même, qu'il voulut être réduit à demander l'aumône.

Il avoit vû en allant autrefois à Madrid, un lieu tout propre à faire un Hermitage (c'est vers le mont Dragon). cette Montagne est presque inaccessible, & l'on n'y passe que par une ouverture qui est au milieu d'un grand Rocher. Elle se ferme lorsqu'il tombe de la Neige, & l'Hermitage est ensevely plus de six mois dessous. Don Louis en fit bâtir un en ce lieu, il avoit accoutumé d'y passer des années entieres sans voir qui que ce soit. Il y faisoit les provisions necessaires; il a de bons Livres, & il demouroit seul dans cette affreuse Solitude:

mais

mais cette année on l'a forcé de venir icy, à cause d'une grande maladie dont il a pensé mourir. Il y a déjà quatre ans qu'il mène une vie toute spirituelle, & si différente de celle pour laquelle il étoit né, que ce n'est même qu'avec peine qu'il voit les personnes qui le connoissent.

Al'égard du Marquis de Barbaran, il a quitté pour jamais l'Isle de Sardagne, où il n'a pas la liberté de retourner. J'ay appris qu'il s'est remarié à Anvers à la veuve d'un Espagnol nommé Fonceca.

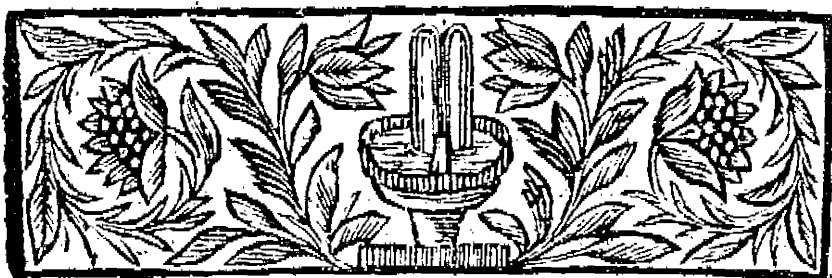
Et c'est luy-même qui a raconté à un de mes Amis les particularitez de son crime; il en est si furieusement bourelé, qu'il croit toujours voir sa femme mourante qui luy fait des reproches; & son imagination en est si blessée, qu'il en a contracté une noire mélancolie, dont on apprehende qu'il ne meure bien-tôt, ou qu'il ne perde tout à fait l'esprit. Ce Cavalier se tût en cet endroit; & comme je n'avois pû m'empêcher de pleurer la fin tragique d'une si aimable personne, Don Fernand de Toledé qui l'avoit remarqué, & qui n'avoit pas voulu m'en parler, crainte d'interrompre le fil de l'Histoire, m'en fit la guerre & me dit galamment, qu'il étoit ravy de me connoître sensible à la pitié, & que je pourrois n'être pas longtemps sans trouver des sujets dignes de l'exercer. Je m'arrêtai moins à luy re-

pondre, qu'à remercier ce Gentilhomme qui avoit bien voulu me raconter une aventure si extraordinaire. Je le priay de faire mes complimens à Don Louis, & de luy donner de ma part deux Pistolles, puisqu'il recevoit des aumônes. Don Fernand & chacun des Chavaliers en donnerent autant. Voila, nous dit ce Cavalier de quoy enrichir les pauvres de Victoria; car Don Louis ne s'approprie pas des charitez si fortes. Nous dîmes qu'il en étoit le Maître, & qu'il en feroit tel usage qu'il jugeroit à propos: mais pour revenir à mes Aventures.

Bien que j'aye un Passeport du Roi d'Espagne le mieux spécifié & le plus general qu'il est possible, j'ay été obligée de prendre un Billet de la Douïanne; car sans cette precaution, l'on auroit confisqué toutes mes Hardes. Dequoy me sert le Passeport du Roi, leur ay-je dit? De rien du tout, ont-ils repliqué; les Commis & les Gardes des Douïannes ne daignent pas même jeter les yeux dessus; ils disent qu'il faut que le Roy vienne les asseurer que cet ordre vient de luy; lorsque l'on manque à la formalité de prendre ce Billet, l'on vous confisque tout ce que vous avez; il est inutile de s'excuser sur ce qu'on est Etranger, & qu'on est mal informé des coûtumes du País. Ils répondent sechement, que l'ignorance de l'Etranger fait le profit de l'Espagnol. Le mauvais tems m'a retenuë
encore

encore deux jours icy , pendant lesquels j'ay vû la Gouvernante & la Comedie. La principale place de cette Ville est ornée d'une fort belle Fontaine que est au milieu : elle est entourée de la Maison de Ville, de la Prison, de deux Convents, & de plusieurs Maisons assez bien bâties. Il y a la Ville neuve & la vieille ; tout le monde quitte cette dernière pour venir demeurer dans l'autre. On y trouye des Marchands fort riches ; leur Commerce se fait à saint Sebastien ou à Bilbao. Ils envoient beaucoup de fer à Grenade, en Estremadoure, en Galice, & dans les autres parties du Royaume. Je remarquay que les grandes ruës sont bordées de beaux Arbres & ces Arbres arrosez de ruisseaux d'eau vivre. Du Mont S. Adrien icy il y a sept lieues ; enfin je vais partir & finir cette longue Lettre ; il est tard, & je vous ay tant parlé de ce que j'ay vû, que je ne vous ay rien dit de ce que je sens pour vous. Croyez au moins, ma chere Cousine que ce n'est pas manque d'avoir bien des choses à vous dire, vôtre cœur m'en fera caution, s'il est encore à mon égard ce que vous m'avez promis.

De Victoria, ce 24. Février 1679.



TROIZIÈME
LETTRE.

MES Lettres sont si longues, qu'il est difficile de croire lorsque je les finis, que j'aye encore quelque chose à vous dire ; cependant, ma chere Cousine, je n'en ferme jamais aucune qu'il ne me reste toujours dequoy vous en écrire une autre. Quand je n'aurois à vous parler que de mon amitié, c'est un chapitre inépuisable : vous en jugerez aisément, par le plaisir que je trouve à faire ce que vous souhaitez. Vous avez voulu sçavoir toutes les particularitez de mon Voyage, je vais continuer de vous les raconter.

Je partis assez tard de Victoria, à cause que je m'étois arrêtée chez la Gouvernante dont j'e vous ai parlé, & nous fumes coucher à Miranda. Le Pais est fort agreable jusqu' à Atiguy. Nous arrivâmes ensuite par un chemin difficile au bord de la riviere d'Urola, dont le bruit est dautant plus grand

grand, qu'elle est remplie de gros Rochers sur lesquels l'eau frappe, bondit, retombe, & forme des Cascades naturelles en plusieurs endroits. Nous continuâmes de monter les hautes Montagnes des Pyrenées, où nous courûmes mille dangers differens. Nous y vîmes les restes antiques d'un vieux Châteaux, ou l'on ne fait pas moins revenir de Lutins qu'à celuy de Guebare, il est proche de Gargançon; & comme il nous y fallut arrêter pour montrer mon Passeport parce que l'on paye là les Droits du Roi, j'appris de l'Alcade du Bourg qui s'approcha de ma Littiere pour lier conversation avec moy, que l'on disoit dans le País qu'il y avoit autrefois un Roy & une Reine qui avoient pour fille une Princesse si belle & si charmante, qu'on la prenoit plutôt pour une Divinité que pour une simple Mortelle. On l'appelloit Mira, & c'est de son nom qu'est venu le *Mira* des Espagnols, qui veut dire *Regarde*; parce qu'aussi-tôt qu'on la voyoit, tout le monde attentifs'écrioit, *Mira, Mira*; voila l'étimologie d'un mot tirée d'assez loin. On ne voyoit point cette Princesse, sans en devenir éperduément amoureux: mais sa fierté & son indifférence faisoit mourir tous ses Amans. Le Basilic n'avoit jamais tant tué de monde que la belle & trop dangereuse Mira; elle dépeupla ainsi le Royaume de son Pere, & toutes les Contrées d'alentour; ce n'étoit que Morts & que Mourans. Après s'être

adressé inutilement à elle, on s'adressoit au Ciel pour demander justice de sa rigueur. Les Dieux s'irriterent enfin, & les Déeses ne furent pas les dernières à se fâcher : de sorte que pour la punir, les fieux du Ciel acheverent de ravager le Royaume de son Pere. Dans cette affliction generale il consulta l'Oracle qui luy dit que tant de mal-heurs ne cesseroient point, jusqu'à ce que Mira eut expié les maux que les yeux avoient faits, & qu'il falloit qu'elle partit; que les Destins la conduiroient dans le lieu fatal où elle devoit perdre son repos & sa liberté. La Princesse obeît, croyant qu'il étoit impossible qu'elle fut touchée de tendresse. Elle ne mena avec elle que sa Nourrice; elle étoit vêtue en simple Bergere, de peur qu'on ne la remarquât, soit par Mer soit par Terre. Elle parcourut les deux tiers du monde; faisant chaque jour trois ou quatre douzaines d'homicides : car sa beauté n'étoit point diminuée par les fatigues du Voyage. Elle arriva proche de ce vieux Château qui étoit à un jeune Comte appelé *Nios*, doué de mille perfections, mais le plus farouche de tous les hommes. Il passoit sa vie dans les Bois, dès qu'il appercevoit une femme, il la fuïoit; & de toutes les choses qu'il voyoit sur la terre, c'étoit celle qu'il haïssoit davantage. La belle Mira se reposoit un jour au pied de quelques Arbres, lorsque *Nios* vint à passer vêtu de la peau d'un

Lion,

Lion, un Arc à sa ceinture & une Massuë sur l'épaule, il avoit ses cheveux tous melez, & il étoit barboüillé comme un Charbonnier (cette circonstance est du conte) la Princesse ne laissa pas de le trouver le plus beau & le plus charmant des hommes. Elle courut après luy comme une folle; il s'enfuit comme un fou. Elle le perdit de vüe elle ne sceut où le trouver; là voila au desespoir; pleurant jour & nuit avec sa Nourrice. Nios revint à la Chasse; elle le vit encore, elle voulut le suivre: dès qu'il l'eut apperçüe, il fit comme la premiere fois, & Mira de pleurer amerement: mais sa passion luy donnant des forces, elle courut mieux que luy; elle l'arrêta par ses longs cheveux, & elle le pria de la regarder; elle croyoit que cela suffisoit pour le toucher. Il jetta les yeux sur elle avec autant d'indifference que si elle eut été de bois. Jamais fille n'a été plus surprise; elle ne voulut point le quitter; elle vint malgré luy à son Château. Dès qu'elle y fut entrée, il l'y laissa & ne parut plus. La pauvre Mira inconsolable, mourut de douleur, & depuis l'on dit que l'on entend de longs gemissemens qui sortent du Château de Nios. Les jeunes Filles de la Contrée y alloient, & lui portoient de petis presens de fruits, de lait, & d'œufs, qu'elles posoient à la porte d'une Cave où personne ne veut entrer. Elles disoient que c'étoit pour la consoler: mais cette coûtume a été abolie comme une su-

per.

perstitution : & bien que je n'aye rien crû de tout ce que l'on me dit à Gargançon de Mira & de Nios , je ne laiffay pas de prendre plaisir au recit de ce conte , dont j'ômetts mille particularitez , dans la crainte de vous ennuyer par fa longueur. Ma fille étoit si aife , qu'il ne tint pas à elle que nous ne retournaflions fur nos pas , pour mettre à la porte de la cave quelques Perdrix rouges , que mes gens venoient d'acheter. Elle comprenoit que les Manes de la Princesse feroient fort consolées de recevoir ce rémoignage de nôtre bonne volonté ; mais pour moy je compris , que je ferois plus contente qu'elle , d'avoir ces Perdrix à mon foupper. Nous passâmes la Riviere d'Urola fur un grand Pont de pierre ; & après en avoir traversé une autre à gué assez difficilement , à cause des neiges fonduës , nous arrivâmes à Miranda l'Ebro. C'est un gros Bourg , ou une fort petite Ville. Il y a une grande Place ornée de fontaines. La Riviere d'Ebro , qui est une des plus confiderables de l'Efpagne , la traverse : l'on voit fur le haut d'une Montagne le Château avec plusieurs Tours. Il paroît de quelque défense , & il sort une si grosse Fontaine d'un Rocher sur lequel il est bâti , que dès sa source elle fait moudre des Moulins. Du reste je n'y remarquay rien qui merite de vous être écrit. Les trois Chevaliers dont je vous ay déjà parlé , étoient arrivez avant moy , & ils avoient donné tous les

ordres

ordres nécessaires pour le souper, ainsi nous mangeâmes ensemble; & bien que la nuit parut assez avancée, parce que les jours sont courts en cette Saison, il n'étoit pas tard; de sorte que ces Messieurs qui ont beaucoup d'honnêteté & de complaisance pour moy; me demanderent ce que je voulois faire. Je leur proposay de jouer à l'Ombre, & que je me mettrois de moitié avec don Fernand de Toledé. Ils accepterent la partie. Don Frederic de Cardone dit, qu'il aimoit mieux m'entretenir que de jouer. Ainsi les trois autres commencerent, & je m'arrêtay quelque tems à les voir avec beaucoup de plaisir: car leurs manieres sont tout-à-fait différentes des nôtres. Ils ne prononcent jamais un mot: je ne dis pas pour se plaindre, (cela seroit indigne de la gravité Espagnole) mais je dis pour demander un *gano*, pour couper de plus haut, ou pour faire entendre que l'on peut prendre quelque autre avantage. Enfin, il semble que ce sont des Statués, qui agissent par le moyen d'un ressort, & il est vray qu'ils se reprocheroient à eux mêmes le moindre geste.

Après les avoir examinez, je passay vers le Brasier, & Don Frederic s'y plaça auprès de moy: Il me demanda en quel état étoient les affaires lorsque j'étois partie de Paris; qu'il m'avoüoit que les grandes Qualitez du Roy de France, faisoient bien souvent le sujet de ses plus agréables reflexions.

flexions ; qu'il avoit eu l'honneur de le voir, que son idée luy étoit toujours présente, & que depuis ce tems-là il en avoit parlé comme d'un Monarque digne de l'amour de ses Sujets ; & de la veneration de tout le Monde. Je luy repliquay que les sentimens qu'il avoit pour le Roy, me confirmoient la bonne opinion que j'avois déjà de son esprit & de ses lumieres, qu'il étoit certain que nos Ennemis & les Etrangers ne pouvoient sans admiration entendre parler des grandes Actions de ce Monarque, de sa Conduite, de sa Bonté pour ses Peuples, & de sa Clemence. Que quelque tems avant mon depart, on avoit reçu les nouvelles de la ratification de la Paix avec la Hollande ; qu'il sçavoit assez combien la Guerre qui avoit commencé en 1672. avoit interessé de Princes ; que les Hollandois mieux conseillés que les autres avoient fait leur Paix, & que le Traité qui venoit d'être conclu à Nimegue, étoit sçû de toute l'Europe, & luy rendoit la tranquillité qu'elle avoit perduë.

J'ajoutay à cela, que le Roy venoit de reduire ses Compagnies de Cavalerie à trente sept Maîtres, & celles de Dragons à quaranté cinq ; que cette reforme alloit à quatre mille Chevaux, & que celle qu'il avoit encore faite de quinze Soldats par Compagnie d'Infanterie, montoit à quarante-cinq mille Hommes. Qu'il avoit aussi retranché dix Hommes par chaque Com-
pagnie

pagnie de Cavalerie, ce qui alloit à douze mille Chevaux: que tout cela faisoit voir ses dispositions pour entretenir les Traitez de bonne foy.

Il me répondit que le Roy son Maître n'y étoit pas moins disposé: qu'il l'en avoit entendu parler plusieurs fois, & qu'il y avoit peu qu'il l'avoit quitté. Qu'ils s'étoit rendu auprès de luy, parce qu'il avoit été député par la Principauté de Catalogne avec ceux du Royaume de Valence, pour le supplier de faire sortir de leur País les Troupes qui y sont en Quartier d'Hyver. Que bien loin de l'obtenir, ils s'estimoient heureux qu'on ne leur eût pas donné quelques-unes de celles qui étoient venuës de Naples & de Sicile; qu'ils avoient paré le coup avec bien de la peine; qu'on les avoit envoyées sur les Frontieres de Portugal, & dans les Royaumes de Galice & de León. Mais, continue-t-il, si on nous avoit secondés, ce ne seroit pas à present au Roy d'Espagne que nous nous adresserions pour être soulagez. Les Peuples de Catalogne accablez de l'oppression, & de la violence inouïe des Castillans, chercherent en 1640. les moyens de s'en affranchir. Ils se mirent sous la Protection du Roy Tres-Chrétien, & pendant l'espace de douze ans ils s'y trouverent fort heureux. Les Guerres Civiles qui trouble- rent le repos dont la France jouïssoit alors, luy ôterent les moyens de nous secourir contre le Roy d'Espagne. Il sçeut bien profiter

fiter de la conjoncture, & il remit Barcelone, avec la plus grande partie de cette Principauté, sous son obéissance. Je luy demanday, s'il retourneroit bien-tôt en ce pais-là; il me dit que la Duchesse de Medina Celi sa proche parente, venoit de gagner un grand Procès contre la Duchesse de Frias sa belle-Mere, Femme du Connétable de Castille: qu'il s'agissoit du Duché de Segorbe dans le Royaume de Valence, & du Duché de Cardone dans la Principauté de Catalogne. Que Madame de Medina-Celi pretendoit ces deux Terres, comme Fille aînée & heritiere du Duc de Cardone. Que la Duchesse de Frias l'ayant epousé en premieres Nôces, en étoit en possession par le Testament de son Mary, qui luy en avoit laissé la jouïssance sa vie durant, mais qu'enfin Madame de Frias avoit été condamnée à rendre les Terres à la Duchesse de Medina-Celi, avec les jouïssances de neuf ans, qui montoient à quarante mille Ecus par an. Qu'elle vouloit l'engager d'aller en son nom prendre possession du Duché de Cardone, & qu'il ne pensoit pas qu'il pût la refuser.

Il me dit ensuite qu'il y avoit deux choses assez singulieres dans ce Duché, dont l'une est une Montagne de sel, en partie blanche comme la Neige, & l'autre plus claire & plus transparente que du Cristal; qu'il y en a de Bleu, de Vert, de Violet, d'Incarnat, d'Orangé, & de mille couleurs diffé-

ren-

rentes qui ne laisse pas de perdre sa teinture, & de devenir tout blanc quand on le lave; Ils s'y forme & y croît continuellement; & bien qu'il soit salé, & que d'ordinaire les endroits où l'on trouve le sel soient si steriles, que l'on n'y voit pas même de l'Herbe, il y a dans ce lieu-là des Pins d'une grande hauteur, & des Vignobles excellens. Lorsque le Soleil darde ses rayons sur cette Montagne, il semble qu'elle soit composée des plus belles Pierreries du Monde; & le meilleur, c'est qu'elle est d'un revenu fort considerable.

L'autre particularité dont il me parla, c'est d'une Fontaine dont l'Eau est tres-bonne, & la couleur pareille à du Vin clair. On ne m'a rien dit de celle-là, interrompis-je; mais un de mes Parens qui a été en Catalogne m'a assurée qu'il y en a une près de Balut, dont l'Eau est de sa couleur naturelle, & cependant tout ce que l'on y met paroît comme de l'Or. Je l'ay vüe, Madame, continua Don Frederic, & je me souviens qu'un homme fort avare & encore plus fou, y alloit tous les jours jeter son Argent, parce qu'il croyoit qu'il se changeroit en Or; mais il se ruinoit, bien loin de s'enrichir: Car quelques Païsans plus fins & plus habilles que luy, ayant apperçu ce qu'il faisoit, artendoient un peu plus bas; & le coulant de l'eau leur conduisoit cet Argent. Si vous retournez en France par la Catalogne, ajouta-t-il,

94 RELAT. DU VOYAGE

vous verriez cette Fontaine. Ce ne seroit pas elle qui pourroit m'y attirer, luy dis-je, mais l'envie de passer par le Montfer- rat me feroit faire un plus long voyage. Il est situé, dit il, proche de Barcelone, & c'est un lieu d'une grande devotion: Il sem- ble que le Rocher est cié par la moitié; l'Eglise est au plus haut, petite & obscure. A la clarté de quatre-vingt-dix Lampes d'argent, l'on apperçoit l'Image de la Vier- ge qui est fort brune, & que l'on tient pour miraculeuse. L'Autel a coûté tren- te mille Ecus à Philippe Second, & l'on y voit chaque jour des Pelerins de toutes les Parties du Monde. Ce saint Lieu est rem- ply de plusieurs Hermitages, habitez par des Solitaires d'une grande pieté. Ce sont pour la plûpart des personnes de Naissance, qui n'ont quitté le Monde qu'après l'a- voir bien connu, & qui paroissent char- mez des douceurs de leur retraite, bien que le sejour en soit affreux, & qu'il eut été impossible d'y aborder si l'on n'avoit pas taillé un chemin dans les Rochers. On ne laisse pas d'y trouver plusieurs beautez, une vûë admirable, des sources de Fontai- nes, des Jardins tres-propres cultivez de la main de ces bons Religieux, & par tout un certain air de solitude & de devotion qui touche ceux qui s'y rendent. Nous avons encore une autre Devotion fort re- nommée, ajoûta-t il: C'est *Nuestra Senno- ra del Pilar*. Elle est à Saragosse dans une
Cha-

Chapelle sur un Pilier de Marbre, où elle tient le petit Jesus entre ses bras. L'on pretend que la Vierge apparût sur ce même Pilier à S. Jacques, & l'on en révère l'Image avec beaucoup de respect. On ne peut la remarquer fort bien, parce qu'elle est élevée & dans un lieu si obscur, que sans les flambeaux qui l'éclairent, on ne s'y verroit pas. Il y a toujours plus de cinquante Lampes allumées; l'Or & les Pierres y brillent de tous côtez, & les Pelerins y viennent en foule. Mais, continuait-il, je puis dire sans prévention pour Sarragosse, que c'est une des plus belles Villes qu'on puisse avoir. Elle est située le long de l'Ebre, dans une vaste Campagne. Elle est ornée de grands Bâtimens, de riches Eglises, d'un Pont magnifique, de belles Places, & des plus jolies Femmes du Monde, agreables, vives, qui aiment la Nation Françoisse, & qui n'oublieroient rien pour vous obliger à dire du bien d'elles, si vous y passiez. Je lui dis que j'en avois déjà entendu parler d'une maniere tres-avantageuse. Mais, continuay-je, ce País est fort sterile, & les Soldats n'y subsistent qu'avec beaucoup de peine. En effet, repliqua-t-il, soit que l'Air n'y soit pas sain, ou qu'il leur manque quelque chose, les Flamands & les Allemands n'y peuvent vivre; & s'il n'y meurent pas tous, ils tâchent de trouver les moyens de deserter. Les Espagnols

gnols & les Napolitains sont encore plus portez qu'eux à cet esprit de desertion. Ces derniers passent par la France, & retournent en leur País; les autres côtoient les Pyrénées le long du Languedoc, & rentrent dans la Castille par la Navarre ou par la Biscaye. C'est une Route que les vieux Soldats ne manquent guères de tenir; pour les nouveaux, ils perissent dans la Catalogne, parce qu'ils n'y sont pas accoûtuméz, & l'on peut assurer qu'il n'y a point de lieu où la Guerre embarasse tant le Roy d'Espagne qu'en celuy-là. Il ne l'y soutient qu'avec beaucoup de dépense; & les avantages que les Ennemis y remportent sur luy, ne peuvent être petits. Je sçay aussi que l'on est plus sensible à Madrid sur la moindre perte qui se fait en Catalogne, qu'on ne le seroit sur la plus grande qui se feroit en Flandres, à Milan, ou ailleurs. Mais à present, continua-t-il, nous allons être plus tranquilles que nous ne l'avons été; & l'on espere à la Cour, que la Paix sera de durée, parce qu'on y parle fort d'un Mariage qui seroit une nouvelle Alliance: & comme le Marquis de Los Balbazes, Plenipotentiaire à Nimégue, a reçu ordre de se rendre promptement auprès du Roy Très-Chrétien, pour demander Mademoiselle d'Orleans, l'on ne doute point que le Mariage ne se fasse, & l'on pense déjà aux Charges de sa Maison; il est vray que l'on est surpris que Don Juan d'Autriche consente à ce Mariage. Vous
me

me feriez un plaisir singulier, dis-je en l'interrompant, de m'apprendre quelques particularitez de ce Prince; il est naturel d'avoir de la curiosité pour les personnes de son caractere; & quand on se trouve dans une Cour où l'on n'a jamais été, pour n'y paroître pas trop neuve, on a besoin d'être un peu instruite. Il me témoigna que ce seroit avec plaisir qu'il me diroit les choses qui étoient venues à sa connoissance, & il commença ainsi.

Vous ne serez peut-être pas fâchée, Madame, qui je prenne les choses dès leur source, & que je vous dise que ce Prince étoit Fils d'une des plus belles Filles qui fût en Espagne, nommée Maria Calderona. Elle étoit Comedienne, & le Duc de Medina de las Torrès en devint éperduément amoureux. Ce Cavalier avoit tant d'avantage au dessus de tous les autres, que la Calderona ne l'aima pas moins qu'elle en étoit aimée. Dans la force de cette intrigue, Philippe Quatre la vit, & la préféra à une Fille de qualité qui étoit à la Reine, & qui demeura si piquée du changement du Roy, qu'elle aimoit de bonne foy, & dont elle avoit eu un Fils, qu'elle se retira à *las del Calsas Reales*, où elle prit l'Habit de Religieuse. Pour la Calderone, comme son inclination se tournoit toute du côté du Duc de Medina, elle ne voulut point écouter le Roy, qu'elle ne sçeut auparavant si le Duc y consentiroit.

Elle luy en parla , & luy offrit de se retirer secretement en quel lieu il voudroit ; mais le Duc craignit d'encourir la disgrâce du Roy , & il luy répondit , qu'il étoit resolu de ceder à Sa Majesté un bien qu'il n'étoit pas en état de luy disputer. Elle luy en fit mille reproches ; elle l'appella traître à son amour : ingrat pour la Maîtresse , & elle luy dit encore , que s'il étoit assez heureux pour disposer de son cœur comme il le vouloit , elle n'étoit pas dans les mêmes circonstances , & qu'il falloit absolument qu'il continuât de la voir , ou qu'il se préparât à la voir mourir de désespoir. Le Duc touché d'une si grande passion , luy promit de feindre un voyage en Andalousie , & de rester chez elle caché dans un Cabinet. Effectivement il partit de la Cour , & fut ensuite s'enfermer chez elle comme il en étoit convenu , quelque risque qu'il y eut à courre par une conduite si imprudente. Le Roy cependant en étoit fort amoureux & fort satisfait. Elle eut dans ce tems-là Don Juan d'Autriche , & la ressemblance qu'il avoit avec le Duc de Medina de las Torrès , a persuadé qu'il pouvoit être son Fils : mais bien que le Roy eut d'autres enfans , & particulièrement l'Évêque de Malaga , la bonne Fortune decida en sa faveur , & il a été le seul reconnu.

Les Partisans de Don Juan disent , que c'étoit par la raison de l'échange qui avoit été faite du Fils de Calderona avec le Fils
de

de la Reine Elizabeth ; & voicy comme ils établissent cét échange , qui est un conte fait exprés pour imposer aux Peuples , & qui je croy n'a aucun fondement de verité. Ils pretendent que le Roy étant éperduément amoureux de cette Comedienne , elle devint grosse en même tems que la Reine ; & voyant que la passion du Monarque étoit si forte qu'elle en pouvoit tout esperer ; elle fit si bien qu'elle l'engagea de luy promettre , que si la Reine avoit un Fils , & qu'elle en eut un aussi , il mettroit le sien à la place. Que risquerez-vous , luy disoit-elle , Sire , ne sera-ce pas toujours vôtre Fils qui régnera , avec cette difference , que m'aimant comme vous me le dites , vous l'en aimerez aussi davantage. Elle avoit de l'esprit , & le Roy avoit beaucoup de foiblesse pour elle. Il consentit à ce qu'elle vouloit , & en effet l'affaire fut conduite avec tant d'adresse , que la Reine étant accouchée d'un Fils , & Calderona d'un autre , l'échange s'en fit ; celuy qui devoit régner , & qui portoit le nom de Baltazar , mourut à l'âge de quatorze ans. L'on dit au Roy que c'étoit de s'être trop échauffé en joüant à la Paume ; mais la verité est , que l'on laissoit conduire ce Prince par de jeunes Libertins , qui luy procuroient de fort méchantes Fortunes. On pretend même que Don Pedro d'Arragon son Gouverneur , & Premier Gentilhomme de sa Chambre , y contribua plus

qu'aucun autre, luy laissant la liberté de faire venir dans son Appartement une Fille qu'il aimoit. Après cette visite, il fut pris d'une violente fièvre, il n'en dit point le sujet. Les Medecins qui l'ignoroient, crurent le soulager par de frequentes saignées, qui acheverent de luy ôter le peu de forces qui luy restoit, & par ce moyen ils avancerent la fin de sa vie. Le Roy sçachant, mais trop tard, ce qui s'étoit passé, exila Don Pedro pour n'avoir pas empêché cet excès, ou pour ne l'avoir pas découvert assez tôt.

Cependant Don Juan d'Autriche qui étoit élevé comme Fils naturel, ne changea point d'état, bien que cela eût du être, si effectivement il avoit été Fils légitime. Malgré cela, ses Creatures soutiennent qu'il ressemble si parfaitement à la Reine Elizabeth, que c'est son Portrait; & cette opinion ne laisse pas de faire impression dans l'Esprit du Peuple, qui court volontiers après les nouveautez, & qui aimoit cette grande Reine si passionnément; qu'il la regrette encore comme si elle ne venoit que de mourir; tres souvent même l'on prononce son Panegyrique, sans autre engagement que celui de la veneration que l'on conserve pour sa memoire. Il est vray que si Don Juan d'Autriche avoit voulu profiter des favorables dispositions du Peuple, il a trouvé bien des tems propres à pousser sa Fortune fort loin. Mais son

unique but est de servir le Roy, & de tenir ses Sujets dans les sentimens de fidelité qu'ils luy doivent.

Pour en revenir à la Calderona, le Roy surprit un jour le Duc de Medina de las Torres avec elle, & dans l'excès de sa colere, il courut à luy son Poignard à la main. Il alloit le ruër, lorsque cette Fille se mit entre deux, lui disant qu'il pouvoit la frapper, s'il vouloit. Comme il avoit la dernière foiblesse pour elle, il ne pût s'empêcher de lui pardonner, & il se contenta d'exiler son Amant. Mais ayant appris qu'elle continuoit de l'aimer, & de luy écrire, il ne songea plus qu'à faire une nouvelle passion. Quand il en eût une assez forte, pour n'apprehender point les charmes de la Calderona, il luy fit dire de se retirer dans un Monastere, ainsi que c'est la coûtume lorsque que le Roy quitte sa Maîtresse. Celle-cy ne différa point; elle écrivit une Lettre au Duc pour luy dire adieu; & elle reçut le Voile de Religieuse de la Main du Nonce Apostolique, qui fut depuis Innocent dix. Il y a beaucoup d'apparence que le Roy ne crût pas que Don Juan fût à un autre qu'à luy; puisqu'il l'aima chèrement. Une chose qui vous paroitra assez singuliere; c'est qu'un Roy d'Espagne ayant des Fils naturels qu'il a reconnus, ils n'entrent point pendant sa vie dans Madrid. Ainsi Don Juan a été élevé à Ocaña, qui en est éloigné de quelques

lieuës. Le Roy son Pere s'y rendoit souvent, & il le faisoit même venir jusqu'aux Portes de la Ville, où il l'alloit trouver. Cette coûtume vient de ce que les Grands d'Espagne disputent le Rang que ces Princes veulent tenir. Celuy-cy avant qu'il allât en Catalogne, demouroit d'ordinaire au Buen Retiro, qui est une Maison Royale à l'une des extremitez de Madrid, un peu hors la Porte. Et il se communicoit si peu, qu'on ne l'a jamais vû à aucune Fête publique pendant la vie du feu Roy : mais depuis les tems ont changé, & sa fortune est sur un pied fort different.

Pendant que la Reine Marie-Anne d'Autriche, Sœur de l'Empereur & Mere du Roy, gouvernoit l'Espagne, & que son Fils n'étoit pas encore en âge de tenir les rênes de l'Etat, elle voulut toujours que Don Juan fut éloigné de la Cour ; & d'ailleurs elle se sentoit si capable de gouverner, qu'elle avoit aussi fort grande envie de soulager long-tems le Roy du soin de ses Affaires. Elle n'étoit point trop fâchée qu'il ignorât tout ce qui donne le desir de régner ; mais bien qu'elle apportât les dernieres précautions pour l'empêcher de sentir qu'il étoit dans une tutelle un peu gênante, & qu'elle tâchât de ne laisser approcher de luy que les personnes dont elle pouvoit s'asseurer, cela n'empêcha pas que quelques-uns des fidelles Serviteurs du Roy, n'hazardassent tout pour luy faire compren-

prendre ce qu'il pouvoit faire pour sa liberté. Il voulut suivre les Avis qu'on luy donnoit; & enfin ayant pris des mesures justes, il se déroba une nuit & fut au Buen-Retiro. Il envoya aussi-tôt un Ordre à la Reine sa Mere, de ne point sortir du Palais.

Don Juan est d'une taille mediocre, bien fait de sa personne; il a tous les traits réguliers, les yeux noirs & vifs, la tête tres-belle. Il est poly, genereux, & fort brave. Il n'ignore rien des choses convenables à sa Naissance, & de celles qui regardent toutes les Sciences & tous les Arts. Il écrit & parle fort bien en cinq sortes de Langues, & il en entend encore davantage. Il a étudié long-tems l'Astrologie judiciaire. Il sçait parfaitement bien l'Histoire. Il n'y a point d'Instrument qu'il ne fasse & qu'il ne touche comme les meilleurs Maîtres. Il travaille au Tour. Il forge des Armes. Il peint bien. Il prenoit un fort grand plaisir aux Mathematiques: mais étant chargé du Gouvernement de l'Etat, il a été obligé de se détacher de toutes ses autres occupations.

Il arriva au Buen-Retiro au commencement de l'année 1677. & aussi-tôt qu'il y fut, il fit envoyer la Reine Mere à Toledo, parce qu'elle s'étoit déclarée contre luy, & qu'elle empêchoit son retour auprès du Roy. Don Juan eut une joye extrême, de recevoir par le Roy même l'Ordre de pourvoir à tout, & de conduire les Affaires du Royaume; & ce n'étoit pas sans sujet qu'il

s'en déchargeoit sur luy, puisqu'il ignoroit encore l'Art de régner. On apportoit pour raison d'une éducation si tardive, que le Roy son Pere étoit mourant quand il luy donna la vie : que même lorsqu'il vint au monde, l'on fut obligé de le mettre dans une Boëte pleine de Coton, parce qu'il étoit si delicat & si petit, qu'on ne pouvoit l'emmailloter : qu'il avoit été élevé sur les bras & sur les genoux des Dames du Palais jusques à l'âge de dix ans, sans mettre une seule fois les pieds à terre pour marcher : que dans la suite, la Reine sa Mere qui étoit engagée par toutes sortes de raisons à conserver l'unique Heritier de la Branche Espagnolle, apprehendant de le perdre, n'avoit osé le faire étudier de peur de luy donner trop d'application & d'alterer sa santé, qui dans la verité étoit fort foible ; & l'on a remarqué que ce nombre de Femmes avec qui le Roy étoit toujours, & qui le reprénoient trop aigrement des petites fautes qu'il commettoit, luy avoit inspiré une si grande aversion pour elles, que dés qu'il sçavoit qu'une Dame l'attendoit en quelque endroit sur son passage il passoit par un degré dérobé, ou se tenoit enfermé tout le jour dans sa Chambre. La Marquise de Loz-Vellez qui a été sa Gouvernante, m'a dit qu'elle a cherché l'occasion de luy parler six mois de suite fort inutilement : mais enfin, quand le hazard faisoit qu'elles parvenoient à le joindre, il prenoit le Placet de leurs mains,

&

& toutnoit la tête, de crainte de les voir. Sa santé s'est si bien affermie, que son Mariage avec l'Archiduchesse Fille de l'Empereur ayant été rompu par Don Juan, à cause que c'étoit l'ouvrage de la Reine-Mère, il a souhaité d'épouser Mademoiselle d'Orleans. Les circonstances de la Paix qui vient d'être conclüe à Nimegue, lui firent jeter les yeux sur cette Princesse, dont les belles qualitez, Madame, vous sont encore mieux connus qu'à moy.

Il auroit été difficile de croire, qu'ayant des dispositions si éloignées de la galanterie, il fut devenu tout d'un coup aussi amoureux de la Reine; qu'il le devint sur le seul recit qu'on luy fit de ses bonnes qualitez, & sur un Portrait en Mignature qu'on luy en apporta. Il ne veut plus le quitter, il le met toujours sur son cœur; il luy dit des douceurs qui etonnent tous les Courtisans: Car il parle un langage qu'il n'a jamais parlé; sa passion pour la Princesse, luy fournit mille pensées qu'il ne peut confier à personne; il luy semble que l'on n'entre pas assez dans ses impatiences, & dans le desir qu'il a de la voir; il luy écrit sans cesse, & il fait partir presque tous les jours des Courriers extraordinaires pour luy porter ses Lettres, & luy rapporter des nouvelles.

Lorsque vous serez à Madrid, ajoûta-t-il, vous apprendrez, Madame, plusieurs particularités qui sans doute se seront pas-

lée depuis que j'en suis party ; & qui satisferont peut-être plus vôtre curiosité , que ce que je vous ay dit. Je vous suis tres obligée ; repliquay-je , de vôtre complaisance : mais faites-moy la grace encore de me dire quel est le veritable caractère des Espagnols. Vous les connoissez , & je suis persuadée que rien n'est échapé à vos lumieres ; comme vous m'en parlerez sans passion & sans interest , je pourray m'en tenir à ce que vous m'en direz. Pourquoi croyez-vous , Madame , reprit-il en souriant , que je vous en parle plus sincerement qu'un autre , il y a des raisons qui me pourroient rendre suspect ; ils sont mes Maîtres , je devois les ménager ; & si je ne suis pas assez politique pour le faire , le chagrin d'être contraint de leur obeir , seroit propre à me donner sur leur chapitre des Idées contraires à la verité. Quoy qu'il en soit , dis-je en l'interrompant , je vous prie de m'apprendre ce que vous en sçavez.

Les Espagnols , dit-il , ont toujours passé pour être fiers & glorieux : Cette gloire est mêlée de gravité ; & ils la poussent si loin , qu'on peut l'appeller un Orgueil outré. Ils sont braves sans être temeraires , on les accuse même de n'être pas assez hardis. Ils sont colères , vindicatifs sans faire paroître d'emportement , liberaux sans ostentation , sobres pour le manger , trop presomptueux dans la prosperité , trop rampans dans la mauvaise fortune.

Ils

Ils adorent les femmes, & ils sont si fort
 prévenus en leur faveur, que l'esprit n'a
 point assez de part au choix de leurs Maî-
 tresses. Ils sont patiens avec excez, opi-
 niâtres, paresseux, particuliers, Philo-
 sophes; du reste gens d'honneur & tenant
 leur parole au peril de leur vie. Ils ont
 beaucoup d'esprit & de vivacité, compren-
 nent facilement, s'expliquent de même &
 en peu de paroles. Ils sont prudens, ja-
 loux sans mesure, des-intereffez, peu
 œconomes, cachez, superstitieux, fort
 Catholiques, du moins en apparence. Ils
 sont bien des Vers & sans peine. Ils se-
 roient capables des plus belles Sciences, s'ils
 daignoient s'y appliquer. Ils ont de la
 grandeur d'ame, de l'élevation d'esprit,
 de la fermeté, un sericieux naturel, & un
 respect pour les Dames qui ne se rencontre
 point ailleurs. Leurs manieres sont com-
 posées, pleines d'affectation; ils sont en-
 têtez de leur propre merite, & ne rendent
 presque jamais justice à celuy des autres.
 Leur bravoure consiste à se tenir vaillam-
 ment sur la défensive, sans reculer & sans
 craindre le peril, mais ils n'aiment point à
 le chercher, & ils ne s'y portent pas natu-
 rellement; ce qui vient de leur jugement
 plutôt que de leur timidité. Ils connois-
 sent le peril, & ils l'évitent. Leur plus
 grand défaut, selon moy, c'est la passion
 de se vanger, & les moyens qu'ils y em-
 ployent. Leurs maximes là-dessus sont ab-

folument opposées au Christianisme & à l'honneur : lorsqu'ils ont receu un affront ils font assassiner celuy qui le leur a fait. Ils ne se contentent pas de cela ; car ils font assassiner aussi ceux qu'ils ont offensez, dans l'apprehension d'être prévenus, sçachant bien que s'ils ne tuent ils seront tuez. Ils pretendent s'en justifier, quand ils disent que leur Ennemy ayant pris le premier avantage, ils doivent s'asseurer du second. Que s'ils y manquoient, ils feroient tort à leur réputation ; que l'on ne se bat point avec un homme qui vous a insulté ; qu'il se faut mettre en état de l'en punir, sans courre la moitié du danger. Il est vray que l'impunité autorise cette conduite : Car le Privilege des Eglises & des Convents d'Espagne, est de donner une retraite asseurée aux Criminels ; & tout autant qu'ils le peuvent, ils commettent leurs mauvaises actions proche du Sanctuaire, pour n'avoir guère de chemin à faire jusqu'à l'Autel, on le voit souvent embrassé par un Scelerat le Poignard encore à la main, tout sanglant du Meurtre qu'il vient de commettre.

A l'égard de leur personne, ils sont fort maigres, petits, la taille fine, la tête belle, les traits reguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées, le tein jaune & bazanné : ils veulent que l'on marche legerement, que l'on ait la jambe grosse & le pied petit, que l'on soit chaussé sans talon,

lon, que l'on ne mette point de poudre, qu'on se scpare les cheveux sur le côté de la tête, & qu'ils soient coupez tous droits & passez derriere les oreilles; avec un grand Chapeau doublé de taffetas noir, une Gollille plus laide & plus incommode qu'une Fraise, un Habit toujours noir, au lieu de chemise, des Manches de tafetas ou de tabis noir, une Epée étrangement longue, un Manteau de frise noir par là dessus, des chausses tres-étroites, des manches pendantes, & un Poignard. En verité tout cela gâte à tel point un homme, quelque bien-fait qu'il puisse être d'ailleurs, qu'il semble qu'ils affectent l'habillement le moins agreable de tous, & les yeux ne peuvent s'y accoûturner.

Don Frederic auroit continué de parler; & j'avois tant de plaisir à l'entendre, que je ne l'aurois point interrompu: mais il s'interrompit luy-même, ayant remarqué que la reprise d'Ombre venoit de finir; & comme il eut peur que je ne voulusse me retirer, & que nous devions partir le lendemain de bonne heure, il sortit avec les autres Messieurs. Je me levay en effet fort matin, parce que nous avions une grande journée à faire pour aller coucher à Birbiesca. Nous suivîmes la Riviere pour éviter les Montagnes, & nous passâmes à Oron un gros Ruisseau qui se jette dans l'Ebre. Nous entrâmes peu après dans un chemin si étroit, qu'à peine nos Littieres pouvoient

y passer. Nous montâmes le long d'une côte fort droite jusqu'à Pancorvo, dont je vis le Château sur une éminence voisine. Nous traversâmes une grande Plaine; & c'étoit une nouveauté pour nous, de voir un Pais uny. Celuy-ci est environné de plusieurs Montagnes, qui semblent se tenir comme une chaîne, & particulièrement celles d'Occa: il fallut passer encore une petite Riviere avant que d'arriver à Birbiesca; ce n'est qu'un Bourg qui n'a rien de remarquable que son College, & quelques Jardins assez jolis le long de l'eau; mais je puis dire que nous nous y rendîmes par le plus mauvais tems que nous eussions encore eu: j'en étois si fatiguée, qu'en arrivant je me mis au lit; ainsi je ne vis Don Fernand de Toledé & les autres Chevaliers que le lendemain, à Castel de Peones. Mais il faut bien vous dire comme l'on est dans les Hôtelleries, & comptez qu'elles sont toutes semblables. Lorsqu'on y arrive fort las & fort fatigué, roty par les ardeurs du Soleil, ou gelé par les Neiges (car il n'y a guères de temperamment entre ces deux extremitez) l'on ny trouve ni pot au feu ni plats lavez; l'on entre dans l'Ecurie, & de la l'on monte en haut. Cette Ecurie est d'ordinaire pleine de Mulets & de Muletiers qui se font des lits des Bats de leurs Mulets pendant la nuit, & le jour ils leur servent de Tables. Ils mangent de bonne amitié avec leurs Mulets, & fraternisent beaucoup ensemble.

L'Escallier par où l'on monte est fort étroit, & ressemble à une méchante échelle. La Señora de la Casa vous reçoit en Robe détrouffée & en Manches abbatuës: elle a le tems de prendre ses Habits du Dimanche, pendant que l'on descend de la Littiere, & elle n'y manque jamais; car elles sont toutes pauvres & glorieuses.

L'On vous fait entrer dans une Chambre, dont les Murailles sont assez blanches, couvertes de mille petits Tableaux de devotion, fort mal faits; les Lits sont sans Rideaux, les Couvertures de Coton à Houpes passablement propres, les Draps grands comme des Serviettes, & les Serviettes comme de petits Mouchoirs de Poche, encore faut-il être dans une grosse Ville pour en trouver trois ou quatre; car ailleurs il n'y en a point du tout, non plus que de Fourchettes. Il n'y a qu'une Tasse dans toute la Maison, & si les Multiers la tiennent les premiers; ce qui arrive toujours s'ils le veulent (car on les sert avec plus de respect que ceux qu'ils conduisent) il faut attendre patiemment qu'elle ne leur soit plus nécessaire, ou boire dans une Cruche. Il est impossible de se chauffer au feu des Cuisines sans étouffer, elles n'ont point de Cheminées: Il en est de même dans toutes les Maisons que l'on trouve sur la Route. On fait un trou au haut du Plancher, & la fumée sort par là. Le feu est au milieu de la Cuisine. L'on met ce que l'on
 VEUT

112 RELAT. DU VOYAGE

veut faire rôtir sur des Tuilles par terre ; & quand cela est bien grillé d'un côté, on le tourne de l'autre. Lorsque c'est de la grosse Viande, on l'attache au bout d'une corde suspenduë sur le feu, & puis on la fait tourner avec la main ; de sorte que la fumée la rend si noire, qu'on a peine seulement de la regarder.

Je ne croy pas qu'on puisse mieux représenter l'Enfer, qu'en représentant ces sortes de Cuisines, & les Gens que l'on trouve dedans ; car sans compter cette fumée horrible, qui avengle & suffoque, ils sont une douzaine d'Hommes & autant de Femmes, plus noirs que des Diables, puants & sales comme des Cochons, & vêtus comme des Gueux. Il y en a toujours quelqu'un qui râcle impudemment une méchante Guitarre, & qui chante comme un Chat enroué. Les Femmes sont toutes échevelées, on les prendroit pour des Baccantes, Elles ont des Coliers de Verre, dont les grains sont aussi gros que des Noix ; ils font cinq ou six tours à leur col, & servent à cacher la plus vilaine peau du monde.

Ils sont tous plus Volcurs que des Choïettes, & ils ne s'empressent à vous servir que pour vous prendre quelque chose, quoy que ce soit, ne fut-ce qu'une Epingle, elle est prise de bonne guerre, quand on la prend à un François.

Avant toutes choses, la Maîtresse de la Maison vous amene ses petits Enfans, qui sont

sont nus tête au cœur de l'Hyver, n'eussent-ils qu'un jour. Elle leur fait toucher vos Habits, elle leur en frotte les yeux, les joues, la gorge, & les mains. Il semble que l'on est devenu Relique, & que l'on guerit de tous Maux. Ces Cérémonies achevées, l'on vous demande si vous voulez manger, & fut-il minuit il faut envoyer à la Boucherie, au Marché, au Cabaret, chez le Boulanger, enfin de tous les côtez de la Ville, pour assembler de quoy faire un tres-méchant repas. Car encore que le Mouton y soit fort tendre, leur maniere de le frire avec de l'Huile bouillante n'accomode pas tout le monde; e'est que le Beurre y est tres-rare. Les Perdrix rouges s'y trouvent en quantité & fort grosses, elles sont un peu seches, & à cette secheresse naturelle, l'on y en ajoute une autre, qui est bien pire; je veux dire, que pour les rôtir, on les réduit en charbon.

Les Pigeons y sont excellents; & en plusieurs endroits l'on trouve de bon Poisson, particulièrement des Bessugos, qui ont le gout de la Truite, & dont on fait des Pâtez, qui seroient fort bons, s'il n'étoient pas remplis d'Ail, de Safran, & de Poivre.

Le Pain est fait de Blé d'Inde, que nous appellons en France Blé de Turquie. Il est aliez blanc, & l'on croiroit qu'il est pétry avec du Sucre tant il est doux; mais il est si mal fait & si peu cuit, que c'est un morceau de Plomb que l'on se met sur l'estomach.

mach. Il a la forme d'un Gâteau tout plat, & n'est gueres plus épais que d'un doigt ; le Vin est assez bon, & dans la Saison des Fruits, l'on a tout sujet d'être content : car les Muscats sont d'une grosseur & d'un goût admirable ; les Figues ne sont pas moins excellentes. L'on peut alors se retrancher à coup seur sur le Dessert. L'on y mange encore des Salades faites d'une Laituë si douce & si rafraîchissante, que nous n'en avons point qui en approchent.

Ne pensez pas, ma chere Cousine, qu'il suffise de dire, allez querir telles choses pour les avoir ; tres-souvent on ne trouve rien du tout. Mais supposé que l'on trouve ce que l'on veut, il faut commencer par donner de l'argent ; de maniere que sans avoir encore rien mangé, vôtre repas est compté & payé ; car on ne permet au Maître de l'Hôtellerie, que de vous donner le logement. Ils disent pour raison, qu'il n'est pas juste qu'un seul profite de l'arrivée des Voyageurs, & qu'il vaut mieux que l'argent se répande en plusieurs endroits.

L'on n'entre en aucun lieu pour dîner, l'on porte sa Provision, & l'on s'arrête au bord de quelque Ruisseau, où les Mulriers font manger leurs Mulets. C'est de l'Avoine ou de l'Orge, avec de la Paille hachée qu'ils ont dans de grands Sacs ; car pour du Foin, on ne leur en donne point. Il n'est pas permis à une Femme ou à une Fille de demeurer plus de deux jours dans une Hôtellerie.

tellerie sur les chemins , à moins qu'elle n'en aye des raisons tres - apparentes. En voila assez pour que vous soyez informée des Hôtelleries , & de la maniere dont on y est receu.

Après le soupé ces Messieurs jouèrent à l'ombre ; & comme je n'y suis pas assez forte pour joüer contr'eux , je m'interessay avec Don Frederic de Cardone ; & Don Fernand de Toledé se mit auprès du Brasier avec moy. Il me dit qu'il auroit bien souhaité que j'eusse eu le tems de passer par Vailladolid ; que c'est la plus agréable Ville de la vieille Castille ; qu'elle avoit été long-tems la demeure des Rois d'Espagne , & qu'ils y ont un Palais digne de leur Grandeur. Que pour luy , il y avoit des Parentes qui se seroient fait un plaisir de m'y régaler , & qu'elles n'auroient pas manqué de me faire voir l'Eglise des Dominiquains , que les Ducs de Lerma ont fondée ; qu'elle étoit fort riche , & le Portail d'une singuliere beauté , à cause des Figures & des bas Reliefs qui l'enrichissent. Que dans le College du même Convent , les François y voyoient avec satisfaction toutes les Murailles semées de Fleurs de Lis , & que l'on disoit qu'un Evêque qui appartenoit au Roy de France les y avoit fait peindre. Il ajouta qu'elles m'auroient menées aux Religieuses de Sainte Claire , pour voir dans le Chœur de leur Eglise le Tombeau d'un Chevalier Castillan , dont on pretend qu'il sort des accents

accents & des plaintes toutes les fois que quelqu'un de la Famille doit mourir. Je souris à cela , comme étant dans le doute d'une chose qu'effectivement je ne croy point. Vous n'ajoutez pas foy à ce que je vous dis , continua-t-il , & je ne voudrois pas non plus vous l'assurer comme une verité incontestable , bien que tout le Monde en soit persuadé en ce Pais-cy. Mais il est certain qu'il y a une Cloche en Arragon , dans un Bourg appelé Vililla sur l'Ebre , laquelle a dix brasses de tour ; & il arrive qu'elle sonne quelquefois toute seule , sans que l'on puisse remarquer qu'elle soit agitée par les Vents , ni par aucun tremblement de Terre : en un mot , par rien de visible. Elle tinte d'abord , & ensuite d'intervale en intervalle , elle sonne à volée tant le jour que la nuit. Lorsqu'on l'entend , on ne doute point qu'elle n'annonce quelque sinistre accident. C'est ce qui arriva en 1601. le Jeudy treize de Juin , jusqu'au Samedi quinze du même mois : Elle cessa alors de sonner , & elle recommença le jour de la Fête de Dieu , comme on étoit sur le point de faire la Procession. Elle sonna aussi quand Alphonse Cinquième , Roy d'Arragon , alla en Italie pour prendre possession du Royaume de Naples. On l'entendit à la mort de Charles Quint. Elle marqua le départ pour Affrique du Roy de Portugal Don Sebastien , l'extremité du Roy Philippe Second , & le trépas de sa dernière Femme la

Reine

Reine Anne. Vous voulez que je vous croye, Don Fernand, luy dis-je, il semble que je suis trop opiniâtre de ne me pas rendre encore; mais vous conviendrez qu'il est des choses dont il est permis de douter. Avoüez plutôt, Madame, reprit-il d'un air enjoué, que c'est manque de foy pour moy; car je ne vous ay rien dit, qui ne soit sçeu de tout le Monde; mais peut-être croirez-vous davantage Don Esteve de Carvajal, sur une chose aussi extraordinaire, qui est en son País. Il l'appella en même tems, & luy demanda s'il n'étoit pas vray qu'il y avoit au Convent des Freres Prêcheurs de Cordouë, une Cloche qui ne manque point de sonner toutes les fois qu'il doit mourir un Religieux, & qu'ainsi l'on en sçait le tems à un jour près. Don Esteve confirma ce que disoit Don Fernand, & si je n'en suis pas demeurée absolument convaincuë, j'en ay tout au moins fait semblant.

Vous passez si vite dans la vieille Castille, continua Don Fernand, que vous n'aurez pas le tems d'y rien voir de remarquable. On y parle par tout du Portrait de la Sainte Vierge, qui s'est trouvé miraculeusement empreint sur un Rocher. Il est aux Religieuses Augustines d'Avila, & beaucoup de Personnes s'y rendent par devotion; mais on n'a guères moins de curiosité pour de certaines Mines de Sel, qui sont proches de là, dans un Village appelé Mengrville; l'on descend plus de deux

cens

cens degrez sous Terre, & l'on entre dans une vaste Caverne, formée par la Nature, dont le haut est soutenu par un seul Pilier de Sel cristalin, d'une grosseur & d'une beauté surprenante. Assez proche de ce lieu, dans la Ville de Soria, on voit un grand Pont sans Riviere, & une grande Riviere sans Pont, parce qu'elle a changé de Lit par un Tremblement de Terre.

Mais si vous veniez jusqu'à Medina del Campo, ajoûta-t-il, je suis sûr que les Habitans vous y feroient une Entrée, par la seule raison que vous êtes François, & qu'ils se piquent de les aimer, pour se distinguer un peu des sentimens des autres Castillans. Leur Ville est tellement privilégiée, que le Roy d'Espagne n'a pas le pouvoir d'y créer des Officiers, ni le Pape même d'y conferer des Benefices. Ce Droit appartient aux Bourgeois, & tres-souvent ils se battent pour l'Élection des Ecclesiastiques & des Magistrats.

Une des choses que les Etrangers trouvent la plus belle en ce Pais-cy, c'est l'Aqueduc de Segovic qui est long de cinq lieues, il a plus de deux cens Arches d'une hauteur extraordinaire, bien qu'en plusieurs endroits il y en ait deux l'une sur l'autre, & il est tout bâti de pierre de taille, sans que pour les joindre on y ait employé ni mortier ni ciment: On le regarde comme un Ouvrage des Romains, ou du moins qui est digne de l'être: la Riviere qui est au
bout

bout de la Ville entoure le Château & luy sert de Fossé; il est bâty sur le Roc. Entre plusieurs choses remarquables, on y voit les Portraits des Roys d'Espagne qui ont régné depuis plusieurs Siecles, & de toutes les Villes du Royaume: On ne bat Monnoye qu'à Seville & à Segovie: l'on tient que les pieces de huit que l'on y fait, sont plus belles que les autres: c'est par le moyen de la Riviere, que de certains Moulins tournent, lesquels servent à battre la Monnoye. On y trouve aussi des promenades charmantes le long d'une Prairie plantée d'Ormeaux, dont le feuillage est si épais, que les plus grandes ardeurs du Soleil ne le peuvent penetrer. Je ne manque pas de curiosité, luy dis-je, pour toutes les choses qui le meritent: mais je manque à present de tems pour les voir; je serois neantmoins bien-aïse d'arriver d'assez bonne heure à Burgos pour me promener dans la Ville. C'est à dire. Madame, reprit Don Fernand, qu'il faut vous laisser en état de vous retirer. Il en avertit les Chevaliers qui quitterent le jeu, & nous nous separâmes.

Je me suis levée ce matin avant le jour, & je finis cette Lettre à Burgos où je viens d'arriver. Ainsi, machere Consine, je ne vous en manderay rien d'aujourd'huy; mais je profiteray de la premiere occasion pour vous donner de mes nouvelles.

A Burgos, ce 27. Février 1679.



QUATRIÈME
LETTRE.

NOUS eûmes lieu de nous appercevoir en arrivant à Burgos, que cette Ville est plus froide que toutes celles par où nous avons passé; & l'on dit aussi que l'on n'y ressent jamais ces grandes & excessives chaleurs qui tuënt dans les autres endroits d'Espagne. La Ville est sur la pente de la Montagne, & s'étend dans la Plaine jusqu'au bord de la Riviere, qui mouïlle le pied des Murailles. Les Ruës sont fort étroites & inégales: le Château qui n'est pas grand, mais assez fort, se voit sur le haut de la Montagne; un peu plus bas est l'Arc de Triomphe de Fernando Gonçales, que les Curieux trouvent extrêmement beau. Cette Ville a été la premiere reconquise sur les Mores, & les Roys d'Espagne y ont demeuré long-tems; c'est la Capitale de la vieille Castille: Elle tient le premier rang dans les deux Etats des deux Castilles, bien que Toledo le luy dispute. On y voit de beaux Bâtimens, & le Palais des Velascos est un
des

des plus magnifiques. L'on trouve dans tous les Carrefours & dans les Places publiques, des Fontaines jaillissantes, avec des Statués, dont quelques unes sont bien faites: mais ce qui est plus beau c'est l'Eglise Cathedrale; elle est tellement grande & vaste, que l'on y chante la Messe en cinq Chapelles differentes sans s'interrompre les uns les autres; l'Architecture en est si delicate, & d'un travail si exquis, qu'elle peut passer entre les Bâtimens Gotiques pour un Chef-d'œuvre de l'Art; & cela est d'autant plus remarquable, que l'on bâtit assez mal en Espagne: en quelques endroits c'est par pauvreté, & en quelques autres manque de pierre & de chaux. On m'a dit qu'à Madrid même on y voyoit des maisons de terre, & que les plus belles sont faites de brique liée avec de la terre au lieu de chaux. Pour passer de la Ville au Fauxbourg de Bega, on traverse trois Ponts de pierre: la Porte qui répond à celui de Santa Maria est fort élevée, avec l'Image de la Vierge au dessus; ce Fauxbourg contient la plus grande partie des Convents & des Hôpitaux: on y en voit un fort grand fondé par Philippes II. pour recevoir les Pellerins qui vont à S. Jacques, & les garder un jour: l'Abbaye de Mille Flores, dont le Bâtiment est tres-magnifique, n'en est pas éloigné. On voit encore dans ce Fauxbourg plusieurs Jardins qui sont arrosez de fontaines & de ruisseaux d'eau vive; la Riviere leur sert de

Canal, & l'on trouve dans un grand Parc entouré de murailles, des Promenoirs en tout tems.

Je voulus voir le saint Crucifix qui est au Convent des Augustins ; il est placé dans une Chapelle du Cloître assez grande & si sombre, qu'on ne l'apperçoit qu'à la lueur des Lampes qui sont sans cesse allumées ; il y en a plus de cent, les unes sont d'or & les autres d'argent, d'une grosseur si extraordinaire, qu'elles couvrent toute la voûte de cette Chapelle ; il y a soixante Chandeliers d'argent plus hauts que les plus grands hommes, & si lourds qu'on ne les peut remuer à moins que de se mettre deux ou trois ensemble. Ils sont rangez à terre des deux côtez de l'Autel ; ceux qui sont dessus sont d'or massif. L'on voit entre deux des Croix de même garnies de Pierreries & des Couronnes qui sont suspenduës sur l'Autel, ornées de Diamans & de Perles d'une beauté parfaite. La Chapelle est tapissée d'un Drap d'or fort épais ; elle est si chargée de raretez & de Vœux, qu'il s'en faut bien qu'il n'y ait assez de place pour les mettre tous ; de sorte que l'on en garde une partie dans le Tresor.

Le Saint Crucifix est élevé sur l'Autel à peu près de grandeur naturelle ; il est couvert de trois Rideaux l'un sur l'autre, tous brodez de Perles & de Pierreries : quand on les ouvre, ce que l'on ne fait qu'après de tres grandes Ceremonies, & pour des per-
son-

sonnes distinguées, l'on sonne plusieurs Cloches, tout le monde est prosterné à genoux; & il faut demeurer d'accord que ce lieu & cette vûë inspirent un tres-grand respect. Le Crucifix est de Sculpture, & ne peut être mieux fait; sa carnation est tres-naturelle; il est couvert depuis l'estomach jusqu'aux pieds, d'une toile fine fort plissée, qui fait comme une espee de Juppe; ce qui ne luy convient gueres, du moins à mon sens.

On tient que c'est Nicodeme qui l'a fait: mais ceux qui aiment toujous le merveilleux, pretendent qu'il a été apporté du Ciel miraculeusement. On m'a conté que de certains Religieux de cette Ville le volerent autrefois, & l'emporterent, & qu'il fut retrouvé le lendemain dans sa Chapelle ordinaire; qu'alors ces bons Moines le remporterent à force ouverte une seconde fois, & qu'il revint encore; quoy qu'il en soit, il fait plusieurs Miracles, & c'est une des plus grandes devotions de l'Espagne; les Religieux disent qu'il suë tous les Vendredis.

J'allois rentrer dans l'Hôtellerie, lorsque nous vîmes le Valet de Chambre du Chevalier de Cardonne qui accouroit de toute sa force après nous. Il étoit botté, & trois Religieux le suivoient fort échauffez. Je fis dans ce moment un Jugement temeraire: car je ne pûs m'empêcher de croire que c'est qu'il avoit volé quelque chose

dans cette riche Chapelle, & qu'on l'avoit pris sur le fait : mais son Maître qui étoit avec moy luy ayant demandé ce qui le faisoit aller si vite, il luy dit qu'il étoit entré avec ses Eperons dans la Chapelle du S. Crucifix, qu'il y étoit demeuré le dernier, & que les Religieux l'avoient enfermé pour luy faire donner de l'argent; qu'il s'étoit échappé de leurs mains, après en avoir reçu quelques gourmandes, & qu'ils le poursuivoient encore comme nous venons de voir. C'est la vérité que l'on n'y porte point d'Eperons, ou que tout au moins il en coûte quelque chose. La Ville n'est pas extrêmement grande; elle est ornée d'une belle Place, où il y a de hauts Pilliers qui soutiennent de fort jolies maisons; l'en y fait souvent des Courses de Taureaux, car le Peuple aime beaucoup cette sorte de Divertissement. Il y a aussi un Pont tres-bien bâti, fort long & fort large. La Riviere qui passe dessous arrose une Prairie, au bord de laquelle on voit des Allées d'arbre qui forment un bocage tres-riant; le Commerce autrefois y étoit considerable, mais il est bien diminué. On y parle mieux Castillan qu'en aucun autre lieu d'Espagne, & les hommes y sont naturellement Soldats; de maniere que lorsque le Roy en a besoin, il en trouve là de plus braves & en plus grand nombre qu'ailleurs.

Après le souper on se mit au jeu à l'ordinaire

naire ; Don Sanche Sarmiento dit qu'il cedeoit sa place à qui la voudroit , & qu'il luy sembloit que c'étoit à luy à m'entretenir ce soir là. Je sçavois qu'il y avoit tres-peu qu'il étoit de retour de Sicile : je luy demanday s'il avoit été un de ceux qui avoient aidé à châtier ce Peuple rebelle. Helas ! Madame, dit-il , le Marquis de Las-Navas suffisoit pour les punir au de là de leur crime ; j'étois à Naples dans le dessein de passer en Flandres , où j'ay des parens de même nom que moy. Le Marquis de Los-Velez Viceroy de Naples , m'engagea de quitter mon premier Projet , & de m'embarquer avec le Marquis de Las-Navas , que le Roy envoyoit Viceroy en Sicile. Nous fimes voile sur deux Bâtimens de Majorque , & nous nous rendimes à Messine le six de Janvier : comme il n'avoit point fait avertir de sa venuë , & que Personne n'y étoit préparé , on n'eut pas le tems de le recevoir avec les honneurs que l'on rend d'ordinaire aux Vicerois : mais en verité ses intentions étoient si contraires à ces pauvres gens , que son Entrée n'auroit été accompagnée que de larmes.

Il fut à peine arrivé , qu'il fit mettre en prison deux Juras nommez Vincenzo Zufso , & Don Diego ; il établit des Espagnols à leur place ; il cassa rigoureusement l'Academie des Chevaliers de l'Étoile , & commença d'excuter les Ordres que Don Vincenzo Gonzaga avoit receus depuis long-

tems, & qu'il avoit éludé par bonté ou par foiblesse. Il fit publier aussi-tôt un Règlement, par lequel le Roy changeoit toute la forme du Gouvernement de Messine, Ôtoit à la Ville les revenus dont elle jouïssoit, luy défendoit de porter à l'avenir le titre glorieux d'Exemplaire, cassa le Senat, & mettoit à la place des six Jurats, six Elûs, deux desquels seroient Espagnols; que ces Elûs ne pourroient plus à l'avenir aller en Public avec leurs Habits de Magistrats; que les Tambours & les Trompettes ne marcheroient plus devant eux; qu'ils n'iroient point ensemble dans un même Carosse à quatre Chevaux, comme ils avoient accoutumé: qu'au lieu du Stratico qui demeureroit aboly, le Roy nommeroit un Gouverneur Espagnol, lequel il revoqueroit à sa volonté; qu'ils ne seroient plus assis que sur un Banc; qu'on ne les encenseroit plus dans les Eglises; qu'ils seroient habillez à l'Espagnolle; qu'ils ne pourroient s'assembler pour les Affaires publiques, que dans une Chambre du Palais du Viceroy, & qu'ils n'auroient plus de Jurisdiction sur le Plat-Pais.

Chacun demeura consterné, comme si les Carreaux de la foudre étoient tombez du Ciel pour les écraser: Mais leur douleur augmenta bien le cinquième du même mois, lorsque le Mestre de Camp General fut enlever tous les Privileges en Original, & jusqu'aux Copies qu'il trouva
dans

dans le Palais de la Ville, & le Boureau brûla publiquement ces Papiers. L'on arrêta ensuite le Prince de Condro: & la desolation de sa Famille, mais particulièrement de la Princesse Eleonor sa Sœur, avoit quelque chose de si touchant, que l'on ne pouvoit se défendre de mêler ses larmes aux siennes. Cette jeune personne n'a pas encore dix huit ans, sa beauté & son esprit sont de ces miracles qui surprennent toujours. Don Sanche s'attendrit au souvenir de la Princesse, & je connus aisément que la pitié n'avoit pas toute seule part à ce qu'il m'en disoit. Il continua cependant à me parler de Messine.

Le Viceroy, ajoûta-t-il, fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à tous les Bourgeois, sur peine de dix ans de prison, & de cinq mille écus d'amende, d'aporter leurs Armes dans son Palais. Il fit en même tems ôter la grosse Cloche de l'Hôtel-de-Ville, qui servoit à faire prendre les Armes aux Habitans, & devant luy on la brisa en mille morceaux. Il déclara peu après, qu'il alloit faire bâtir une Citadelle qui contiendroit le Quartier appelé Terra-Nova jusqu'à la Mer. On fonda par son ordre toutes les Cloches de l'Eglise Cathedrale, pour faire la Statuë du Roy d'Espagne; & les enfans du Prince de Condro furent arrêtez: Mais leur crainte devint extrême, lorsque le Viceroy fit couper la tête à D. Vincenzo Zuffo l'un

des Juras. Cét exemple de severité alarma tout le monde ; & ce qui parut plus terrible , c'est que dans les derniers troubles quelques familles de Messinois s'étant retirées en plusieurs endroits , le Marquis de Liche Ambassadeur d'Espagne à Rome , leur conseilla de bonne foy de retourner en leur País ; il les assura que tout y étoit calme , & que l'Amnistie generale y devoit être déjà publiée ; & pour leur faciliter le passage , il leur donna des Passeports. Ces pauvres gens qui n'avoient pas pris les Armes , & qui n'étant point du nombre des Revoltez , ne se reprochoient rien , & ne croyoient pas aussi qu'on deût les traiter en coupables , se rendirent à Messine : mais ils avoient à peine pris terre au Port , que la joye de se revoir dans leur País natal , & au milieu de leurs Amis , fut étrangement troublée , lorsqu'on les arrêta , & sans aucun quartier dès le lendemain le Viceroy les fit tous pendre , n'ayant point d'égards ni pour l'âge , ni pour le sexe. Il envoya renverser la grosse Tour de Palerme ; & les principaux Bourgeois de cette Ville , ayant voulu s'opposer aux Impôts excessifs que le Marquis de Las Navas venoit de mettre sur le Blé , les Soyas , & les autres Marchandises , il les envoya aux Galeres , sans se laisser toucher par les larmes de leurs Femmes , & par le besoin que tant de malheureux Enfans pouvoient avoir de leurs Peres.

Je vous avouë, continua Don Sanche, que mon caractère est si opposé aux rigueurs que l'on exerce chaque jour contre ce miserable Peuple, qu'il me fut impossible de rester plus long tems à Messine. Le Marquis de las Navas vouloit envoyer à Madrid, pour informer le Roy de ce qu'il avoit fait. Je le priay de me charger de cette Commission; & en effet, il me donna ses Dépêches, que j'ay renduës à Sa Majesté, & en même tems je parlay pour le Prince de Condro. J'ose croire que mes offices ne luy seront pas tout-à-fait inutiles. Je suis persuadée, luy dis-je, que c'a été le principal motif de votre Voyage: Je ne suis pas pénétrante, mais il me semble que vous prenez un tendre interêt dans les Affaires de cette Famille. Il est vray, Madame, continua-t-il, que l'injustice que l'on fait à ce malheureux Prince, me touche sensiblement. S'il n'étoit pas Frere de la Princesse Eleonor, luy dis-je, peut-être que vous seriez plus tranquille sur ce qui le regarde; mais n'en parlons plus. Je remarque que ce souvenir vous afflige; veüillez plutôt m'apprendre quelque chose de ce qu'on trouve de plus remarquable dans votre País. Ah! Madame, s'écria-t-il, vous me voulez insulter; car je ne doute pas que vous ne sçachiez que la Galice est si pauvre, & d'une beauté si mediocre, qu'il n'y a pas lieu de la vanter; ce n'est pas que la Ville de Saint Jacques de

Compestelle ne soit considerable; elle est Capitale de la Province, & il n'y en a gueres en Espagne qui luy puisse être superieure en grandeur ni en richesses. Son Archevêché vaut soixante-dix mille Ecus de rente, & le Chapitre en a autant. Elle est située dans une agreable Plaine, entourée de côteaux, dont la hauteur est mediocre, & il semble que la Nature ne les a mis en ce lieu, que pour garantir la Ville des Vents mortels qui viennent des autres Montagnes. Il y a une Université: on y voit de beaux Palais, de grandes Eglises, des Places publiques, & un Hôpital des plus considerables & des mieux servis de l'Europe. Il est composé de deux Cours d'une grandeur extraordinaire, bâties chacune des quatre côtez, avec des Fontaines au milieu: plusieurs Chevaliers de S. Jacques demeurent dans cette Ville; & la Metropole, qui est dédiée à ce Saint, conserve son Corps. Elle est extrêmement belle, & prodigieusement riche. On pretend que l'on entend à son Tombeau un cliquetis, comme si c'étoit des Armes que l'on frapât les unes contre les autres, & ce bruit ne se fait, que lorsque les Espagnols doivent souffrir quelque grande perte. Sa Figure est représentée sur l'Autel, & les Pelerins la baissent trois fois, & luy mettent leur Chapeau sur la tête, car cela est de la Ceremonie. Ils en font encore une autre assez singuliere; ils montent au dessus de l'Eglise,

qui

qui est couverte de grandes Pierres plattes. En ce lieu est une Croix de Fer, où les Pelerins attachent toujours quelques lambeaux de leurs Habits. Ils passent sous cette Croix, par un endroit si petit, qu'il faut qu'ils se glissent sur l'estomach contre le Pavé; & ceux qui ne sont pas menus, sont prêts à crever. Mais il y en a eu de si simples, ou de si superstitieux, qu'ayant obmis de le faire, ils sont revenus exprés de quatre & cinq cens lieuës; car on voit là des Pelerins de toutes les contrées du Monde. Il y a la Chapelle de France, dont on a beaucoup de soin. L'on assure que les Rois de France y font du bien de tems en tems. L'Eglise qui est sous terre, est plus belle que celle d'enhaut. On y trouve des Tombeaux superbes & des Epitaphes tres anciennes, qui exercent la curiosité des Voyageurs. Le Palais Archiepiscopal est grand, vaste, bien bâti, & son antiquité luy donne des beautez, au lieu de luy en ôter. Un homme de ma connoissance, grand chercheur d'Erymologies, assuroit que la Ville de Compostelle se nommoit ainsi, parce que Saint Jacques devoit souffrir le martyre dans le lieu où il verroit paroître une Etoile à Campo Stella. Il est vray, reprit-il, que quelques Gens le pretendent ainsi; mais le zele & la credulité du Peuple va bien plus loin, & l'on montre à Padron proche de Compostelle, une Pierre creuse, & l'on pretend que c'étoit

Le petit Bateau dans lequel Saint Jacques arriva , après avoir passé dedans tant de Mers , où sans un continuel Miracle, la Pierre auroit bien dû aller à fond. Vous n'avez pas l'air d'y ajouter foy , luy dis-je. Il se prit à sourire ; & continuant son Discours. Jene puis m'empêcher , dit-il , de vous faire la description de nos Milices ; on les assemble tous les ans au mois d'Octobre , & tous les jeunes Hommes depuis l'âge de quinze ans , sont obligez de marcher : Car s'il arrive qu'un Pere , ou qu'un Parent , celât son Fils ou son Cousin , & que ceux qui les assemblent le sçeussent , ils seroient condamner celui qui cache son Enfant à demeurer toute sa vie en prison. L'on en a vû quelquefois des exemples ; mais à la verité , ils ne sont pas frequens , & les Païsans ont une si grande joye de se voir armez , & de se voir traiter de *Cavalieros* & de *Nobles Soldados del Rey* , qu'ils ne voudroient pour rien , perdre cette occasion. Il est rare que dans tout un Regiment , il se trouve deux Soldats qui ayent plus d'une Chemise , leurs Habits sont d'une Etoffe si épaisse , qu'il semble qu'elle soit faite avec de la Ficelle. Leurs Souliers sont de corde ; les Jambes nuës ; chacun porte quelques plumes de Coq , ou de Pan à son petit Chapeau , qui est retrouffé par derriere , avec une Fraize de Guemilles au cou ; leur Epée bien souvent sans Fourreau , ne tient qu'avec une Corde ;

de; le reste de leurs Armées, n'est guères en meilleur ordre; & dans cet équipage, ils vont gravement à Tuy, où est le Rendez-vous general, parce que c'est une Place frontiere au Portugal. Il y en a trois de cette maniere, celle-là, Ciudad-Rodrigo, & Badajoz, mais Tuy est la mieux gardée, parce qu'elle est vis-à-vis de Valentia, Place considerable du Royaume de Portugal, & que l'on a fortifiée avec soin. Ces deux Villes sont si proches, qu'elles se peuvent battre à coup de Canon; & si les Portugais n'ont rien oublié pour mettre hors d'insulte Valentia, les Espagnols prétendent que Tuy n'est pas moins en état de se défendre. Elle est bâtie sur une Montagne, dont la Riviere de Minhio mouille le pied, avec de bons Rempars, de fortes Murailles, & beaucoup d'Artillerie. C'est là, dis je, que nos Galiegos demandent à combattre les Ennemis du Roy, & qu'ils assurent d'un air un peu fanfaron, qu'ils ne les craignent pas. Il en peut être quelque chose; car dans la suite des tems, on en forme d'aussi bonnes Troupes, qu'il s'en puisse trouver en toute l'Espagne. Cependant c'est un mal pour le Royaume, que l'on en prenne ainsi toute la Jeunesse; les Terres pour la plûpart y demeurent incultes; & du côté de S. Jacques de Compostelle, il semble que ce soit un desert; de celuy de l'Ocean le País étant meilleur, & plus peuplé, il y a beaucoup de choses

utiles à la vie, & même agreables ; comme des Grenades, des Oranges, des Citrons, de plusieurs sortes de Fruits, d'excellent Poisson : & particulièrement des Sardines, plus delicates que celles qui viennent de Royan à Bordeaux.

Une des choses à mon gré la plus singuliere de ce Royaume, c'est la Ville Doreuse, dont une partie jouit toujours des douceurs du Printems, & des Fruits de l'Automne, à cause d'une quantité de Sources d'eau bouillante qui échauffent l'Air par leurs exhalaisons, pendant que l'autre partie de cette même Ville éprouve la rigueur des plus longs Hyvers, parce qu'elle est au pied d'une Montagne tres froide ; ainsi l'on y trouve dans l'espace d'une seule Saison, toutes celles qui composent le cours de l'Année.

Vous ne me parlez point, interrompis-je, de cette merveilleuse Fontaine, appelée Louzana. Hé! qui vous en a parlé à vous même, Madame, dit-il, d'un air enjoié. Des personnes qui l'ont vüe, ajoutay-je. On vous a donc appris, continuait-il que dans la haute Montagne de Cebret on trouve cette Fontaine à la Source du Fleuve Lours, laquelle a son flux & son reflux comme la Mer ; bien qu'elle en soit éloignée de vingt lieuës ; que plus les chaleurs sont grandes, plus elle jette d'eau, & que cette eau est quelque fois froide comme de la glace, & quelquefois aussi
chaude

chaude que si elle boüilloit, sans que l'on en puisse alleguer aucune cause naturelle. Vous m'en apprenez des particularitez que j'ignorois, luy dis-je, & c'est me faire un grand plaisir; car j'ay assez de curiosité pour les choses qui ne sont pas communes. Je voudrois, reprit-il, qu'il fût moins tard, je vous rendrois compte de plusieurs raretez qui sont en Espagne, & que vous seriez bien-aïse peut-être de sçavoir. Je vous en quitte pour ce soir, luy dis-je, mais j'espere qu'avant que nous soyons arrivés à Madrid, nous trouverons le tems d'en parler. Il me le promit fort honnêtement; & le Jeu étant finy, nous nous dîmes adieu.

Quand je voulus me coucher, l'on me conduisit dans une Galerie pleine de Lits, comme on les voit dans les Hôpitaux. Je dis que cela étoit ridicule; & que n'en ayant besoin que de quatre, il n'étoit pas nécessaire de m'en donner trente, & de me mettre dans une Halle où j'allois geler. On me répondit que c'étoit le lieu le plus propre de la Maison, & il fallut en passer par là. Je fis dresser mon Lit: mais j'étois à peine couchée, que l'on frappa doucement à ma Porte; mes Femmes l'ouvrirent, & demeurèrent bien surprises de voir le Maître & la Maîtresse suivis d'une douzaine de Misérables, & si déshabillez, qu'ils étoient presque nus. J'ouvris mon Rideau au bruit qu'ils faisoient, & j'ouvris

en-

encore plus les yeux à la vûe de cette noble Compagnie. La Maîtresse s'approcha de moy, & me dit que c'étoient d'honnêtes Voyageurs, qui alloient coucher dans les Lits qui étoient de reste. Comment couchericy ? luy dis je, je croy que vous perdez l'esprit. Je le perdroy en effet, dit elle, si je laissois tant de Lits inutiles. Il faut, Madame, que vous les payez, ou que ces Messieurs y demeurent. Je ne puis vous exprimer ma colere, je fus tentée d'envoyer querir Don Fernand & mes Chevaliers, qui les auroient plûtôt fait passer par les fenêtres, que par la porte. Mais au fond, ç'auroit été un beau sujet de vacarme, pour une douzaine de méchants Grabats. Je m'apaisay donc, & je tombay d'accord de payer vingt sols pour chacun de ces Lits. Ils ne sont guères plus chers à Fontainebleau, lorsque la Cour y est. Ces illustres Espagnols, ou pour parler plus juste, ces Marauts qui avoient eu l'insolence d'entrer dans cette Galerie, se retirèrent aussi tôt, après m'avoir fait beaucoup de reverences.

Le lendemain je pensay pâmer de rire, bien que ce fut à mes dépens, quand je connus l'habileté de mes Hôtes pour me ruiner. Car vous sçauvez en premier lieu, que ces prétendus Voyageurs étoient leurs voisins ; & qu'ils sont accôûrumés à ce manége, lorsqu'ils voient des Etrangers : mais quand je voulus compter les Lits pour les payer, on les roula tous au milieu de la Galerie, & l'on

l'on commença de tirer des ais qui étoient le long de la muraille, & qui cachotent de certains trous pleins de paille, qui auroient pû servir à coucher des Chiens. Je les payay pourtant aussi chacun vingt sols. Quatre Pistoles terminerent nôtre petite dispute. Jen'eus pas la force de m'en fâcher, tant je trouvoy la chose singuliere. Je ne vous raconterois pas ce petit incident, sans qu'il peut servir à vous faire connoître le caractere de cette Nation.

Nous ne partîmes de Burgos que bien tard; le tems étoit si mauvais, & il étoit tombé pendant la nuit une si grande abondance de pluye, que j'attendis le plus long-tems que je pûs, esperant toujours qu'elle cesseroit. Enfin je me déterminay, & je montay dans ma Litier. Je n'étois pas encore bien éloignée de la Ville, que je me repentois déjà d'en être partie. On ne voyoit aucun chemin, particulièrement celuy d'une grande Montagne fort haute & fort roide, par laquelle il falloit de nécessité passer: un de nos Multiers qui alloit devant, prit trop sur le penchant de cette Montagne, & il tomba avec son Mulet dans une espece de precipice, où il se cassa la tête, & se demit le bras. Comme c'étoit le fameux Philippe de Saint Sebastien, lequel est plus intelligent que tous les autres, & qui conduit d'ordinaire les Personnes de qualité à Madrid, il s'attira une compassion generale, & nous demeurâmes très long-tems
à le

à le retirer du méchant endroit où il étoit tombé; Don Fernand de Toledé eut la charité de luy donner sa Litieré. La nuit vint promptement; & nous nous en serions consolés, si nous eussions pû revenir à Burgos; mais il étoit impossible, les chemins n'étoient pas moins couverts de Neige de ce côté-là, que de tous les autres. Ainsi nous arrêtâmes à Madrigalesco, qui n'a pas douze maisons, & je puis dire que nous y fûmes assiégés sans avoir des Ennemis. Cette aventure ne laissa pas de nous donner quelque inquietude, bien que nous eussions apporté des provisions pour plusieurs jours.

La plus considérable maison du Village étoit à demy découverte; & il y avoit peu que j'y étois logée, lorsqu'un venerable Vieillard me demanda de la part d'une Dame qui venoit d'arriver. Il me fit un compliment, & me dit qu'elle avoit appris que c'étoit le seul lieu où l'on pouvoit être moins incommodé, qu'ainsi elle me prioit de luy permettre qu'elle s'y retirât avec moy. Il ajouta que c'étoit une Personne de qualité d'Andalousie, qu'elle étoit veuve depuis peu, & qu'il avoit l'honneur d'être à elle.

Un de nos Chevaliers nommé Don Esteve de Carvajal, qui est du même País, ne manqua pas de demander son nom au vieux Gentilhomme. Il luy dit que c'étoit la Marquise de Los Rios. A ce nom il se tourna vers moy, & m'en parla comme d'une Personne dont le mérite & la naissance étoient

étoient également distinguez ; j'acceptay avec plaisir cette bonne compagnie. Elle vint aussi-tôt dans sa Litierè , dont elle n'étoit point descenduë , parce qu'elle n'avoit trouvé aucune maison où l'on pût la recevoir.

Son Habit me parut fort singulier ; il falloit être aussi belle qu'elle étoit , pour y conserver des charmes. Elle avoit un corps d'une étoffe noire , & la juppe de même , & par dessus une maniere de Surplis de toile de Baptiste , qui luy descendoit plus bas que les genoux ; les manches étoient longues , & ferrées au bras , qui tomboient jusques sur les mains. Ce surplis s'attachoit sur le Corps , & comme il n'étoit point plissé par devant , il sembloit que c'étoit une bavette. Elle portoit sur sa tête un morceau de Mouffeline qui luy entouroit le visage ; & l'on auroit crû que c'étoit une guimpe de Religieuse , sans qu'il étoit trop chiffonné & trop clair. Il couvroit sa gorge , & descendoit plus bas que le bord du corps de juppe. Il ne luy paroïssoit aucuns cheveux ; ils étoient tous cachez sous cette Mouffeline. Elle portoit une grande Mante de Taffetas noir , qui la couvoit jusqu'aux pieds ; & par dessus cette Mante , elle avoit un Chapeau , dont les bords étoient fort larges , attaché sous le menton avec des cordons de Soye. On me dit qu'elles ne portent ce Chapeau , que lors qu'elles sont en voyage.

Tel est l'Habit des Veuves & des Ducs, Habit qui n'est pas supportable à mes yeux ; & si l'on rencontroit la nuit une femme vêtue ainsi, je suis persuadée que l'on pourroit en avoir peur sans être trop poltron ; cependant il faut avouer que cette Jeune Dame étoit d'une beauté admirable avec ce vilain deüil, on ne le quitte jamais à moins que l'on ne se remarie ; & par toutes les choses qu'il faut que les Veuves observent en ce Pais-icy, on les contraint de pleurer la mort d'un Epoux qu'elles n'ont quelquefois guère aimé vivant.

J'ay appris qu'elles passent la première année de leur deüil dans une Chambre toute tenduë de noir, où l'on ne voit pas un seul rayon de Soleil : elles sont assises les jambes en Croix sur un petit Matelas de toile de Holande. Quand cette année est finie, elles se retirent dans une Chambre renduë de gris : elles ne peuvent avoir ni Tableaux, ni Miroirs, ni Cabinets, ni belles Tables, ni aucuns Meubles d'argent : elles n'osent porter de Pierreries, & moins encore de couleurs. Quelques modestes qu'elles soient, il faut qu'elles vivent si retirées, qu'il semble que leur ame est déjà dans l'autre monde. Cette grande contrainte est cause que plusieurs Dames qui sont très riches, & particulièrement en beaux Meubles, se remarient pour avoir le plaisir de s'en servir.

Après les premiers complimens, je m'infor-

formay de labelle Veuve où elle alloit ; elle me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle n'avoit vû une Amie de sa Mere qui étoit Religieuse à Lashuelgas de Burgos , qui est une Abbaye celebre où il y a cent cinquante Religieuses , la plupart Filles de Princes , de Ducs & de Titulados. Elle ajoûta que l'Abbesse est Dame de 14 grosses Villes , & de plus de 50 autre Places , où elle établit des Gouverneurs & des Magistrats ; qu'elle est Superieure de 17 Convents ; confere plusieurs Benefices , & dispose de 12 Comman-deries en faveur de qui il luy plaît. Elle me dit qu'elle avoit dessein de passer quelque tems dans ce Monastere. Pourrez-vous , Madame , luy dis-je vous accôû-mer à une vie aussi retirée que l'est celle d'un Convent ? Il ne me sera pas difficile , dit-elle ; je croy même que je voyois moins de monde chez moy , que je n'en verray là ; & en effet excepté la clôture , ces Religieuses ont beaucoup de liberté. Ce sont d'ordinaire les plus belles Filles d'une Mai-son qu'on y met : ces pauvres enfans y entrent si jeunes , qu'elles ne connoissent ni ce qu'on leur fait quitter , ni ce qu'on leur fait prendre. Dés l'âge de six ou sept ans , & même plutôt , on leur fait faire des Vœux : bien souvent c'est le Pere ou la Mere , ou quelque proche Parent , qui les pronon-cent pour elles , pendant que la petite Vic-time s'amuse avec des Confitures , & se laisse habiller comme on veut. Le marché

tient néanmoins ; il ne faut pas songer à s'en dédire : mais à cela près , elles ont tout ce qu'elles peuvent souhaiter dans leur condition. Il y en a à Madrid , que l'on appelle les Dames de S. Jacques : ce sont proprement des Chanoinesses qui font leurs Preuves , comme les Chevaliers de cet Ordre. Elles portent aussi comme eux une Epée faite en forme de Croix , brodée de soye Cramoisy : elles en ont sur leur Scapulaire & sur leurs grands Manteaux qui sont blancs. La Maison de ces Dames est magnifique ; toutes celles qui les vont voir y entrent sans difficulté : leurs Appartemens sont tres-beaux ; elles ne sont pas moins bien meublées qu'elles le seroient dans le monde. Elles jouissent de tres-grosses Pensions , & chacune d'elle a trois ou quatre Femmes pour la servir. Il est vray qu'elles ne sortent jamais , & ne voyent leurs plus proches parens qu'au travers de plusieurs Grilles : cela ne plairoit peut-être pas dans un autre País , mais en Espagnol'on y est accoustumé.

Il y a même des Convents , où les Religieuses voyent plus de Cavaliers que les femmes qui sont dans le monde ; elles ne sont aussi guère moins galantes. L'on ne peut avoir plus d'esprit & de delicatessé qu'elles en ont : Et comme je vous l'ay déjà dit , Madame , la beauté y régné plus qu'ailleurs : mais il faut convenir , qu'il s'en trouve parmy elles qui ressentent bien vive-

ment

ment d'avoir été sacrifiées de si bonne heure: Elles regardent les plaisirs qu'elles n'ont jamais goûté, comme les seuls qui peuvent faire le bon-heur de la vie. Elles passent leur temps dans un état digne de pitié, disant toujours qu'elles ne sont là que par force, & que les Vœux qu'on leur fait prononcer à cinq ou six ans, doivent être regardez comme des jeux d'enfans.

Madame, luy dis-je, ç'auroit-été grand dommage que vos proches vous eussent destinée à vivre ainsi; & l'on peut juger en vous voyant, que toutes les belles Espagnoles ne sont pas Religieuses. Helas! Madame, dit elle en poussant un soupir, je ne sçay ce que je voudrois être, il semble que j'aye l'esprit fort mal tourné; de n'être pas contente de ma fortune: mais on a quelquefois des peines que toute la raison ne sçauroit surmonter. En achevant ces mots; elle attacha les yeux contre terre, & elle s'abandonna tout d'un coup à une si profonde réverie, qu'il me fut aisé de juger qu'elle avoit de grands sujers de déplaisir: quelque curiosité que j'eusse de les apprendre; il y avoit si peu que nous étions ensemble, que je n'osay la prier de me donner ce témoignage de sa confiance; & pour la tirer de la mélancolie où elle étoit, je la priay de me dire des nouvelles de la Cour d'Espagne, puisqu'elle venoit de Madrid Elle fit effort sur elle-même pour se remettre un peu; elle nous dit que l'on avoit fait
de

de grandes Illuminations & beaucoup de réjouissances à la Fête de la Reine-Mere; que le Roy avoit envoyé un des Gentils-hommes de sa Chambre à Toledé, pour luy faire des Complimens de sa part: mais que ces belles apparences n'avoient pas empêché que le Marquis de Mansera, Major-Dome de la Reine, n'eut receu ordre de se retirer à vingt lieues de la Cour; ce qui avoit fort chagriné cette Princesse. Elle nous apprit que la Flote qui portoit des Troupes en Galice, étoit mal-heureusement perie sur les Côtes de Portugal; que la petite Duchesse de Terranova devoit épouser Don Nicolo Pignatelli, Prince de Montéleon son Oncle: que le Marquis de Leganez avoit refusé la Viceroyauté de Sardagne, parce qu'il étoit amoureux d'une belle personne qu'il ne pouvoit se résoudre de quitter; que Don Carlos Omodei Marquis d'Almonazid étoit malade à l'extrémité, de desespoir de ce qu'on luy refusoit le traitement de Grand d'Espagne qu'il pretend, pour avoir épousé l'Heritiere de la Maison & du Grandat de Castel Rodrigue; & que ce qui l'affligeoit le plus sensiblement, c'est que Don Ariel de Gusman, premier Mary de cette Dame, avoit joui de cet honneur: de maniere qu'il regardoit les difficultez que l'on faisoit, comme attachés à sa personne, & que c'étoit un nouveau sujet de chagrin pour luy. En verité, Madame, luy dis-je, il m'est difficile de

comprendre comme un homme de cœur peut s'abatre si fortement pour des choses de cette nature ; tout ce qui n'attaque ni l'honneur ni la reputation , ne doit point être mortel. L'on n'a pas une ambition si réglée en Espagne , reprit la belle Veuve en souriant ; & comme vous voyez, Madame, en voilà une preuve.

Don Frédéric de Cardone qui s'intéressoit beaucoup pour le Duc de Medina-Celi, luy en demanda des nouvelles. Le Roy , luy dit-elle , vient de le faire President du Conseil des Indes ; la Reine-Mere a écrit au Roy , sur le bruit qui court qu'il se veut marier ; qu'elle est surprise que les choses soient déjà aussi avancées qu'elles le sont, & qu'il ne luy en ait point fait part. Elle ajoute dans sa Lettre, qu'elle luy conseilloit en attendant que tout fut prêt pour cette Ceremonie , d'aller faire un voyage en Catalogne & en Arragon , Don Juan d'Autriche en comprend assez la nécessité, & il presse le Roy de partir pour contenter les peuples d'Arragon , en leur promettant par serment , selon la coutume des nouveaux Rois, de leur conserver leurs anciens Privilèges. Est-ce , Madame, luy dis-je en l'interrompant, que les Arragonnois ont d'autres Privilèges que les Castellans. Ouy , reprit-elle , ils en ont d'assez particuliers ; & comme vous êtes Etrangere , je croy que vous serez bien-aise que je vous en informe. Voicy ce que j'en ay appris.

La Fille du Comte Julien nommé Cava, étoit une des plus belles personnes du monde: le Roy Don Rodrigue prit une passion si violente pour elle; que son amour n'ayant plus de bornes, son emportement n'en eut point aussi. Le Pere qui étoit alors en Afrique, informé de l'outrage fait à la Fille, qui ne respiroit que vengeance, traita avec les Maures; & leur fournit les moyens d'entrer dans l'Espagne, * & d'y faire pendant le cours de plusieurs Siecles, tous les desordres dont l'Histoire parle amplement.

Les Arragonnois furent les premiers qui secouèrent le joug de ces Barbares; & ne trouvant plus parmy eux aucuns Princes de la Race des Rois Gots, ils convinrent d'en élire un, & jetterent les yeux sur un Seigneur du Pais appelé Garci Ximenez: mais comme ils étoient les Maîtres de luy imposer des Loix, & qu'il se trouvoit encore trop heureux de leur commander sous quelque condition qu'ils voulussent luy obeir, ces Peuples donnerent des bornes bien étroites à son pouvoir.

Ils convinrent entre-eux, qu'aussi-tôt que le Monarque dérogeroit à quelque une des Loix, il perdrait absolument son pouvoir, & qu'ils seroient en droit d'en choisir un

* Cela arriva en 714 après une Bataille donnée le jour S. Martin, où Don Rodrigue perdit la vie; d'autres disent qu'il s'enfuit en Portugal, & qu'il y mourut dans une Ville appelée Viscii.

un autre, quand bien il seroit Payen: & pour l'empêcher de violer leurs Privileges, & les défendre contre luy au peril de la vie, ils établirent un Magistrat Souverain qu'ils nomment le Justicia, lequel devoit être Commis pour veiller à la conduite du Roy, des Juges, & du Peuple; mais la Puissance d'un Souverain étant propre à intimider un simple Particulier, ils voulurent pour affermir le Justicia dans ses fonctions, qu'il ne pût être condamné ni en sa personne ni en ses biens, que par une Assemblée complete des Etats, qu'on nomme las Cortés.

Ils ajoutèrent encore, que si le Roy oppressoit quelqu'un de ses Sujets, les Grands & les Notables du Royaume pourroient s'assembler, pour empêcher qu'on ne luy payât rien de ses Domaines, jusqu'à ce que l'Innocent fut justifié, ou qu'il fut rentré dans son bien. Le Justicia devoit tenir la main a toutes ces choses; & pour faire sentir de bonne-heure à Garcí Ximenés le pouvoir que cet homme avoit sur luy, ils l'éleverent sur un espece de Trône, & voulurent que le Roy ayant la tête nuë se mit à genoux devant luy, pour faire serment entre ses mains de garder leurs Privileges. Cette Ceremonie achevée, ils le reconnurent pour leur Souverain, mais d'une maniere aussi bizarre que peu respectueuse; car au lieu de luy promettre fidelité & obeissance, il luy dirent. *Nous qui valons autant que vous, nous vous faisons nôtre Roy*

Et Seigneur, à condition que vous garderez nos Privilèges & Franchises, autrement nous ne vous reconnoissons point.

Le Roy Don Pedro dans la suite du tems étant parvenu à la Couronne, trouva que cette coûtume étoit indigne de la grandeur Royale; & elle luy déplût à tel point, que par son autorité, par ses prieres, & par les offres qu'il fit d'accorder plusieurs beaux Privilèges au Royaume, il obtint que celuy-là seroit aboly dans l'Assemblée des Etats; l'on en passa le consentement general, que l'on écrivit, & qui luy fut présenté. Aussi-tôt qu'il eut le Parchemin, il tira son Poignard & se perça la main, disant qu'il étoit bien juste qu'une Loy qui donnoit aux Sûjets la liberté d'élire leur Souverain, s'efface avec le Sang du Souverain. On voit encore aujourd'huy sa Statuë dans la Salle de la Députation de Sarragosse; il tient le Poignard d'une main, & le Privilège de l'autre: les derniers Rois n'en ont pas été si religieux Observateurs que les premiers.

Mais il y a une Loy qui subsiste encore, & qui est fort singuliere; c'est la Loy de la Manifestation; elle porte que si un Arragonnois a été mal jugé, en consignat cinq cens écus il en peut faire sa Plainte devant le Justicia, lequel est obligé après une exacte perquisition, de faire punir celuy qui n'a pas jugé équitablement; & s'il y manque, l'Oppressé a recours aux Etats du Royau-

luy qui s'en étoit plaint laisse les cinq cens Ecus qu'il avoit consignez : mais deût-il perdre cent mille livres de rente par l'Arrest dont il se plaint, l'Arrest, dis-je, demeure pour bon, & l'on ne condamne le Juge qu'à luy payer aussi cinq cens Ecus, le reste du bien de ce Juge est confisqué au Roy, ce qui est à mon avis une autre injustice: car enfin, l'on devroit avant toutes choses recompenser celuy qui perd par un méchant Arrest.

Ces mêmes Peuples ont la coûtume de distinguer par le Supplice, le crime qu'on a commis ; par exemple, un Cavalier qui en a tué un autre en duel (car il est défendu de s'y battre) on luy tranche la tête par devant ; & celuy qui a assassiné, on la luy tranche par derriere ; c'est pour faire connoître celuy qui s'est conduit en galant homme ou en traître.

Elle ajoûta qu'à parler en general des Aragonnois, ils avoient un orgueil naturel qu'il étoit difficile de reprimer : mais aussi que pour leur rendre justice, on devoit convenir qu'il se trouvoit parmy eux une élévation d'esprit, un bon goût, & des sentimens si nobles, qu'ils se distinguoient avec avantage de tous les autres Sujets du Roy d'Espagne ; qu'ils n'avoient jamais manqué de grands Hommes depuis leur premier Roy jusqu'à Ferdinand, & qu'ils en comptoient un nombre si surprenant, qu'il paroïssoit y entrer beaucoup d'exageration :

ration ; qu'il étoit vray cependant, qu'ils s'étoient rendus fort recommandables par leur valeur & par leur esprit.

Qu'au reste, leur terroir étoit si peu fertile, qu'excepté quelques vallées qu'on arrosoit par des canaux, dont l'eau venoit de l'Ebre, le reste étoit si sec & si sablonneux, que l'on n'y trouvoit que de la Bruie-re & des Rochers ; que la ville de Sarragosse étoit grande, les Maisons plus belles qu'à Madrid, les Places publiques ornées d'Arcades ; que la Ruë Sainte où l'on faisoit le Cours étoit si longue & si large, qu'elle pouvoit passer pour une grande & vaste Place ; que l'on y voyoit les Palais de plusieurs Seigneurs ; que celui de Castelmorato étoit un des plus agreables ; que la Voûte del'Eglise de S. François surprenoit tout le monde ; parce qu'étant d'une largeur extraordinaire, elle n'est souûtenüe d'aucuns Pilliers : que la Ville n'étoit point forte, mais que les Habitans en étoient si braves, qu'ils suffisoient pour la défendre ; qu'elle n'a point de Fontaine, & que c'est un de ses plus grands defauts ; que l'Ebre n'y portoit point de Bateaux, à cause que cette Riviere est remplie de Rochers tres-dangereux : qu'au reste, l'Archevêché valoit soixante mille écus de rente ; que la Vice-royauté n'étoit d'aucun revenu, & que c'étoit un poste fort honorable, où il ne faloit que de grands Seigneurs en état de faire de la depanse pour soutenir leur rang, & pour

soumettre des Peuples qui étoient naturel-
 lement fiers & imperieux , point affables
 aux Etrangers , & si peu prévenans , qu'ils
 aimeroient mieux rester seuls toute leur vie
 dans leurs Maisons , que de faire les pre-
 mières démarches pour s'attirer quelque
 connoissance nouvelle ; qu'il y avoit une
 severe Inquisition , dont le Bâtiment étoit
 magnifique , & un Parlement tres-rigide ;
 que cela n'empêche pas qu'il ne sorte de ce
 Royaume des Compagnies de Voleurs ,
 appelez *Bandoleros* , qui se répandent
 par toute l'Espagne , & qui font peu de
 quartier aux Voyageurs ; qu'ils enlevent
 quelquefois des Filles de qualité , qu'ils
 mettent ensuite à rançon , pour que leurs
 parens les rachèptent : mais que lors
 qu'elles sont belles , ils les gardent , &
 que c'est le plus grand mal-heur qui
 puisse leur arriver , parce qu'elles passent
 leur vie avec les plus méchantes gens du
 monde , qui les retiennent dans des Ca-
 vernes effroyables , ou qui les mènent à
 Cheval avec eux ; qu'ils en ont une jalou-
 sie si furieuse , qu'un de leurs Capitaines
 ayant été attaqué depuis peu par des Sol-
 dats que l'on avoit euvoyez dans les Mon-
 tagnes pour le prendre , étant blessé à
 mort , & ayant avec luy sa Maîtresse qui
 étoit de la Maison du Marquis de Camara-
 za Grand d'Espagne ; lorsqu'elle le vid si
 mal , elle ne songea qu'à profiter de ce
 moment pour se sauver , mais que s'en
 étant

étant apperceu, tout mourant qu'il étoit, il l'arrêta par les cheveux, & luy plongea son Poignard dans le sein, ne voulant pas, disoit-il, qu'un autre possedât un bien qui luy avoit été si cher: c'est ce qu'il avoia luy-même aux Soldats qui le trouverent, & qui virent ce triste Spectacle.

La belle Marquise de Los Rios se tût en cet endroit, & je la remerciay autant que je devois de la bonté qu'elle avoit eüe de m'apprendre des choses si curieuses, & que j'aurois peut-être ignorées toute ma vie sans elle. Je ne pensois pas, Madame, me dit-elle, que vous me deussiez des remerciemens, & je craignois bien plutôt d'avoir merité des reproches pour une conversation si longue & si ennuyeuse; mais c'est un défaut dans lequel on tombe même sans s'en appercevoir, lorsque l'on raconte quelques evenemens extraordinaires.

Je ne voulus point souffrir qu'elle me quittât pour manger ailleurs, & je l'obligay de coucher avec moy, parce qu'elle n'avoit pas son lit. Un procedé si franc & si honnête, l'engagea de me vouloir du bien. Elle m'en assûra en des termes si tendres, que je n'en pûs douter: car je dois vous dire que les Espagnolles sont plus caressantes que nous, & qu'elles ont pour ce qui leur plaît des manieres bien plus touchantes, & bien plus delicates que les nôtres.

Enfin, je ne pus m'empêcher de luy dire, que si elle avoit pour moy l'amitié dont elle me flattoit, elle auroit aussi la complaisance de m'informer de ce qui luy faisoit de la peine, que je l'avois entenduë soupirer la nuit; qu'elle étoit réveuse & mélancolique, & que si elle pouvoit trouver quelque soulagement à partager ses chagrins avec moy, je m'offrois de luy servir de fidele amie. Elle m'embrassa d'un air fort tendre, & me dit, que sans différer d'un moment, elle alloit satisfaire ma curiosité: Ce qu'elle fit en ces termes.

Puisque vous me voulez connoître, Madame, il faut que sans vous rien déguiser, je vous avouë toutes mes foiblesses, & que par ma sincerité, je mérite une curiosité aussi obligeante qu'est la vôtre.

Je ne suis point d'une naissance qui me distingue dans le Monde; mon Pere se nommoit Davila, il n'étoit que Banquier; Mais il étoit estimé, & il avoit du bien. Nous sommes de Seville, Capitale de l'Andalousie, & nous y avons toujours demeuré. Ma Mere sçavoit le Monde, elle voyoit beaucoup de Personnes de qualité, & comme elle n'avoit que moy d'enfans, elle m'élevoit avec de grands soins: on trouvoit que j'y répondois assez, & j'avois le bonheur que l'on ne me voyoit gueres, sans me vouloir du bien.

Nous avions deux Voisins qui venoient
fort

fort souvent dans nôtre Maison ; ils étoient agréablement reçûs de mon Pere & de ma Mere. Leur condition & leur âge n'avoient aucun rapport : L'un étoit le Marquis de Los Rios , homme riche & de grande naissance ; il étoit veuf & d'un âge avancé ; l'autre étoit le Fils d'un gros Marchand qui trafiquoit aux Indes ; il étoit jeune, & bien fait ; il avoit de l'esprit, & toutes ses manieres le distinguoient avantageusement. Il s'appelloit Mendez. Il ne fut pas long-tems sans s'attacher à moy avec une si forte passion, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour me plaire, & pour m'engager à quelque retour.

Il se trouvoit dans tous les endroits où j'allois ; il passoit des nuits entieres sous mes fenêtrés, pour y chanter des paroles qu'il avoit composées pour moy, qu'il accompagnoit fort bien de sa Harpe ; ou pour m'y donner des Concerts : En un mot, il ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit me faire connoître sa passion.

Mais voyant que ses empressements n'avoient pas tout l'effet qu'il en attendoit, & ayant passé un assez long-tems de cette maniere, sans oser me parler de sa tendresse, il resolut enfin de profiter de la premiere occasion qu'il pourroit rencontrer pour m'en entretenir.

Je l'évitois depuis une conversation que j'avois eüe avec une de mes Amies, qui avoit bien plus d'experience & d'usage du

Monde que moy. J'avois senty que la presence de Mendez me donnoit de la joye, que mon cœur avoit une emotion pour luy qu'il n'avoit point pour les autres. Que lorsque ses affaires ou nos visites l'empêchoient de me voir, j'étois inquiète; & comme j'aimois cette belle Fille tendrement, & que je luy étois chere, elle avoit remarqué que j'étois moins gaye qu'à l'ordinaire, & que mes yeux quelquefois s'attachoient avec attention sur Mendez. Un jour qu'elle m'en faisoit la guerre, je luy dis avec une naïveté assez agréable: Ne me refusez pas, ma chere Henriette, de me définir les sentimens que j'ay pour Mendez: Je ne sçay encore si je dois les craindre, & si je ne devrois point m'en défendre; mais je sens bien que j'y aurois beaucoup de peine, & qu'ils me font du plaisir. Elle se prit à rire, elle m'embrassa, & me dit; Ma chere Enfant, n'en doutez point, vous aimez. J'aime! m'écriay-je avec effroy. Ah! vous me trompez: Je ne veux point aimer; Je ne veux point aimer. Cela ne dépend pas toujours de nous, continua-t-elle d'un air plus sérieux, nôtre Etoile en decide avant nôtre cœur: Mais au fonds, qu'est-ce qui vous épouvante si fort? Mendez est d'une condition proportionnée à la vôtre, il a du merite, il est bien fait, & si ses affaires continuent d'avoir un succès aussi favorable qu'elles ont eû jusques à present, vous pouvez esperer d'être heureuse

avec

avec luy. Et qui m'a dit, repris-je en l'interrompant, qu'il sera heureux avec moy, & même qu'il y pense? O je vous en répons, me dit-elle: Tout ce qu'il fait a ses vûes, & l'on ne passe pas les nuits sous les fenêtres, & les jours à suivre une Personne indifferente.

Après quelqu'autre discours de cette nature, elle me quitta, & je fis dessein, malgré la répugnance que j'y sentoiss, de ne plus donner lieu à Mendez de me parler en particulier.

Mais un soir que je me promenois dans le Jardin, il vint m'y trouver. Je fus embarrassée de me voir seule avec luy, & il eût lieu de le remarquer sur mon visage, & à la maniere dont je le recevois. Cela ne pût le détourner du dessein qu'il avoit fait de m'entretenir. Que je suis heureux! belle Marianne, me dit-il, de vous trouver seule: Mais, que dis-je, heureux? Peut-être que je me trompe; & que je dois craindre que vous ne vouliez pas apprendre un secret que je veux vous confier. Je suis encore si jeune, luy dis-je en rougissant, que je ne vous conseille pas de me rien dire, à moins que vous ne vouliez que j'en fasse part à mes Amies. Hé quoy! continuait-il, si je vous avois dit que je vous adore, que tout mon repos dépend des dispositions que vous avez pour moy; que je ne scaurois plus vivre sans quelque certitude que je pourray vous plaire un jour, le diriez-

vous à vos Amies ? Non, luy dis-je avec beaucoup d'embarras, je regarderois cette confiance comme une raillerie ; & ne voulant pas la croire, je ne voudrois pas hazarder de la laisser croire à d'autres.

L'on nous interrompit comme j'achevois ces mots ; il me parût qu'il n'étoit guère content de ce que je luy avois répondu : & peu de tems après, il trouva l'occasion de m'en faire des reproches.

Je ne pûs les soutenir, & j'écoutay favorablement le penchant que j'avois pour luy : tout avoit à mon gré une grace particulière dans sa bouche ; & il n'eût guère de peine à me persuader, qu'il m'aimoit plus que toutes les choses du monde.

Cependant, le Marquis de Los-Rios me trouvoit si bien élevée, & toutes mes manieres luy revenoient si fort, qu'il s'attacha uniquement à me plaire. Il avoit de la délicatesse ; il ne pouvoit se résoudre de ne me devoir qu'à la seule autorité de mes parens. Il comprenoit assez qu'ils recevroient comme un honneur les intentions qu'il avoit pour moy : mais il vouloit que j'y consentisse, avant que de s'adresser à eux.

Dans cette pensée, il me parla un jour, & me dit tout ce qu'il pût imaginer de plus engageant. Je luy témoignay que je me ferois toujours un devoir indispensable d'obéir à mon Pere ; que cependant nos âges étoient si differens, que je luy conseillois de ne point songer à moy ; que j'aurois une
éter-

éternelle reconnoissance des sentimens
 avantageux qu'il avoit pour moy ; que je
 luy accorderois toute mon estime : mais
 que je ne pouvois disposer que de cela en sa
 faveur. Après m'avoir entenduë, il fut
 quelque tems sans parler ; & prenant tout
 d'un coup une resolution fort genereuse :
 Aimable Marianne, me dit-il, vous au-
 riez pû me rendre le plus heureux homme
 du monde ; & si vous aviez de l'ambition,
 je pourrois aussi la satisfaire ; cependant
 vous me refusez, vous souhaitez d'être à
 un autre ; j'y consens, j'ay trop d'amour
 pour balancer entre vôtre satisfaction & la
 mienne ; je vous en fais donc un entier Sa-
 crifice, & je me retire pour jamais. En
 achevant ces mots il me quitta, & me parût
 si affligé, que je ne pûs m'empêcher d'en
 être touchée.

Mendez arriva peu après, & me trouva
 triste : il me pressa si fort de luy en appren-
 dre la cause, que je ne pûs luy refuser cette
 preuve de ma complaisance. Un autre que
 luy m'auroit eu une sensible obligation de
 l'exclusion que je venois de donner à son
 Rival ; mais bien loin de m'en tenir comp-
 te, il me dit qu'il voyoit dans mes yeux,
 que je regrettois déjà un Amant qui pouvoit
 me mettre dans un rang plus élevé que luy,
 & qu'il y avoit bien de la cruauté dans mon
 procedé. J'essaiay inutilement de luy faire
 connoître l'injustice du sien ; quoy que je
 pûsse luy dire, il continua de me reprocher
 mon

mon inconstance. Je restay surprise & chargine de cette maniere d'agir, & je demeuray plusieurs jours sans vouloir luy parler.

Il fit enfin reflexion qu'il n'avoit point de sujet de se plaindre ; il vint me trouver ; il me demanda pardon, & me témoigna beaucoup de déplaisir de n'avoit pas été le Maître de sa jalousie. Il s'excusa comme font tous les Amans, sur la force de sa passion : j'eus tant de foiblesse, que je voulus bien oublier la peine qu'il m'avoit causée. Nous nous raccommodâmes, & il continua de me rendre des soins fort empressez.

Son Pere ayant appris la passion qu'il avoit pour moy, crût qu'il ne pouvoit luy procurer un Mariage plus convenable ; il luy en parla, & vint ensuite trouver mon Pere pour luy en faire la proposition. Ils étoient Amis depuis long-tems ; il fut agreablement écouté, & il luy accorda avec plaisir ce qu'il souhaitoit.

Mendez vint m'en apprendre la nouvelle avec des transports qui auroient semblé ridicules à toute autre qu'à une Maîtresse. Ma Mere m'ordonna d'avoir pour luy des égards ; elle me dit que cette Affaire m'étoit avantageuse ; & qu'aussi-tôt que la Flote des Indes seroit arrivée, où il avoit un interêt tres-considerable, l'on concludroit le Mariage.

Pendant que ces choses se passoient, le Marquis de Los Rios étoit retiré dans une de ses Terres, où il ne voyoit presque per-
son-

sonne. Il menoit une vie languissante qui le ruoit ; il m'aimoit toujours, & s'empêchoit de me le dire, & de se soulager par cet innocent remede.

Enfin son corps ne pût résister à l'accablement de son esprit, il tomba dangereusement malade ; & sçachant des Medecins qu'il n'y avoit point d'esperance pour luy, il fit un effort pour m'écrire la Lettre du monde la plus touchante, & il m'envoya en même tems une Donation de tout son bien, au cas qu'il mourût. Ma Mere se trouva dans ma Chambre, lors qu'un Gentilhomme presenta ce Paquet de sa part ; elle voulut sçavoir ce qu'il contenoit.

Je ne pûs dans ce moment m'empêcher de luy dire ce qui s'étoit passé, & nous fûmes l'une & l'autre dans la dernière surprise, de l'extrême generosité du Marquis. Elle luy manda que j'irois avec ma Famille le remercier d'une liberalité que je n'avois point meritée, & en particulier elle me reprit fortement de luy avoir fait un mystere d'une chose que j'aurois dû luy dire sur le champ. Je me jettay à ses genoux ; je m'excusay le moins mal qu'il me fut possible, & je luy rémoignay tant de douleur de luy avoir déplû, qu'elle me pardonna facilement. Au sortir de ma Chambre, elle fut trouver mon Pere ; & luy ayant appris tout ce qui s'étoit passé, ils resolurent d'aller le lendemain voir le Marquis, & de m'y mener.

Je le dis le soir à Mendez, & la crainte que j'avois qu'enfin mes Parens ne me vou-lussent faire épouser ce Vieillard, si par ha-zard il échapoit de sa maladie: quelque touchée que je luy parusse, il s'emporta si fort, & il me fit de si grands reproches, qu'il falloit l'aimer autant que je l'aimois pour ne pas rompre avec luy. Mais il avoit un tel ascendant sur mes volontez, qu'en-core qu'il fut le plus injuste de tous les hommes, je croyois qu'il fut le plus rai-sonnable.

Nous fûmes chez le Marquis de Los Rios; sa Maison de Campagne n'est qu'à deux lieuës de Seville; tout mourant qu'il étoit, il nous reçût avec tant de joye, qu'il nous fut aisé de la remarquer. Mon Pere luy témoigna son déplaisir, de le trouver dans un état si pitoyable; il luy fit ses re-mercimens pour la Donation qu'il m'avoit faite, & l'assura que s'il trouvoit quelque pretexte honnête & plausible, il romproit avec Mendez, auquel il avoit donné sa pa-rolle; que s'il pouvoit y réüssir, il la luy engageoit; que je ne serois jamais à d'autre qu'à luy. Il reçût cette assurance, com-me il auroit pû recevoir sa parfaite Felicité: mais il connut bien la douleur que j'en res-sentois. Je devins pâle, mes yeux se cou-vrirent de larmes, & lorsque nous le quit-tâmes il me pria de m'approcher de luy. Il me dit d'une voix mourante. Ne craignez rien, belle Mariane, je vous aime trop
pour

pour vous déplaire, vous ferez à Mendez, puisque Mendez a touché vôtre cœur. Je luy dis que je n'avois point de penchant particulier pour luy ; que l'on m'avoit ordonné de le regarder comme un homme qui devoit être mon Epoux, & qu'enfin je le priois de guerir.

Il me semble que c'étoit la moindre démarche que je pouvois faire pour une personne à qui j'avois de si grandes obligations. Il en parût assez satisfait ; & faisant un effort pour prendre ma main & la baiser. Souvenez-vous au moins, me dit-il, que vous m'ordonnez de vivre, & que ma vie étant vôtre ouvrage, vous serez obligée de la conserver.

Nous revinmes le soir, & l'impatient Mendez nous attendoit pour me faire de nouveaux reproches. Je les pris à mon ordinaire, comme des preuves de sa passion ; & après m'être justifiée, je luy demanday si l'on n'avoit point quelques nouvelles de la Flote. Helas ! me dit-il, mon Pere en a reçu qui me desesperent, je n'ose vous les apprendre ? Avez-vous quelque chose de caché pour moy, luy dis-je, en le regardant tendrement, & pouvez-vous croire que je me démente à vôtre égard ? Je suis trop heureux, reprit-il, que vous ayez des dispositions si favorables, & comme en effet je ne puis avoir rien de secret pour vous, il faut que je vous avouë que le Gallion dans lequel nous ayons tout nôtre bien,

bien, s'est entr'ouvert & a échoüé contre la Côte.

La plus grande partie de sa charge est perduë: mais j'y serois bien moins sensible, quelque interêt que j'y aye, si je n'envisageois pas la suite des mal-heurs que cette perte me prepare. Vôtres présence aura rendu la santé au Marquis de Los-Rios, l'ou sçait dans vôtre Famille ses sentimens pour vous, il est riche & grand Seigneur; je deviens miserable; & si vous m'abandonnez, ma chere Marianne, je n'auray plus d'espoir que dans une prompte mort. Je fus pénétré de douleur à des nouvelles si affligeantes; je pris une de ses mains, & la serrant dans les miennes, je luy dis, Mon cher Mendez, ne croyez pas que je sois capable de vous aimer & de changer, par les effets de vôtre bonne ou de vôtre mauvaise fortune. Si vous êtes capable de faire un effort pour luy résister, croyez aussi que j'en seray capable. J'en atteste le Ciel, continuay-je; & pourvû que vous m'aimiez, & que vous me soyez fidele, je veux bien qu'il me punisse si jamais je change.

Il me témoigna toute la sensibilité qu'il devoit à des assurances si touchantes, & nous resolûmes de ne pas divulguer cét accident.

Je me retiray fort triste, & m'enfermay dans mon Cabinet, rêvant aux suites que pourroit avoir la perte de tant de biens. J'y étois encore, lorsque j'entendis frapper dou-
ce-

cement contre les Jaloufies qui fermoient ma fenêtre (car j'étois logée dans un Appartement bas) je m'approchay , & je vis Mendez au clair de la Lune. Que faites-vous ici à l'heure qu'il est , luy dis-je ? Hélas ! medit-il , je venois effayer de vous parler avant que de m'en aller.

Mon Pere vient encore de recevoir des nouvelles du Galion , il veut que je parte tout à l'heure , & que j'aïlle où il est échoüé pour tâcher d'en fauver quelque chose ; il y a fort loin d'ici , & je vais être un tems confiderable fans vous voir. Ah ! ma chere Marianne , pendant tout ce tems me tiendrez-vous ce que vous m'avez promis ? puis-je esperer que ma chere Maîtreffe me fera fidele ? Si vous le pouvez esperer , dis-je en l'interrompant , Mendez ; que vous ay-je fait pour le mettre en doute ? Oüy , continuay-je , je vous aimeray , fuffiez-vous le plus infortuné de tous les hommes.

Ce feroit abuser de vôtre patience , Madame , de vous raconter tout ce que nous nous dîmes dans cette douloureuse feparation : & bien qu'il n'y parût aucun danger , nos cœurs fe faifirent à tel point que nous avions déjà un preffentiment des difgraces qui nous devoient arriver. Le jour approchoit , & il falut nous dire adieu ; je luy vis repandre des larmes , & j'étois toute mouillée des miennes.

Je me jettay fur mon lit , roulant dans mon efprit mille triftes penfées ; & je parus
le

le lendemain si abbatuë, que mon Pere & ma Mere eurent peur que je ne tombasse dangereusement malade.

Le Pere de Mendez les vint voir, pour excuser son Fils de ce qu'il étoit party sans prendre congé d'eux. Il ajoûta qu'il s'agissoit d'une Affaire si pressée, qu'elle ne luy avoit pas laissé un moment à sa disposition. A mon égard, Madame, je n'avois plus de joye, je n'étois sensible à rien; & si quelque chose pouvoit me soulager, c'étoit la conversation de ma chere Henriette, avec qui je me plaignoïs en liberté de la longue absence de Mendez.

Cependant, le Marquis de Los-Rios étoit hors de danger, & mon Pere l'alloit voir souvent. Je remarquay un jour beaucoup d'alteration sur le visage de ma Mere: elle & mon Pere furent long-tems enfermés avec des Religieux qui les étoient venus trouver; & après avoir conféré ensemble, ils me firent appeller, sans que je pûsse en deviner la cause.

J'entray dans leur Cabinet si émuë, que je ne me connoissois pas moy-même. Un de ces bons Peres, venerable par son âge & par son habit, me dit plusieurs choses sur la résignation que nous devons aux ordres de Dieu, sur sa Providence dans tout ce qui nous regarde; & la fin de son discours fut, que Mendez avoit été pris par les Algeriens; qu'il étoit esclave, & que par mal-heur ces Corsaires avoient sçû qu'il étoit

étoit fils d'un riche Marchand, ce qui avoit été cause qu'ils l'avoient mis à une furieuse rançon ; qu'ils étoient à Alger dans le tems qu'il y arriva ; qu'ils auroient bien voulu le ramener, mais que l'argent qu'ils avoient porté pour tous, n'auroit pas suffi pour luy seul : qu'à leur retour ils étoient allez chez son Pere, pour luy apprendre ces fâcheuses nouvelles ; mais qu'ils avoient scû qu'il s'étoit absenté, & que la perte d'un Galion, sur lequel il avoit tous ses Effets, sans en avoir pû rien sauver, l'avoit-reduit à fuir des Creanciers qui le cherchoient par tout pour le faire mettre en prison ; que les choses étant en cet état, ils ne voyoient guère de remede aux maux du pauvre Mendez ; qu'il étoit entre les mains de Meluza, le plus renommé & le plus interessé de tous les Corsaires ; & que si je suivois leur conseil & celui de mes Parens, je songerois à prendre un autre Party. J'avois écouté jusques-là ces funestes nouvelles si transsie, que je n'avois pû les interrompre que par de profonds soupirs : mais quand il m'eut dit qu'il falloit penser à un autre Party, j'éclatay, & fis des cris & des regrets si pitoyables, que je touchay de compassion mon pere, ma Mere, & ces bons Religieux.

L'on m'emporta dans ma Chambre, comme une Fille plus près de la mort, que de la vie ; l'on envoya querir Doña Henriette, & ce ne fut pas sans douleur qu'elle

168 RELAT. DU VOYAGE
le me vit si mal-heureuse & si affligée. Je tombai dans une melancolie inconcevable, je me tourmentoïs nuit & jour, rien n'étoit capable de m'ôter le souvenir de mon cher Mendez.

Le Marquis de Los Rios ayant appris ce qui se passoit, conçut de si fortes esperances, qu'il se trouva bien-tôt en état de venir demander à mon Pere, & même à moy, l'effet des paroles que nous luy avions données. Je voulus luy faire entendre que la mienne n'étoit point dégagée à l'égard de Mendez : qu'il étoit malheureux ; mais que je ne luy en étois pas moins promise. Il m'écouta sans se laisser persuader ; & il me dit, que j'avois autant d'envie de me perdre, que les autres en ont de se sauver ; que c'étoit moins son interest que le mien qui le faisoit agir. Et ravy d'avoir un pre-texte qui luy sembloit plausible, il pressa mon Pere avec tant de chaleur, qu'il consentit à tout ce qu'il souhaitoit.

Je ne puis vous représenter, Madame, dans quelle douleur j'étois abîmée. Qu'est devenuë, Seigneur, disois-je au Marquis cette scrupuleuse delicatesse, qui vous empêchoit de vouloir mon cœur d'une autre main que de la mienne ? Si vous me laissez au moins le loisir d'oublier Mendez, peut-être que son absence & ses disgraces me le rendroient indifferent ; Mais dans le tems où je suis, toute occupée du cruel accident qui me l'arrache, vous ajoûtez de nouvel-
les

les peines à celles que j'ay déjà, & vous croyez qu'avec ma main je pourrois vous donner ma tendresse.

Je ne sçay ce que je croy, me disoit-il, ni ce que j'espere; je sçay bien que ma complaisance a pensé me coûter la vie, que si vous n'êtes point destinée pour moy, un autre vous possédera; que Mendez par l'état de sa Fortune n'y doit plus prétendre; & qu'enfin puisque l'on veut vous établir, vous avez bien de la dureté de refuser que ce soit avec moy. Vous n'ignorez pas ce que j'ay fait jusques icy pour vous plaire, mon procédé vous doit être caution de mes sentimens, & qui vous répondra d'un autre cœur fait comme le mien?

Les jours se passoient ainsi dans les disputes, dans les prieres, & dans une affliction continuelle.

Le Marquis faisoit bien plus de progresz sur l'esprit de mon Pere que sur le mien; Enfin ma Mere m'ayant envoyé querir un jour, elle me dit, qu'il n'y avoit plus à balancer, & que mon Pere vouloit absolument que j'obeisse à ses ordres. Ce que je pûs dire pour m'en dispenser, mes larmes, mes remontrances, ma douleur, mes prieres, tout cela fut inutile, & ne m'attira que des duretez.

L'on prépara toutes les choses nécessaires pour mon Mariage; le Marquis voulut que tout eût un air de magnificence convenable à sa Qualité; il m'envoya une Cas-

cette pleine de Bijoux, & pour cent mille
 livres de Pierrieres. Le jour fatal pour nô-
 tre Hymen fut arrêté. Me voyant reduite
 dans cette extremité, je pris une resolu-
 tion qui vous surprendra, Madame, &
 qui marque une grande passion. J'allay chez
 Dona Henriette; cette Amie m'avoit tou-
 jours été fidele, je me jettay à ses pieds;
 je la surpris par une action si extraordina-
 ire. Ma chere Henriette, luy dis-je, fon-
 dant en larmes; il n'y a plus de remede à
 mes maux, si vous n'avez pitié de moy; ne
 m'abandonnez pas, je vous en conjure,
 dans le triste état où je suis; c'est demain
 que l'on veut que j'épouse le Marquis de
 Los-Rios. Il n'est plus possible que j'l'évi-
 te. Si l'amitié que vous m'avez promise est
 à toute épreuve, & vous rend capable d'u-
 ne résolution genereuse, vous ne me refu-
 serez point de suivre ma Fortune, & de
 venir avec moy à Alger payer la rançon de
 Mendez, & le tirer du cruel esclavage où
 il est. Vous me voyez à vos genoux, con-
 tinuay-je, en les embrassant (car quelques
 efforts qu'elle eût pû faire, je n'avois pas
 voulu me lever) je ne les quitteray point
 que vous ne m'avez donné vôtre parole de
 faire ce que je souhaite. Elle me témoigna
 tant de peine de me voir à ses pieds, que je
 me levay pour l'obliger à me répondre.
 Aussi-tôt elle m'embrassa avec de grands
 témoignages de tendresse. Je ne vous refu-
 seray jamais rien, ma chere Marianne,
 me

me dit-elle, fût-ce ma propre vie ; mais vous allez vous perdre, & me perdre avec vous. Comment, deux Filles pourront-elles exécuter ce que vous projettez ? Nôtre âge, nôtre sexe, & vôtre beauté, nous exposeront à des aventures, dont la seule imagination me fait fremir : Ce qu'il y a de bien certain, c'est que nous allons combler nos Familles de honte ; & si vous y aviez fait de serieuses reflexions, il n'est pas possible que vous pûssiez vous y résoudre. Ah ! Barbare, m'écriai-je, plus Barbare que celui qui retient mon Amant, vous m'abandonnez ; mais bien que je sois seule, je ne laisseray pas de prendre mon party, aussi bien le secours que vous pourriez me donner, ne me pourroit être fort utile : Restez, restez, j'y consens, il est juste que j'aie, sans aucune consolation, affronter tout le peril ; j'avoie même qu'une telle démarche ne convient qu'à une Fille desespérée.

Mes reproches & mes larmes émûrent Henriette ; elle me dit que mon interest l'avoit obligée autant que le sien propre, de me parler comme elle avoit fait ; mais qu'enfin, puisque je persistois dans mon premier sentiment, & que rien ne pouvoit m'en détourner, elle étoit résolüe de ne me point abandonner : Que si je l'en voulois croire, nous nous travestirions. Qu'elle se chargeroit d'avoir deux Habits d'Homme, & que c'étoit à moy de pour-

172 RELAT. DU VOYAGE
voir à tout le reste. Je l'embrassay avec
mille témoignages de reconnoissance &
de tendresse.

Je luy demanday ensuite si elle avoit vu
les Pierreries que le Marquis m'avoit en-
voyées: Je les porteray, luy dis je, pour en
payer la rançon de Mendez. Nous résolû-
mes de profiter de tous les momens; parce
qu'il n'y en avoit aucun à perdre, & nous
ne manquâmes ni l'une, ni l'autre, à rien
de ce que nous avions projeté.

Jamais deux Filles n'ont été mieux dé-
guisées que nous le fûmes, sous l'Habit
de deux Cavaliers. Nous partîmes cette
même nuit, & nous nous embarquâmes
sans avoir trouvé le moindre obstacle;
mais après quelque jours de navigation,
nous fûmes surprises d'une tempête si vio-
lente, que nous crûmes qu'il n'y avoit
point de salut pour nous. Dans tout ce dés-
ordre & ce peril, je sentoîs bien moins de
crainte pour moy, que de douleur de n'a-
voir pû mettre mon cher Mendez en liber-
té, & d'avoir engagé Henriette à suivre
ma mauvaise Fortune. C'est moy, luy di-
sois je, en l'embrassant, c'est moy, ma chere
Compagne, qui excite cet orage; si je n'é-
tois pas sur la Mer, elle seroit calme: Mon
malheur me suit en quelque lieu que j'ai-
le, j'y entraîne tout ce que j'aime. Enfin,
après avoir été un jour & deux nuits dans
des alarmes continuelles, le tems chan-
gea, & nous arrivâmes à Alger.

J'étois

J'étois si aise de me voir en état de délivrer Mendez, que je ne comptois pour rien tous les dangers que j'avois courus : Mais, ô Dieu ! que devins je en débarquant, lorsqu'après toute la perquisition que l'on pût faire, je connus qu'il n'y avoit point d'esperance de retrouver la Cassette où j'avois mis tout ce que j'avois de plus précieux : Je me sentis pressée d'une si violente douleur, que je pensay expirer avant que de sortir du Vaisseau. Sans doute, cette Cassette, qui étoit petite, & dont je pris peu de soin pendant la tempête, tomba dans la Mer, ou fut volée : lequel que ce soit des deux, je fis une perte considerable, & il ne me restoit plus que pour deux mille Pistolles de Pierreries, que j'avois gardées à tout événement, & que je portois sur moy.

Je resolus avec cela, de faire une tentative près du Patron de Mendez. Aussi-tôt que nous fûmes dans la Ville, nous nous informames de sa Maison, & l'ayant apprise sans peine (car Meluza étoit fort connu) nous nous y fîmes conduite vêtues encore en Cavaliers.

Je ne puis vous exprimer, Madame, dans quel trouble j'étois en approchant de cette Maison, où je sçavois que mon cher Amant languissoit dans les fers; quelles tristes reflexions ne faisois-je point ? Helas ! qu'est ce que je devins, lors qu'en entrant chez ce Corsaire, je vis Mendez enchainé avec plusieurs autres, que l'on alloit mener

174 RELAT. DU VOYAGE
à la Campagne pour les faire travailler à
polir le Marbre ? Je serois tombée à ses
pieds , si Henriette ne m'avoit soutenüe.
Je ne sçavois plus ni où j'étois , ni ce que
je faisois. Je voulois luy parler ; mais la
douleur m'avoit si fort serré le cœur & lié
la langue, que je ne pûs proferer une seule
parole. Pour luy il ne me regarda pas, il
étoit si triste & si abbatu qu'il n'avoit des
yeux pour personne ; & il falloit l'aimer
autant que je l'aimois pour le pouvoir re-
connoître, tant il étoit changé.

Après avoir été quelque tems à me re-
mettre de cette violente agitation, j'entray
dans une Salle basse, où l'on me dit que
Meluza étoit ; je le salüay, & je luy dis le
sujet de mon Voyage ; que Mendez étoit
mon proche Parent, qu'il avoit été ruiné
par la perte d'un Galion, & par sa captivi-
té, & que c'étoit sur mon propre bien que
je prenois de quoy payer sa Rançon. Le
Maure me parut fort indifferant à tout ce
que je luy disois ; & me regardant dédai-
gneusement, il me répondit qu'il ne s'in-
formoit point où je prendrois cet argent :
mais qu'il sçavoit de science certaine, que
Mendez étoit riche ; que cependant, pour
me marquer qu'il ne vouloit pas se servir de
tous ses avantages, il ne le mettoit qu'à
vingt mille Ecus.

Helas ! que ç'auroit été peu, si je n'a-
vois pas perdu mes Pierreries : mais que
c'étoit trop en l'état où je me trouvois. En-
fin,

fin, après avoir long-temps disputé inutilement, je pris tout d'un coup une résolution qui ne pouvoit être inspirée que par un amour extrême.

Voilà tout ce que j'ay, dis-je au Corsaire en luy donnant mes Diamans, cela ne vaut pas ce que tu demandes: Prends-moy pour ton Esclave, & sois bien persuadé que tu ne me garderas pas long-tems. Je suis Fille unique d'un riche Banquier de Seville; retiens-moy pour ôtage, & laisse aller Mendez, il reviendra bien-tôt pour me retirer. Le Barbare fut surpris de me trouver capable d'une résolution si genereuse & si tendre. Tu es digne, me dit-il, d'une meilleure fortune: Va, j'accepte le party que tu m'offre; j'auray soin de toy, & te seray bon Patron. Il faut que tu quitte l'Habit que tu portes, pour en prendre un convenable à ton Sexe; tu garderas même tes Pierreries si tu veux; j'attendray aussi bien pour le tout que pour une partie.

Doña Henriette étoit si confuse & si éperduë du marché que je venois de conclure, qu'elle ne pouvoit assez m'exprimer son déplaisir: mais enfin malgré toutes ses remontrances & ses prieres, jetins ferme, & Meluza me fit apporter un Habit d'Esclave, dont je m'habillay. Il me conduisit dans la Chambre de sa femme, à laquelle il me donna, après luy avoir raconté ce que je faisois pour la liberté de mon Amant.

Elle en parût touchée , & me promit qu'elle adouciroit le tems de ma servitude par tous les bons traitemens qu'elle me pourroit faire.

Le soir, quand Mendez fut de retour, Meluza le fit appeller, & luy dit que comme il étoit de Seville, il luy vouloit faire voir une Esclave qu'il avoit achetée, parce qu'il la connoïtroit peut être.

Aussi-tôt on me fit entrer. Mendez à cette vûë perdant toute contenance, vint se jeter à mes genoux ; & prenant mes mains qu'il baïloit tendrement, & qu'il mouilloit de ses larmes, il me dit tout ce qui se peut penser de plus touchant & de plus tendre. Meluza & sa femme se divertirent, de voir les differens mouvemens de joye & de tristesse, d'amour & de pêne, dont nous étions agitez : enfin ils apprirent à Mendez les obligations qu'il m'avoit ; qu'il étoit libre, & que je resterois à sa place. Il fit tout ce que l'on pût faire pour me détourner de prendre un tel party. He quoy ! me disoit-il, vous voulez que je vous charge de mes chaînes, ma chere Maîtresse, pourray je être libre quand vous ne le serez pas ? Je vais donc faire pour vous ce que vous venez de faire pour moy ; je me vendray ; & je vous rachèptéray de cet argent : car enfin, considérez que quand même je serois en état aussi-tôt que j'arriveray à Seville, d'y trouver des secours & de revenir sur mes pas pour vous ramener.

je

je ne pourrois cependant me résoudre de vous quitter. Jugez donc si je le pourray ; dans un tems où ma fortune ne me promet rien, & que je suis le plus mal-heureux de tous les hommes. J'opposay à toutes les raisons la tendresse de mon Pere, qui ne me laisseroit pas Esclave aussi-tôt qu'il le scauroit. Enfin, j'employay tout le pouvoir que j'avois sur son esprit, pour qu'il profitât de ce que je faisois en sa faveur.

Que vous diray-je, Madame, de nôtre separation ? elle fut si douloureuse, que les parolles ne peuvent exprimer ce que nous sent mes. J'obligay Henriette de partir avec luy, afin qu'elle allât solliciter & presser mes Parens de faire leur devoir à mon égard.

Cependant, mon Pere & ma Mere étoient dans une affliction inconcevable ; & lorsqu'ils s'appercûrent de ma fuite, ils en pensèrent mourir de douleur.

Ils se reprochoient sans cesse, ce qu'ils avoient fait pour m'obliger à épouser le Marquis de Los-Rios. Il n'étoit pas de son côté dans un moindre desespoir ; ils me faisoient chercher inutilement dans tous les endroits où ils pouvoient s'imaginer, que je me serois cachée.

Deux années entieres s'écoulerent ; sans que je recûsse ni nouvelles ni secours de Mendez ; ce qui me fit croire avec beaucoup d'apparence, qu'Henriette & lui étoient péris sur Mer. Je leur avois donné

toutes les Pierreties que Meluza m'avoit laissées: mais ce n'étoit pas leur perte, ni celle de ma liberté, que je regrettois. C'étoit mon cher Amant & ma fidelle Amie, dont le souvenir m'occupoit sans cesse, & me causoit une affliction sans égale. Je n'avois plus de repos ni de santé; je pleurois nuit & jour; je refusois de sortir d'esclavage en negligéant d'écrire à mon Pere ma triste Destinée. Je ne souhaitois qu'une prompte mort, & j'aurois voulu la rencontrer pour finir mes peines & mes malheurs.

Meluza & sa femme avoient pitié de moy: ils ne doutoient point que Mendez ne fut pery; ils me traitoient moins cruellement que ces gens-là n'ont accoutumé de traiter les mal-heureux qui tombent entre leurs mains.

Un jour que Meluza revenoit de course, il ramena plusieurs personnes de l'un & l'autre sexe qu'il avoit prises; mais entr'autres une jeune Fille de condition, qui étoit de Seville, & que je connoissois. Cette vûë renouvela toutes mes douleurs; elle fut fort surprise de me trouver dans ce triste lieu. Nous nous embrassames tendrement; & comme je gardois un profond silence: Comment, belle Marianne, me dit-elle, êtes-vous si indifferente pour vos Proches & pour vôtre Patrie, que vous n'avez aucune curiosité d'en apprendre des nouvelles? Je levay les yeux vers le Ciel, & pouf.

poussant un profond soupir, je la priay de me dire si l'on ne sçavoit point en quel lieu Mendez & Henriette étoient peris. Qui vous à dit qu'ils soient peris, reprit-elle; Ils sont à Seville, où ils menent une vie fort heureuse.

Mendez à rétabli ses Affaires, & s'est fait un plaisir & un honneur de publier par tout les extrêmes obligations qu'il avoit à Henriette. Peut-être ignorez vous, continua-t-elle, que Mendez avoit été pris & fait Esclave par les Algeriens, cette genereuse Fille se travestît, & vint le racheter jusqu'ici; mais il n'en a pas été ingrat, il l'a épousée.

C'est une union charmante entr'eux, l'himen n'en a point banni l'amour. Comme elle parloit encore, elle s'aperçût tout d'un coup que j'étois si changée, qu'il sembloit que j'allois mourir; mes forces m'abandonnerent; mes yeux se fermerent, & je tombai évanouie entre ses bras; elle s'affraya extrêmement; elle appella mes Compagnes qui me mirent aulit, & tâcherent de me tirer d'un état si pitoyable.

Cette belle Fille s'y empressa plus qu'aucune autre; & lors que je fus revenuë à moy, je commençay à me plaindre: je poullay des soupirs & des sanglots capables d'émuvoir quelque chose de plus barbare qu'un Corsaire.

Meluzza en effet fut touché du recit d'une trahison si inconcevable, & sans m'en rien

dire il s'informa de sa nouvelle Esclave du nom de mon Pere, il luy écrivit aussi-tôt tout ce qu'il sçavoit de mes malheurs.

Ces Lettres penserent faire mourir ma Mere, elle ne pouvoit s'imaginer qu'à dix-huit ans je fusse dans les fers, sans verser un torrent de larmes: mais ce qui augmenta tous ses deplaisirs, c'étoit le desordre des affaires de mon Pere. Plusieurs Banqueroutes considerables l'avoient ruiné, il n'étoit plus dans le Commerce, & c'étoit une chose impossible de trouver les vingt mille Ecus que Meluza vouloit avoir pour ma rançon.

Le genereux Marquis de Los Rios apprit ces nouvelles, & vint trouver mon Pere pour luy offrir tout ce qui étoit à son pouvoir. Je ne le fais point, luy dit-il, en vûë de violenter les inclinations de vôtre Fille lorsqu'elle sera icy, je l'aimeray toujours; mais je ne la chagrineray jamais. Comme mon Pere n'avoit point d'autre party à prendre, il accepta ce qui luy étoit présenté de si bon cœur; & après luy avoir témoigné sa reconnoissance, pour des obligations si peu communes, il s'embarqua, & arriva heureusement à Alger, dans le tems où je ne songeois qu'à mourir.

Il m'épargna tous les reproches que je meritois, il me racheta, & racheta à ma priere cette aimable Fille de Seville: Sa rançon étoit mediocre. Nous retournâmes ensemble, & ma Mere me reçût avec tant

de joye, qu'il ne s'en peut ressentir une plus parfaite. J'y répondis autant qu'il me fut possible: mais, Madame, je portois toujours dans mon cœur le trait fatal qui m'avoit blessée; tout ce que ma raison me pouvoit représenter, n'étoit pas capable d'effacer de mon souvenir l'Image du traître Mendez.

Je vis le Marquis de Los-Rios; il n'osa me parler des sentimens qu'il avoit contractez pour moy; mais je luy avois des obligations si pressantes, que la reconnoissance me fit faire pour luy, ce que l'inclination m'auroit fait faire pour un autre.

Je luy offris ma main, & il me donna la sienne avec autant de passion, que s'il n'avoit pas eu des sujets essentiels de se plaindre de moy.

Je l'épousay enfin; & comme j'appréhendois de revoir Mendez; cet ingrat auquel je devois tant d'horreur, & pour lequel j'en avois si peu, je priay le Marquis que nous demeurassions à la Maison de Campagne qu'il avoit près de Seville.

Il vouloit toujours ce que je voulois, avec la dernière complaisance: il souhaita même que mon Pere & ma Mere s'y retirassent; il adoucit le méchant état de leur Fortune par des libéralitez essentielles, & je puis dire, qu'il ne s'est jamais trouvé une Ame plus véritablement grande. Jugez, Madame, de tous les reproches que je faisois à mon cœur, de n'être pas pour luy

luy aussi rendre qu'il le devoit : Mais c'étoit un crime où mon malheur seul avoit part : Il ne dépendoit point de moy d'oublier Mendez , & je sentoits toujours de nouveaux déplaisirs ; lorsque j'apprenois sa felicité avec l'infidèle Henriette.

Après avoir passé deux ans dans une continuelle attention sur moy-même , pour ne rien faire qui ne fût agreable à mon Epoux , le Ciel me l'ôta , ce genereux Epoux ; & il fit pour moy dans ces derniers momens , ce qu'il avoit toujours fait jusqu'alors ; c'est à dire , qu'il me donna tout son bien avec des témoignages d'estime & de tendresse , qui relevoient beaucoup un Don si considerable. Il me rendit la plus riche veuve d'Andalousie ; mais il ne sceut me rendre la plus heureuse.

Je ne voulus point retourner à Seville , où mes Parens me souhaitoient ; & pour m'en éloigner , je pris le pretexte qu'il falloit que j'allasse dans mes Terres y donner les ordres necessaires. Je partis ; mais comme il y a une fatalité particuliere dans tout ce qui me regarde , en arrivant à une Hôtellerie , le premier objet qui frapa ma vûë , ce fut l'infidèle Mendez. Il étoit en grand deüil , & il n'avoit rien perdu de tout ce qui me l'avoit fait trouver trop aimable. Je frissonnay , je pâlis ; & voulant m'éloigner promptement de luy , je me sentis si foible , & si tremblante , que je tombay à ses pieds. Quoy qu'il ne me

connût pas encore , il s'empresſa pour m'aider à me relever ; mais la grande Mente ſous laquelle j'étois cachée , s'étant ouverte , que devint-il , en me voyant ? Il ne reſta guères moins éperdu que moy. Il voulut s'approcher ; mais jettant un regard furieux ſur luy : Oſeras-tu , Parjure , luy dis je , oſeras-tu t'approcher de moy ? Ne crains-tu point la juſte punition de tes perfidies ? Il fut quelque tems ſans me répondre , & j'allois le quitter , lorsqu'il ſ'y oppoſa. Accablez-moy de reproches , Madame , me dit-il ; donnez-moy les Noms les plus odieux , je ſuis digne de toute vôtres haine ; mais ma mort va bientôt vous vanger , ouy je mourray de douleur de vous avoir trahie & de vous avoir déplû ; & ſi je regrette quelque choſe en mourant , c'eſt de n'avoir qu'une vie à perdre , pour expier les crimes dont vous pouvez juſtement m'aceuſer. Il me parut fort touché en achevant ces mots : Et plût au Ciel que l'on pût ſe promettre un véritable repentir d'une traître ! Je ne voulus pas hazarder une plus longue converſation avec luy. Je le quittay ſans daigner luy répondre ; & cette marque de mepris & d'indifférence luy fut ſans doute plus ſenſible que tous les reproches que j'aurois pû luy faire.

Il avoit perdu ſa Femme depuis quelque tems , cette infidèle qui luy avoit aidé à ſe revolter contre tous les devoirs de l'Amour , de l'Honneur , & de la Reconnoiſ-

noissance, & depuis ce jour-là il me suivit par tout. Il étoit comme une Ombre plaintive attachée à mes pas; car il devint si maigre, si pâle, & si changé, qu'il n'étoit plus reconnoissable. O Dieu! Madame, qu'elle violence ne me faisois-je point, pour continuer de le maltraiter? Je sentis enfin, que ja n'avois plus le courage de résister à la foiblesse de mon cœur, & à l'ascendant que ce malheureux a sur moy. Plutôt que de faire une faute si honteuse, & de luy pardonner, je partis pour Madrid: j'y ay des Parens, je cherchay parmi eux un azile contre mes propres mouvemens.

Je n'y fus pas long-tems que Mendez ne l'apprit, & ne m'y vint chercher. Je vous avouë que je n'étois point fâchée de ce qu'il faisoit encore pour me plaire; mais malgré le penchant que j'ay pour luy, je fis une forte résolution de l'éviter, puisque je ne le pouvois haïr; & sans que personne l'ait scû, j'ay pris le chemin de Burgos, où je vais m'enfermer avec une de mes Amies qui y est Religieuse.

Je me flatte, Madame, d'y trouver plus de repos que je n'en ay eu jusqu'à present. La belle Marquise se tût en cet endroit, & je luy témoignay une reconnoissance particuliere de la grace qu'elle m'avoit faite. Je l'assurai de la part que je prenois à ses déplaïrs, je la conjurai de m'écire, & de me donner de ses nouvelles à

Madrid, & elle me le promet le plus obligeamment du monde.

Nous aprîmes le lendemain qu'il étoit impossible de partir, parce qu'il avoit neigé toute la nuit, & que l'on ne voyoit aucuns sentiers battus dans la Campagne: mais nous avions une assez bonne Compagnie pour nous en consoler, & nous passions une partie du tems à jouïer à l'Ombre, & l'autre en conversation. Après avoir été trois jours avec la Marquise de Los-Rios, sans m'être apperçue de la longueur du tems, par le plaisir, que je trouvois à l'entendre & à la voir (car elle est une des plus aimables Femmes du Monde) nous nous séparâmes avec une véritable peine, & ce ne fut pas sans nous être encore promis de nous écrire, & de nous revoir.

Le tems s'est adoucy, j'ay continué mon Voyage pour arriver à Lerma. Nous avons traversé des Montagnes effroyables, qui portent le nom de Sierra de Cogollos, ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que nous nous y sommes rendus. Cette Ville est petite, elle a donné son Nom au fameux Cardinal de Lerma Premier Ministre de Philippe III. C'est celuy à qui Philippe IV. ôta les grands biens qu'il avoit reçus du Roy son Maître. Il y a un Château que je verray demain, & dont je vous pourray parler dans ma première Lettre: L'on m'avertit qu'un Courier extraordinaire vient d'arriver, & qu'il partira cette nuit

186 RELAT. DU VOYAGE
- nuit. Je profite de cette occasion pour
vous donner de mes Nouvelles, & finir
cette longue Lettre; car en verité je suis
lasse du chemin, & lassé d'écrire; mais
je ne le seray jamais de vous aimer, ma
chere Cousine, soyez-en bien persuadée.
Adieu. Je suis toute à vous.

De Lerma ce 5. de Mars 1679.

Fin du premier Tome.

